

Vera GOUTCHKOFF

(1906-1987)



Aquarelle la baraque 6 sous la neige

The Cup of Astonishment

Traduction de l'ouvrage sur le Camp de Rieucros (Lozère)
par Sandrine BAUMLE et Jacques VACQUIER

La nouvelle autobiographique écrite par Vera :
" *The Cup of Astonishment* ",
a été finie de rédiger dans l'hiver 1943-1944*.

Elle n'a pas, conformément au désir de l'auteur, vocation à être diffusée.

La traduction ci-après doit permettre, **dans un cercle familial restreint**,
de rétablir la vérité sur les événements vécus entre août 1939 et juillet 1941
par Véra TRAILL née GOUTCHKOFF.

Déformé, sinon ignoré, parfois mis en doute,
son témoignage précis, confirmé dans ses moindres détails
par les recherches des documents d'archives, présente un intérêt inégalé
pour cette période au Camp de Rieucros et à Mende.

Ces pages complètent le travail généalogique
entrepris au début des années 2000
et un peu plus tard sur Véra et sa famille**.

Traduction : *Sandrine BAUMLÉ août - novembre 2016*
Notes de bas de page et annexes : *J.V.*

* Dans la première partie *Le Camp*, au chapitre X, elle écrit en parlant de ses codétenues : "*Elles passent maintenant leur cinquième hiver dans le Camp*".

** Dans la descendance de Barthélemy VACQUIER dit "Le Majorquin" (~1680 -1761), la branche GOUTCHKOFF ne nous a été connue qu'en 2003 après la visite qu'ont fait à Frontignan Victor et Judy VACQUIER descendants de Pierre, émigré avec ses frères en Russie entre 1833 et 1835 et grâce aux contacts informatiques qui ont suivi dès le début 2004 avec Diane AUSTIN (1941-2016) puis Nicolas et André GOUTCHKOFF.

Vera T. Mirsky

THE CUP OF
ASTONISHMENT

LONDON

THE CRESSET PRESS
1944

POUR
MASHA*

*Première édition Novembre 1944 par
the Cresset Press Ltd., 11 Fitzroy Square, London, W.1
imprimé par the Shenval Press, London et Hertford*

*Ce livre est produit en complète
conformité avec les autorisations de restrictions en cours*

* Publié sous le pseudonyme de Vera T. MIRSKY, et dédié à sa fille Marie TRAILL (Macha), ce livre de Vera TRAILL née GOUTCHKOFF retrace quelques mois de sa vie (septembre 1939 - juin 1941). Vera GOUTCHKOFF (1906-1987) a fait, comme son père, l'objet d'une étude biographique particulière dans le travail généalogique réalisé par J.V.. Les notes de bas de page sont toutes, elles aussi, de J.V..

SOMMAIRE

PARTIE	PAGE
I LE CAMP	7
II RESIDENCE FORCEE	59
III RESIDENCE FORCEE A DEUX	97
IV RESIDENCE FORCEE A TROIS	131
V LA FIN DU MONDE	173
VI HOTEL CLERMONT, MARSEILLE	179
VII VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT	199

Ajouts 2016

Attention : Les annexes ci-après qui n'existent pas dans l'édition originale ont été ajoutées, pour aider à la compréhension et replacer l'ouvrage dans son contexte, de même que les notes de bas de page.

<i>ANNEXES</i>	235
<i>Sur le camp de Rieucros</i>	235
<i>Sources et Bibliographie</i>	239
<i>Remerciements</i>	240

*"Voici ce que dit le Seigneur Yahvé :
Tu boiras la coupe de ta sœur, coupe large et profonde "*
EZECHIEL ¹

¹ Les versets d'où provient le titre du livre sont dans Ezéchiel 23 : 32 - 33 :
Voici ce que dit le Seigneur Yahvé :

*Tu boiras la coupe de ta sœur, coupe large et profonde,
Qui fera rire et gouailler, tant est belle sa mesure.
Tu seras remplie d'ivresse et de douleur :
C'est une coupe de stupeur et d'effroi,
La coupe de ta sœur Samarie.*

La Sainte Bible, éditions Maredsous, imprimatur : Namur, 29 décembre 1949 ; p.1141.

PREMIÈRE PARTIE

LE CAMP

I

Le Camp ² se dressait sur une montagne ³. La ville de U. ⁴ s'étalait plus loin dans la vallée. En regardant en haut à droite, vous pouviez voir le camp aussitôt que vous sortiez de la ville. Apparaissait en premier le bâtiment administratif, un petit carré blanc ; sa silhouette se détachant sur la sombre forêt de pins. Puis plus bas, vous pouviez discerner une ligne brune zigzagante de rectangles plus longs en forme de briques : les baraques.

Après une demie heure de marche sur un chemin de pierres escarpé, vous vous trouviez devant un portail fermé à clef. De chaque côté du portail courait du fil barbelé. Si vous, présumé visiteur, appeliez ou frappiez, un gardien sortait d'une petite baraque en bois derrière le portail et si vous lui montriez votre laissez-passer délivré par le Commissaire Spécial⁵ à la préfecture de U., il vous laissait entrer.

Vous gravissiez le sentier. Le fil barbelé courait parallèlement sur votre gauche, les baraques étaient alignées sur votre droite. Vous les passiez, les unes après les autres. Il y en avait dix, longues, basses et marrons. Si le temps était au beau, vous trouviez le chemin plein

² Le camp de Rieucros en Lozère, conséquence du décret loi du 12 novembre 1938, a été créé sous la IIIe République par le gouvernement DALADIER. Le Président LEBRUN signe le décret le 21 janvier 1939. D'abord utilisé pour l'internement d'hommes : Républicains espagnols, Allemands antifascistes des Brigades Internationales... Il est affecté le 17 septembre suivant aux femmes et le 18 octobre 1939, il devient camp de rassemblement (plus tard dit "*de concentration*") pour étrangères. L'auteur fait partie des 84 premières femmes transférées de la prison de la Petite Roquette à Paris (Archives Nationales, fonds de Moscou). Il sera fermé le 13 février 1942 et les détenues transférées à Brens près de Gaillac dans le Tarn mais Vera l'ignore lorsqu'elle rédige son livre.

³ Vera a pris des précautions pour masquer les lieux et surtout les personnes. Ainsi si le camp se trouve en réalité au bas du versant exposé à l'ouest du vallon de Rieucros, elle le situe ici sur une montagne (voir note suivante).

⁴ *The cup of astonishment* est écrit et publié durant la Seconde guerre mondiale. Il est paru à Londres en novembre 1944 (mais écrit environ un an avant) alors que la guerre n'est pas encore finie, il faut donc alors rester prudent. Outre les libertés prises avec la réalité dans le cadre d'un texte "romancé" quoique en très grande partie autobiographique, c'est, en raison des dangers de l'époque, un roman "à clés". Les recherches dans les archives prouvent l'exactitude de la quasi totalité du texte. U. désigne la ville de Mende alors peu connue (U. comme Unknow). Le nom du Camp, Rieucros, n'apparaît jamais et les noms des personnes ont été, en général, modifiés Vera se désigne sous le nom de Marina T. sans doute en hommage à son amie la poétesse Russe Marina TSVETAÏEVA (1892-1941) qu'elle a connue dans le mouvement Eurasien dans les années vingt.

⁵ Robert CALLET a été nommé commissaire stagiaire à Mende le 16 juillet 1935, nommé sur place commissaire de police de 4e classe le 11 août 1936, puis 3e classe le 21 décembre 1936. Il est ensuite Commissaire spécial de police à compter du 1er juin 1937. Le commissariat spécial est créé à la Préfecture à Mende en juin 1937. On trouve son attestation de non appartenance à la religion juive datée du 12 novembre 1940. Il est promu commissaire spécial de 2e classe le 1er juillet 1938. Son affectation à Rive de Gier (Loire) est rapportée au 31 juin 1941. Il est affecté au service des RG de Saint Etienne (Loire) à compter du 1er juillet 1942. Différents rapports semblent indiquer qu'il apporte une aide aux étrangers (AD Lozère 2W 3089 dossier individuel).

de femmes marchant lentement par deux ou trois, qui montaient et descendaient, montaient et descendaient. D'autres étaient assises sur des bancs devant les baraques, tricotant sans doute. Quelques-unes portaient le long vêtement, informe, marron fourni par le camp. Il n'était pas obligatoire mais il permettait de préserver les vêtements personnels et il était porté par deux catégories de femmes : les très pauvres qui n'avaient rien d'autre à se mettre et les optimistes qui considéraient que leurs vêtements étaient préservés pour le jour où elles seraient libérées.

Le camp abritait six cents femmes ⁶. Vous ne pouviez pas les voir toutes ; cependant si le temps était sec, beaucoup d'entre elles étaient dans le petit bois derrière les baraques. S'il pleuvait, vous ne pouviez pas les voir du tout, à l'exception d'une ou deux se dépêchant d'aller ou de revenir des latrines, des châles ou des couvertures sur la tête et des sabots en bois aux pieds. Mais aussi pressées qu'elles soient en raison de la pluie, leur démarche était lente et maladroitement à cause des sabots qui s'enfonçaient dans la boue argileuse. Toutes les autres étaient à l'intérieur des baraques.

L'infirmerie était une baraque en bois exactement similaire aux neuf autres. De l'extérieur, vous ne pouviez pas les différencier. A l'intérieur, il n'y avait pas de différence non plus. Des planches, une épaisse fumée, une odeur de navets et de paille pourrie et des femmes : minces ou grosses, jeunes ou vieilles, agitées ou moroses, étendues, accroupies, bricolant, trébuchant les unes sur les autres, écrasant les pieds des autres, gémissant, grognant, se plaignant, hurlant dans différentes langues. Vingt-trois langues si je compte bien, avec une forte prédominance de l'espagnol, l'allemand et le français, ce dernier étant utilisé comme la langue "diplomatique" entre personnes de différentes nationalités.

Los cuatro ⁷ generales,
los cuatro generales,
los cuatro gé-né-ra-les, mamita mia,
que se han alzado, que se han alzado...

chante Maria-Carmen en espagnol ⁸.

« Ferme-la pour l'amour de dieu » gémit Hilde en français avec un accent allemand.
« C'est une infirmerie, oui ou non ? Ma tête explose. »

« Eh ! Holà ! Attention ! » pleure Lou Ludmilla ⁹, mon amie. « Zokha, fais attention où tu marches ! Es-tu aveugle ? ».

« Zut ! » s'exclame Zokha, sautant de côté, se cognant la main sur le poêle, heurtant la couchette de dessus avec la tête, saisissant mon manteau accroché là, l'arrachant du clou où il était accroché, tombant avec lui sur mes genoux.

« Vraiment Zokha !... » Je jure en russe, la repoussant, récupérant mon manteau, chancelant sur mes jambes, ma tête heurtant la couchette du dessus, raccrochant mon manteau au clou.

« Tu as presque mis le feu à la baraque » fit remarquer Lou en polonais.

⁶ Le camp a un nombre variable d'internées femmes mais aussi des enfants. Elles étaient autour de trois cents fin 1939 mais beaucoup plus ensuite (exemples : 355 le 29 février 1940 mais 570 et 42 enfants de moins de 17 ans le 11 juillet 1940, AD Lozère 2W 2603).

⁷ "*Los cuatro generales*" : ces couplets sont chantés lors de la défense de Madrid. Voir le texte en annexes. Vera écrit fautivement "quatro", il s'agit des généraux fascistes, FRANCO, SANJURJO, MOLA et QUEIPO DE LLANO, qui se sont soulevés ("*se han alzado*") contre la République espagnole la suite du chant dit : nous les pendrons ("*los ahorcaremos*").

⁸ Maria-Carmen fait partie de la dizaine de jeunes Espagnoles que les internées de la Petite Roquette ont trouvé déjà là en arrivant à Rieucros le 18 octobre 1939.

⁹ En réalité Lucy Bella HALPERN, communiste polonaise, née le 20 décembre 1910 à Stanislów (Ukraine).

« Pourquoi laisses-tu ta lampe à pétrole juste au milieu du passage ? » crie Zokha en polonais. « Ne peux-tu pas lui trouver une meilleure place ? »

« Quelle meilleure place ? Je devrais la garder sur mon ventre ? J'ai suffisamment mal comme ça. » (Lou avait une appendicite).

« Les lampes à pétrole sont interdites » se plaint Frau Redlich¹⁰ en allemand de l'autre bout de la baraque. Elle est vieille et frêle, persuadée d'être et de loin la plus pitoyable, tragiquement pitoyable, habitante du camp.

« Il y a des bougies aussi » crie Lou. « Et tu en as une qui brûle toute la nuit ».

« Il y a aussi les cigarettes » se plaint Frau Redlich. « Je suffoque dans cette fumée avec mon asthme. Le docteur, lui-même, a admis l'autre jour... »

« Va te plaindre à lui » hurle Lou.

« Chérie ! » murmure-t-elle sur un ton de reproche, tournant le dos à Frau Redlich pour qu'elle ne puisse plus voir sa cigarette mais seulement la fumée par-dessus son épaule - c'est moins provocateur.

« Elle va moucharder bien sûr » dit Lou très fort. « Vous ne la connaissez pas aussi bien que moi ».

« Je ne réponds jamais à l'insulte », fait savoir Frau Redlich à Elsa, sa voisine et elle tousse pour une évidente démonstration.

La casa de Velasquez,
la casa de Velasquez,
la ca-sa de Ve-las-quez, mamita mia,
se cae ardiendo, se cae ardiendo...

chante Maria-Carmen. Sa voix est presque aussi délicieuse que son visage mais elle chante toujours la même chanson.

« Vraiment, Frau Redlich » dit-elle « la fumée ne vient pas des cigarettes mais du poêle. »

« Le poêle oui, exactement, bien sûr c'est le poêle » disent toutes les fumeuses en chœur en approuvant. « Le poêle sera notre mort. Natacha ! Hi, Natacha ! C'est ton tour cette semaine n'est-ce pas ? Pourquoi tu ne le surveilles pas comme il faut ? »

« Foutez-moi la paix ! » crie Natacha d'une voix aigüe. « Comment est-ce que je peux tenir le feu sans charbon ? Ce bois est pourri et trempé. Regardez, regardez juste la flaque sous le panier ! Comment voulez-vous que je ... »

Madrid que bien resiste,
Madrid que bien resiste,
Madrid que bien ...

chante Maria-Carmen.

« Par pitié, ouvrez au moins la fenêtre » gémit Frau Redlich. « Ouvrez la fenêtre ».

« NON » crie Maria-Carmen au milieu de sa chanson. « J'ai une pneumonie... Madrid que bien resiste, mamita mia,

los bombardeos, los bom-bar-deos... »

« N'importe quoi ! Tu as la grippe ».

« La grippe peut facilement évoluer en pneumonie » déclare Juanita, l'amie de Maria-Carmen, en se penchant vers elle avec sollicitude et en l'embrassant tendrement. Mais l'amitié

¹⁰ "Frau" en Allemand : "Madame". Ici "Madame REDLICH".

est dangereuse, très difficile à supporter, et Maria-Carmen, se sentant prête à s'apitoyer sur elle-même, s'arrête de chanter et fond en larmes.

« Oui, je pourrai facilement développer une pneumonie » se lamente-t-elle. « Je pourrai tomber très malade et mourir ! Je mourrai dans ce camp catastrophique, à l'âge de dix-sept ans et demi loin de mon fiancé, sans jamais avoir... »

« Ne sois pas ridicule. Si tu étais mourante, tu ne chanterais pas toute la journée, nous rendant folles ».

« Je chanterai même en mourant » sanglote Maria-Carmen. « Je souhaite avoir une très belle mort ». Pasionaria ¹¹ dit : « C'est mieux de mourir debout que de vivre à genoux. » C'est ainsi que je souhaite mourir. Je serai debout et je chanterai pour la dernière fois avec une voix délicieuse... Elle rit gaiement. « Mon fiancé trouve que j'ai une très belle voix, une très très belle voix ».

« Il a bien raison, » dis-je « mais tu ne pourrais pas essayer de chanter autre chose pour changer ?... Zokha ! C'est mon pied ! Vas-tu me l'écraser chaque fois que tu passes ? »

« Où dois-je marcher ? Pourrais-tu me le dire gentiment ? Comment faire avec cette maudite lampe à pétrole et ces sabots et ... »

« *Kinder, kinder, um Gottiswillem!* ¹² » gémit Frau Wasserbauer, la peste du Camp. « Pour l'amour de dieu, du calme ! Et quoi de nouveau au sujet de ma demande ? Marina, tu m'avais promis de la traduire. »

« Je te l'ai promis ? » dis-je. « Une autre demande ? J'en ai déjà traduit des centaines. Et de toute façon, qu'espères-tu obtenir avec tous ces demandes ? »

« *Meine Befreiung* » déclare Frau Wasserbauer. « Ma libération » traduit-elle aimablement pour celles qui ne connaissent pas l'allemand.

« Ha, ha, ha ! » sort d'une douzaine de gorges.

« Mais il ne faut plus l'adresser au ministre de l'intérieur, cela ne semble pas être la bonne voie. Cette fois, j'écris au Commissaire Spécial. Je demande un interrogatoire. »

« Ha, ha, ha », s'esclaffe tout le monde.

« *Yawohl* » dit Frau Wasserbauer, inébranlable. « J'espère être interrogée et libérée ».

« Nous aussi, tu sais » avons-nous dit.

« Mais, je suis innocente ».

« Nous aussi » avons-nous dit.

« Mais je ne me suis jamais intéressée à la politique ».

« Nous non plus » avons-nous dit.

« Vous » glapit Frau Wasserbauer. « VOUS ! »

« Ne répondez pas à la provocation » nous conseille Lou d'une voix claire et distincte.

« Eh, qu'est-ce que c'est que ça ? Qu'est-ce que j'ai entendu ? » crie Frau Wasserbauer. Son niveau en français est faible mais "provocation" est un mot international.

« Zokha » ai-je hurlé et pas uniquement pour créer la diversion. « Mon manteau ! Que fait-il à nouveau par terre ? Ramasse-le immédiatement ! ».

« Et pourquoi devrais-je le ramasser ? » crie Zokha d'une voix aigüe. « C'est **ton** manteau ! »

Ainsi passait le temps, jour après jour, du réveil à sept heures du matin jusqu'à neuf heures du soir tapantes, depuis octobre 1939. C'était à la fin du mois d'octobre, par une nuit noire et orageuse, que nous avons été escortées jusqu'au Camp.

¹¹ Dolorès IBARRURI GOMEZ (1895-1989), connue sous le nom de *La Pasionaria*, a été secrétaire générale du Parti communiste espagnol entre 1942 et 1960 et présidente de ce parti entre 1960 et 1989.

¹² Chanson enfantine en Allemand : "*Enfants, Enfants, à Gottes Willem !*"

De jour et pour quelqu'un dans un état normal, la marche de la gare de U. jusqu'au Camp prenait environ quarante-cinq minutes mais nous, nous nous traînions sur la route pendant des heures car il faisait très noir et parce que nous étions épuisées par vingt heures de voyage très inconfortable. En plus, nous n'avions pas dormi la nuit précédente du fait de l'agitation ; c'était tard le soir que nous avons appris du directeur de la prison de la Petite Roquette à Paris que nous allions être transférées le lendemain matin à l'aube, dans un camp de concentration ¹³ sans nom. « Au sens strict du terme, Mesdames, » nous avait-il dit, « vous n'avez pas été emprisonnées. Nous devons tout simplement vous garder ici le temps que le camp soit prêt à vous accueillir. Il est maintenant prêt. C'est le premier camp d'internement de femmes en France et vous y serez les premières habitantes. »

Nous y sommes arrivées au milieu de la nuit suivante. Nous avons souffert pour grimper la route escarpée de montagne, chancelant sous le poids de nos bagages, glissant et nous entaillant les pieds sur des cailloux invisibles. Nos chaussures étaient déjà dans un triste état avant même de commencer à marcher ; c'étaient celles que nous portions deux mois plus tôt lors de notre arrestation et depuis, nous les avons mises chaque jour. Quand nous sommes enfin arrivées au Camp, il ne restait à nos pieds aucune chaussure qui en valait la peine.

Au départ, nous n'avons rien vu du camp. Il faisait trop noir et nous étions à moitié mortes. Nous nous sommes effondrées sur quelque chose de très dur et nous avons retrouvé nos esprits seulement quand une cloche a sonné et qu'une voix perçante a crié : « Sept heures, debout, c'est sept heures ! »

Nos têtes étaient comme du plomb et nos membres engourdis et douloureux. Nous nous sommes alors rendues compte que nous avons dormi sur une fine couche de paille sur des planches en bois. Nous sommes sorties des baraques en chancelant et nous sommes restées debout à côté des portes. Le soleil était encore bas mais très lumineux et nous ne l'avions pas vu depuis deux mois. Le jour précédent, quand nous étions dans le train, il pleuvait. Alors que nos yeux s'accoutumaient à la lumière du soleil, nous aperçûmes les montagnes assez dénudées, grises et pierreuses mais elles représentaient après les murs de la prison, une évasion, la beauté. En dessous, sous un épais brouillard, se dessinait, une courte et profonde vallée et cela ressemblait à une tasse pleine de lait. « C'est la ville de U. » nous dit une femme grande et vive avec un manteau noir.

On a donné à chacune un sac et on nous a dit de le remplir avec la paille éparpillée sur les planches. Nous avons été occupées à peine arrivées. Le travail terminé, nous avons commencé à parler. Et la conversation s'est faite, semaines après semaines, mois après mois, années après années pour celles qui étaient encore là, c'est à dire la majorité : « Ne pousse pas ! Ne pousse pas toi-même ! Et enlève ton assiette sale de ma couverture. Zokha, pour la centième fois, je t'en prie, laisse mes pieds tranquilles. Regarde-les, fumant à nouveau comme des locomotives, ne savez-vous pas vous deux, que... Chérie, ne fais pas attention. Qu'est-ce que tu veux dire par, ne fais pas attention, c'est contre les règlements. Tu n'es pas le Commissaire Spécial pour nous dicter les règlements. Sacré toupet. Toi l'idiote, souviens-toi de la lampe à pétrole. *Kinder, Kinder, um Gottes willem !* La ferme, toi. *Merde*, qui a volé

¹³ La dénomination utilisée historiquement par l'administration: camp de concentration (cf archives départementales), provoque souvent des protestations car Rieucros ne correspond évidemment pas, aux camps d'extermination nazis. L'écrivain Michel del CASTILLO qui a été interné avec sa mère à Rieucros, donne son avis dans la préface de l'ouvrage de Metchild GILZMER "*Camps de femmes*" : *...Arrêter, interner sans jugement des centaines de femmes, en majorité étrangères, les rassembler en un même lieu, derrière des barbelés, dans des baraques en bois surpeuplées, n'est en aucun cas les "concentrer", quand bien même les documents officiels affirment le contraire [...] Ce scrupule se justifierait s'il n'existait pas par ailleurs un terme clair autant que redoutable pour désigner la réalité que les protestataires ont à l'esprit quand ils s'insurgent contre l'expression "de concentration". Ce mot et cette réalité, c'est "camp d'extermination". Voir aussi Bethan GASS, *Camp de Rieucros "camp d'internement" ou "camp de concentration" ?*, projet de 3e année, Université de Sheffield 2002, déposé aux Archives Départementales (AD) Lozère.*

mes sabots ? Tant pis, ça n'a pas d'importance, je prendrai ceux-là. Non, ils sont à moi. Pousse pas, je te dis. Ta gueule. Fous-moi la paix. Ferme la porte. Ouvre la fenêtre. Non, NON, je vais attraper une pneumonie... Aie ! C'est mon pied, ne peux-tu pas faire attention ! *Kinder, Kinder !... »*

II

Prenez six cents femmes avec très peu de points communs entre elles (comme seul point commun négatif, le fait d'avoir été les premières victimes des mesures autoritaires d'Edouard Daladier, premier ministre de France ¹⁴), donnez-leur un *Lebensraum* ¹⁵ de sept baraques en bois, quatre-vingt femmes par baraque, une femme pour vingt-cinq sur soixante-cinq pouces ¹⁶ de planches, et ceci pour vivre dessus, manger dessus, dormir dessus, rêver dessus et voir ce qui va arriver.

« Ce que j'ai trouvé de plus pénible dans le Camp, c'est la promiscuité » avait l'habitude de dire Yadwiga. Cela reflétait le sentiment de la majorité d'entre nous. Si cela nous a fait rire de l'entendre dire ça, c'est seulement parce que c'était une prostituée.

Dans le Camp nos ennemies n'étaient pas les gardiennes qui étaient inoffensives, pas Pontibus, l'inspecteur de police ¹⁷, trop occupé à se saouler dans son bureau pour se mêler de nos affaires, pas Daladier qui était si loin que nous étions sorties de son existence. Non, les ennemies de chacune des six cents femmes étaient les cinq cent quatre-vingt dix-neuf autres ¹⁸.

Sur les cinq cent quatre-vingt dix-neuf, deux étaient les ennemies Numéro Un. Ou faudrait-il dire Numéro Un et Numéro Deux ? Mais il n'y avait pas de différence entre les deux, il n'y avait pas de différence essentielle entre celle du côté gauche et celle du côté droit. Les deux ennemies Numéro Un étaient bien sûr, les deux femmes qui dormaient de chaque côté de vous. Pour cette raison, une place sur un bord était précieuse et relevait d'une lutte sauvage pour obtenir ce privilège : vous n'aviez ainsi seulement qu'une ennemie Numéro Un.

Au centre de la baraque, tout l'espace était occupé, à l'exception d'un passage étroit le long des murs, par une construction faites de planches : deux rangées l'une au-dessus de l'autre qui s'étendaient d'un bout de la pièce jusqu'au poêle au milieu puis de l'autre côté, du poêle jusqu'à l'autre bout de la pièce. Les paillasses étaient posées sur les planches. Elles contenaient une fine couche de paille humide et comme les housses étaient faites dans une toile grossière et usée, la paille sortait et nous piquait. Nous disposions de soixante-cinq pouces de long et vingt-cinq pouces de large et étions allongées, l'une près de l'autre sans aucun espace entre nous. En conséquence, la nuit, vous aviez intérêt à vous allonger bien droite à moins que vous ne vous entendiez avec votre voisine, et qu'un commun accord vous

¹⁴ Edouard DALADIER (1884-1970) figure du Parti Radical, député, plusieurs fois Président du Conseil est surtout connu pour avoir signé les Accords de Munich. Son gouvernement est à l'origine du Camp de Rieucros.

¹⁵ Le *Lebensraum*, Vera qui a une solide culture politique, utilise à dessein le terme venant en allemand de Raum = espace, et Leben = vie : « l'espace vital ». Le concept géopolitique créé par des théoriciens géographes allemands au XIX^e siècle était largement utilisé par les milieux impérialistes allemands et le nazisme.

¹⁶ 25 by 65 inches, dimensions en pouces, mesure anglo-saxonne. Le pouce vaut 2,54 cm. La "place" de chacune était donc, selon Vera de 63,5 cm sur 1,65 m.

¹⁷ L'inspecteur VESSEMBRE, Dora SCHAUL dans *Cévennes, terre de refuge*, déjà cité, p. 63, dit VECEMBRE (sans, dit-elle, connaître la graphie exacte du nom) mais Ursula KATZENSTEIN dans *Camps de femmes* de Mechtild GILZMER, 2000, p. 130, donne VESSEMBRE..

¹⁸ Dans son témoignage paru dans la Lozère Nouvelle le 26 octobre 2001, une autre internée Charlotte JANKA, exprime le même sentiment et termine par la phrase suivante : "...Il faut dire d'être enfermée avec 600 femmes, on devient ennemie des femmes." On verra plus loin que la solidarité existe pourtant et que l'action collective contre l'Administration du camp, soude chaque fois toutes les détenues.

permette de plier vos genoux. Mais il vous fallait faire de même avec votre voisine de l'autre côté et ainsi de suite, jusqu'à la chanceuse qui se trouvait sur le bord. Mais, malheureusement, de toutes façons, ce n'est pas possible de faire en sorte que tant de personnes plient et déplient leurs jambes au même moment, surtout quand certaines d'entre elles dorment. La solution ci-dessus reste donc purement théorique. En pratique, nous devons rester allongées droites toute la nuit. (Quand nos genoux nous faisaient trop souffrir, nous essayions de lever les jambes, étendues sur le dos, mais les couvertures étaient trop étroites pour que l'on puisse se couvrir dans cette position et se coucher autrement qu'à plat, signifiait s'exposer sans protection au vent du Nord Ouest, un froid de loup, qui soufflait sans cesse à travers les baraques ¹⁹).

Dans ces circonstances, il aurait fallu un haut niveau de conscience politique pour se rendre compte et garder en mémoire chaque minute de la nuit que la personne responsable de cette position inconfortable dans laquelle vous deviez dormir, n'était autre qu'Edouard Daladier qui vous avez internée. J'ai failli, une seule fois, atteindre ce degré de lucidité. Dans les conversations avec Lou, c'est certain. Facilement. « Bon, je les ai poussées aussi, c'est vrai ? Et penses-tu que tes voisines aiment ça, qu'elles aiment t'entendre te plaindre toute la nuit ? Et de toute façon, aucun être humain ne peut espérer être au mieux dans un camp de concentration. Nous n'avons pas été créées pour cela. » Mais quand la nuit venait, j'oubliais tout cela. La nuit, j'aurais pu volontiers les assassiner. Liselotte sur ma gauche et Trudchen sur ma droite.

Les nuits étaient longues : de neuf heures à sept heures. De neuf heures à sept heures, Liselotte et Trudchen s'agitaient, donnaient des coups de pieds, toussaient poussaient et ronflaient. Liselotte était la plus grande et grosse des deux mais Trudchen était la plus agitée. Tout le monde toussait dans les baraques, à cause de la fumée et des courants d'air mais Liselotte toussait davantage et pire que la moyenne car elle avait la tuberculose. Et la nuit, elle avait beaucoup de température et elle parlait dans son sommeil. Trudchen ne le faisait pas mais elle parlait avant de dormir et uniquement de sa mère. Je n'ai jamais de toute ma vie rencontré une fille aussi dévouée à sa mère.

La place de Trudchen était à ma droite, je me couchais chaque soir sur mon côté gauche, avec un cache-col plié comme une compresse sur mon oreille droite. Néanmoins, cela ne m'empêchait pas d'entendre. La mère de Trudchen avait l'habitude de porter un chapeau noir les jours de la semaine tandis que les dimanches, elle portait un chapeau gris avec des plumes violettes. La mère de Trudchen pensait être gentille mais stricte avec ses enfants. La mère de Trudchen n'avait jamais été infidèle avec le père de Trudchen. La mère de Trudchen avait l'habitude de dire : « *Kinder*, si vous voulez avoir les joues roses, vous devez aller au lit de bonne heure. » (« C'est quoi de bonne heure ? » lui ai-je demandé pleine d'espoir. « Tu sais, c'est dix heures et demie maintenant »). La mère de Trudchen avait l'habitude de faire des crêpes de la manière suivante : Elle prenait de la farine, et pas de la pâte à frire et un peu de Schmalz ²⁰ et au lieu de mélanger la farine avec le lait, simplement, elle... Oh, Seigneur !

Trudchen n'était pas, de quelque manière que ce soit, sottise et elle avait un passé honnête. Une pure "Aryenne", elle avait courageusement suivi son mari Juif dans l'exil, même si elle aurait facilement pu divorcer et retourner en Allemagne, dans sa maison confortable avec sa fameuse mère. A Paris, elle soutenait son mari sans travail en faisant la femme de

¹⁹ Les trois hivers 1939-1940, 1940-1941 et 1941-1942, où des femmes ont été détenues dans le camp de Rieucros, furent parmi les plus froids de la période 1860 à nos jours (Emmanuel Le Roy Ladurie, *Histoire humaine et comparée du climat - tome III*, Editions Fayard, 2009, 461 pages, pp.169 à 172). Le thermomètre était descendu jusqu'à -6° à l'intérieur des baraques lors d'une visite de l'inspection générale des services administratifs. Rapport d'inspection de P. MAISONNAT, IGSA au ministère de l'Intérieur, Rieucros, 24 janvier 1942 (visite du 6 au 13 janvier), F7 151 01 (Denis PESCHANSKI, *Les camps français d'internement (1938-1946)*, thèse de doctorat, Université Paris-1 Panthéon Sorbonne, 2000, pages 185-186).

²⁰ *Schmalz* est une marque allemande de crème de lait.

ménage. Quand il a rejoint les Brigades internationales, elle l'a suivi en Espagne et par l'intermédiaire de la Croix Rouge, elle a travaillé comme infirmière sur le front, en première ligne. Elle est restée sur le front jusqu'à la fin, après que son mari soit tombé à Guadalajara. Elle a traversé beaucoup d'épreuves à la fois amusantes et tragiques et en tête à tête avec elle, j'ai entendu des histoires plus édifiantes que celles que nous prenions plaisir à écouter chaque soir dans la baraque Numéro Six ²¹.

Mais c'est apparemment un étrange phénomène de psychologie des masses. Un collectif de quelques centaines de personnes peut être cent mille fois plus fort que quelques centaines de personnes distinctes. Cela peut aussi être plus judicieux et plus créatif. Une telle unité peut permettre de développer de nouvelles qualités, de produire de nouvelles valeurs, quelles que soient les individualités qui la composent. Mais ceci n'est possible seulement en toute liberté ou plus exactement dans l'action, ce qui veut dire dans les situations où l'unité était réalisée et mobilisée dans une lutte commune pour une cause commune : lors des grèves, des guerres, des grands mouvements populaires. Tandis que dans un internement, isolé complètement du monde extérieur, dans l'oisiveté, dans l'inutilité et sans aucun but, le processus inverse prend sa place. Le niveau de nos six cents femmes pris dans son ensemble, était plus bas que le niveau le plus bas de chacune d'entre nous, les six cents dans son ensemble, étions plus sottes que la plus sottie d'entre nous et plus grossières que les moins fines d'entre nous et notre conversation habituelle dans les dortoirs, même à son meilleur niveau et de façon la plus tranquille était, excepté les bagarres et les prises de bec et les jurons, d'une monotone platitude, d'un vide et d'un ennui, qu'on ne peut pas imaginer, une sorte de petite causerie dans un cauchemar.

Dans ce désert aride d'ennui et d'exaspération mutuelle, l'amitié était une plante fragile et rare. Elle a survécu miraculeusement entre Juanita et Maria-Carmen, Lou et moi et une ou deux autres mais en règle générale, elle se fanait avant d'avoir eu le temps de s'épanouir. Et je pense que Lou et moi, nous avons été très prudentes quand dès le départ nous avons décidé et même avant le transfert de Lou à l'infirmerie, de laisser une certaine distance entre nous. Nous pouvions nous rencontrer aussi souvent que ça nous plaisait mais nous étions aussi libres de nous séparer. Je n'ai pas entendu ses gémissements la nuit et ce n'était pas elle mais Trudchen et Liselotte qui m'empêchaient de plier mes jambes. Notre amitié aurait probablement pu aussi survivre à ce test mais nous ne pouvions pas en être certaines et nous n'avons pas voulu essayer.

Tant de choses pour l'espace. Mais il y avait aussi le temps.

« Qui aurait pu penser qu'un internement poserait d'aussi profondes questions philosophiques » disait Lou. « Quand nos petits enfants nous demanderont : Grand-mère, c'était quoi un camp de concentration ? », nous répondrons : « Sous son meilleur jour : une combinaison infernale entre pas assez d'espace et trop de temps. »

Il y avait en effet une quantité considérable de temps, et nous n'en avions pas l'utilité car nous n'avions absolument rien à faire. Mais ce qui était même pire, c'était que nous ne savions pas exactement combien de temps avait passé et en d'autres mots, nous ne savions pas combien de temps nous allions rester internées. Un jour était déjà assez terrible, le Seigneur le sait : lugubre, médiocre, non désiré. Un jour pouvait paraître une éternité. Mais cette éternité devait être multipliée, par quoi ? Combien de jours ? Combien de temps, trois cent soixante-cinq ? Quand sortirons nous d'ici, si jamais ?...

²¹ Véra est internée dans la baraque 6, une de celles dites "des politiques" mais elle passe beaucoup de temps avec son amie Lou à l'infirmerie.

C'était marqué sur nos papiers : « internée pour la durée de la guerre ». C'était très vague, surtout avec une guerre qui n'avait pas commencé : car c'était encore une période toute calme, la drôle guerre, *la drôle de guerre*²².

Dans le même temps nous étions toutes expulsées de France, et un autre document qui nous avait été délivré conjointement avec le premier indiquait : « Internée aussi longtemps que l'ordre d'expulsion ne pourra pas s'appliquer ». Ce deuxième papier nous plaisait et nous faisons de notre mieux pour aider les Français à nous expulser en obtenant un visa d'entrée pour un pays étranger. Le fait très inquiétant et que nous essayions bravement d'ignorer, était qu'un bon nombre de nos camarades internées possédaient déjà des visas tout à fait valides et qu'elles étaient malgré tout gardées dans le Camp. (En réalité, celles qui possédaient des visas sont arrivées à force à quitter la France).

Un autre espoir était lié à la mythique *Commission de Criblage*, "Sifting Commission"²³, qui devait venir de Paris (elle était encore à Paris à ce moment-là) et qui devait examiner nos situations "individuellement" et avec une grande objectivité. La plupart d'entre nous se sentait innocentes même en le regardant du point de vue de la police française, sans parler de notre détention, très à regret, nous abandonnions notre conviction de l'existence d'une Commission de criblage. Aucune commission française, de "criblage", "interministérielle" ou autre n'est jamais venue dans le Camp²⁴.

En raison de toute cette incertitude, le temps dans notre Camp a cessé de fonctionner correctement. Il n'a pas avancé de façon régulière dans la direction de l'avenir comme il aurait dû mais a erré tout à fait sans but, parfois en avant et parfois en arrière ou est resté immobile et soudain, vous vous rendiez compte que vous étiez plus éloigné de votre avenir qui s'appelle "libération" que ce que vous en aviez été six mois plus tôt.

Liselotte, celle qui dormait à côté de moi, avait purgé un an de prison en Allemagne et soutenait que cette année lui avait paru plus courte qu'un mois dans notre Camp. En prison, elle avait mis en place un programme soigneusement élaboré et appris l'anglais, les maths et les statistiques. Elle savait combien il y avait de minutes dans un jour et pouvait remplir chacun d'entre eux. Elle savait, la veinarde, combien il y aurait de jours dans cette année et avait accroché au mur de sa cellule une feuille de papier avec trois cent soixante cinq petits cercles dessinés dessus qu'elle avait la satisfaction de cocher un par un, chaque soir avant d'aller au lit.

La technique était classique mais tout à fait inapplicable dans notre Camp. Il était en effet très difficile pour ne pas dire impossible de se retrancher et d'organiser son temps quand les limites que vous visualisiez étaient dans un état continu de flux, approchant et reculant selon les développements de la situation internationale, l'existence plus ou moins plausible d'une Commission de Criblage, ou vos propres brumeuses perspectives de sortie individuelle. Et quand vous étiez pessimiste par nature, vous ne vous sentiez pas d'entreprendre quoique ce soit dans ces circonstances. « Pourquoi apprendre l'espagnol ? » disait Lou. « Je n'aurai jamais la chance de pouvoir l'utiliser. Je mourrai dans ce camp, je le sais ». Et quand vous étiez optimiste comme je l'étais, vous disiez : « Pourquoi commencer à apprendre l'espagnol ? Je serai libérée avant d'arriver aux conjuguaisons. » Je me suis même gelée tout l'hiver tout à fait

²² Sauf autre indication les mots en caractères italiques non gras sont en français dans le texte original ou dans une autre langue précisée en note de bas de page.

²³ Mot à mot en Anglais "*Tamisage Commission*".

²⁴ Après l'Armistice, la *Commission de Contrôle Allemand pour les internés civils* est passée en juillet 1940. Elle a demandé 53 Allemandes dont certaines avec leur enfant, 5 Allemandes non aryennes et 35 de différentes nationalités (Liste nominative aux AD 48 7 W 204). Le 11 août 1940 par ordre du Préfet au Commandant de la Compagnie de gendarmerie de la Lozère, les gendarmes escortent 24 Allemandes et leurs 10 enfants à Chalons sur Saône et le 17 décembre 1940, sept détenues étrangères : deux Belges, trois Suisses, une Yougoslave et une Hollandaise...

inutilement parce que je n'ai pas voulu demander à ma mère de m'envoyer de la maison, une couverture. « Pourquoi se donner tant de peine » ai-je expliqué « ...pour quelques nuits fraîches ? » (même si, j'en ai bien peur, c'était de l'hypocrisie, car ce qui m'avait empêché de demander une couverture relevait plus de la lâcheté que de l'optimisme : Je redoutais tout signe qui stabiliserait la situation et une couverture semblait être tellement symptomatique d'une installation).

Les deux états d'esprit que vous rencontriez vraiment le plus dans le camp étaient : le pessimisme et l'optimisme. Pessimisme et optimisme... Ces mots étaient très pénibles. Intolérables aussi, pour moi. Je les ai trop entendus et utilisés. J'ai dit « Tu es pessimiste » trop souvent comme un reproche, j'ai entendu trop souvent « Tu es optimiste » avec de l'irritation. Je l'ai entendu avec de l'agacement et c'était dit avec agacement, spécialement par Ian. Mais c'est arrivé plus tard.

Dans le Camp, les pessimistes étaient une majorité mais leur force ne résidait pas tant dans leur nombre que dans le fait qu'elles avaient toujours raison. Le ton de Cassandre était à l'époque une garantie sûre d'infaillibilité. « Nous ne sortirons pas d'ici avant la fin de la guerre et pour la suite... Qui peut le dire ? Toute cette situation a si peu à voir avec la guerre. C'est l'oppression fasciste qu'ils sont en train d'introniser, ma chère, sous le couvert convenable de la situation de guerre. En tout cas, la guerre sera longue. Le monde entier s'enflammera avant qu'elle ne finisse. Qu'est-ce que cela ? C'est fini, avec la Pologne ? Peut-être qu'il n'y aura pas de guerre du tout, dis-tu ? Ça serait encore pire. A l'heure actuelle, cela signifierait une stabilisation, une stabilisation "pacifique" du fascisme. Partout en Europe. Pour des générations. Ne soyez pas indignées, c'est une réalité. Si Hitler n'est pas battu, nous ne sortirons pas vivantes de ce camp. » C'est ainsi que parlaient les pessimistes.

Les optimistes avaient le charme de la rareté. Mais elles avaient peu de chose à dire.

Un groupe, les Espagnoles, étaient à part, défiant une quelconque classification. Elles passaient avec une telle incroyable rapidité de la gaieté au désespoir et des larmes au rire et aux chants que nous n'avions pas le temps de les marquer dans l'une ou l'autre catégorie.

Ce que nous partagions toutes, de toute façon, les optimistes et les pessimistes et les inclassables filles espagnoles, c'était l'ennui. « *Gott, wie ich mich langweile* », « *Nu i skuchishcha-je, podohnut mozhno v etom chortovom lagere* », « *estoy muy aburrida, estoy aburridissima* »... Je peux dire « *I am bored* »²⁵ dans une douzaine de langues différentes, utilisant chaque fois l'expression familière parfaite et la meilleure de toutes en français : « *Qu'est-ce qu'on s'embête alors, oh là là, qu'est-ce qu'on s'ennuie ! C'est-y Dieu possible de s'embêter à ce point ? J'en ai mare, mare, mare, j'en ai mare à hurler...* »

III

Pourquoi je me souviens si bien de l'apparition de Dorothée ? Au moment où elle est arrivée, l'événement semblait n'avoir aucune importance, la personne même de Dorothée n'ayant rien de frappant. Le fait qu'elle était la femme de Ian Von R.²⁶ a un peu éveillé ma curiosité c'est vrai, car j'avais entendu parler d'une affaire importante le concernant et que j'avais souvent lu ses articles dans la presse antifasciste parisienne mais le camp grouillait de

²⁵ *Dieu que je m'ennuie... Je m'ennuie*, la même idée déclinée en allemand, polonais, russe, espagnol, anglais puis plus longuement en français.

²⁶ Il s'agit de Marie Dorothée EHEMANN - VON SCHOENTHAU épouse VON SALOMON. Son mari, le dirigeant communiste allemand Bruno VON SALOMON (Ian dans le roman), proche de Walter ULBRICHT, était très connu (plus alors que son jeune frère l'écrivain Ernst VON SALOMON). Dorothée a été internée par arrêté du 30 octobre 1939 (AD 48 2 W 925) et est arrivée à Rieucros en novembre 1939.

femmes d'hommes aussi célèbres et pourtant malgré tous mes efforts, je ne pouvais pas dire comment et dans quelles circonstances j'avais fait leur connaissance, à l'exception d'Anne-Marie, la veuve du leader syndicaliste allemand assassiné à Dachau, pour la bonne raison qu'elle et moi nous nous étions rencontrées la première fois, alors que nous étions fouillées par la gardienne à notre arrivée en prison. Nous nous étions serré la main poliment et nous nous étions souri et nous avons dit : « Enchanté de vous rencontrer, j'ai beaucoup entendu parler de vous, j'ai aussi beaucoup entendu parler de vous particulièrement... etc., et même si les mots en eux-mêmes étaient tout à fait banals, ce qui les rend mémorables, c'était que nous étions toutes les deux nues quand nous les avons prononcés. Mais ma première rencontre avec Dorothée n'avait rien d'extravagant, et donc si je peux encore me rappeler de la scène dans tous ses détails, aussi clairement que si c'était arrivé hier, ça doit être uniquement parce que j'y ai repensé très souvent depuis. C'est pour la même raison aussi, que ma rencontre avec Lou est toujours aussi vivante dans ma mémoire.

Ça s'est passé dans le fourgon de la police qui nous emmenait de la Préfecture à la prison, très tôt le matin du 2 septembre. Lou était assise sur le siège de devant, droit devant moi et pendant un moment, je n'ai pu voir que son dos, une robe rayée fuchsia et de longues boucles châtain tombant sur ses épaules. Puis elle s'est retournée pour parler au gendarme qui était dans la travée derrière nous et j'ai pu voir son visage, un visage jeune et mignon, rond et bronzé, avec de grands yeux noirs et des lèvres maquillées de façon éclatante. Elle semblait vraiment sortir du Quartier latin et pas à sa place dans un fourgon de police. Quand elle a commencé à parler, sans la moindre trace d'accent étranger, j'ai pensé qu'elle était française mais je me trompais là autant que dans mes autres conclusions. Lou n'était pas française, pas plus qu'elle n'avait pas sa place dans le fourgon, étant une militante communiste. Ni que son éclatant et excessif rouge à lèvres ne la caractérisait : elle en avait mis une grosse couche cette nuit, quand la police était venue la chercher, espérant que cela lui donnerait un air "non politique", frivole et inoffensif. Elle avait réussi avec moi mais pas avec les bureaucrates de la Préfecture.

« N'est-ce pas abominable, scandaleux, cruel, incompréhensible » n'arrêtait-elle pas de dire au gendarme, avec un ton de voix vif, très efféminé et « non politique ». « Je suis Polonaise, Monsieur, le réalisez-vous ? Pourquoi ai-je été arrêtée ? Mon pays a été attaqué par Hitler hier. Et je pensais que la France allait combattre à côté de la Pologne et non à côté d'Hitler ! Enfin, pourquoi m'a-t-on arrêtée, une citoyenne polonaise ? C'est logique ? Il doit sûrement y avoir un malentendu, Monsieur ? Une erreur d'identité peut-être ? »

« Je ne miserais pas sur la logique si j'étais toi » ai-je dit. « En tout cas pas sur cette logique là, je ne suis pas non plus un agent ennemi. En plus d'être ce qu'on appelle une antifasciste, je suis Anglaise par mariage et l'Angleterre, comme tu as dû l'entendre dire est la plus proche, la plus chère, la plus loyale... »

Le gendarme avait l'air stupéfié. On lui avait dit qu'il escortait des membres de la Cinquième colonne²⁷.

« Je faisais seulement semblant, ne comprends tu pas ? » a dit Lou très vite dans un bon anglais mais roulant son r, je sais très bien hélas qu'il n'y a pas d'erreur d'identité ! »

« J'avais compris que tu faisais semblant » ai-je dit « mais c'est une perte d'énergie. J'ai moi-même essayé de jouer l'indignation, jusqu'à maintenant, à la Préfecture, en brandissant mon passeport anglais jusqu'à ce qu'ils me l'arrachent. Rien n'y a fait. »

²⁷ Cette expression a été utilisée par Emilio MOLA, un des quatre généraux fascistes, mis en cause par Maria-Carmen dans sa chanson, qui pendant la guerre d'Espagne désignait ainsi les partisans nationalistes cachés au sein du camp républicain. Entrée dans le vocabulaire courant, elle désigne les groupes de partisans infiltrés, agissant dans l'ombre pour saper de l'intérieur une organisation ou un État. Le gendarme croyait que les femmes qu'il escortait étaient des espionnes ou des terroristes à la solde d'Hitler et non des militantes antifascistes !

« Oui, ça ne sert à rien. Ils savent ce qu'ils font... » Puis ses lèvres ont tremblé, elle a perdu son air frivole du Quartier latin. « J'ai... une petite fille ».

« Oh ! » ai-je dit avalant avec difficulté ma salive. « J'ai aussi une petite fille. Quel âge a la tienne ? Est-elle en sécurité ? »

« Elle a six ans. Oui, elle ne risquera rien pour quelques temps. Au moins aussi longtemps que je pourrai payer pour elle. Environ un mois de plus. Après ça... je ne sais pas. Elle est dans une *colonie de vacances*. Près de Fontainebleau. Quel âge a la tienne ? Où est-elle ? »

« Elle est à la maison avec ma mère. Ici à Paris. Elle a... elle aura deux ans le mois prochain. Son nom est... Macha. » (Je me rappelle que c'était très difficile de dire tout ça).

« La mienne s'appelle Dédée. Andrée... »

J'ai pensé que nous devions parler d'autre chose. Les lèvres de la fille tremblaient. Il ne fallait pas s'effondrer devant le gendarme...

« Où habites-tu ? » commençais-je mais le gendarme était revenu de son étonnement.

« C'est de l'allemand ? » a-t-il demandé d'un ton sévère. « Parlez français ! »

« Oh pardon Monsieur ! ... Mais certainement Monsieur ! avons-nous dit. « Non, ce n'était pas de l'allemand mais de l'anglais. »

C'est de cette façon, dans un fourgon de police, qu'a commencé une tendre et durable amitié entre Lou et moi.

Mais pour revenir à Dorothee, elle est arrivée dans le camp trois mois plus tard à la fin du mois de novembre. C'était en fin d'après-midi et j'étais assise comme d'habitude sur le lit de Lou à l'infirmerie. Il pleuvait fort et la baraque s'assombrissait. Maria-Carmen chantait. Sa grippe bien que pas encore transformée en pneumonie, était très forte. Mais maintenant, elle chantait une autre chanson :

A veces escucho un eco divino,
cubierto en la brisa, parece decir :
Si, te quiero mucho, mucho, mucho, mucho,
tanto come entonces, siempre hasta mori-ir...²⁸

Lou et moi étions en train de boire un café et Lou a renversé tout le contenu de sa tasse sur ma jambe.

Ce n'était pas quelque-chose de surprenant, elle était allongée et moi j'étais assise sur ses jambes, sur le *Lebensraum*²⁹ de 25 sur 65 pouces avec mon manteau et nos livres et les deux tasses et le sucre et le pain sur un journal et une boîte pleine de cendres de cigarettes, mais Lou était profondément vexée et s'excusait. Elle était terriblement, terriblement désolée, et le café avait dû être si chaud, sur d'aussi jolis pantalons, heureusement qu'ils étaient foncés, ça ne se verrait pas ; mais vraiment l'administration dépassait les limites, on ne pouvait rien voir, il faisait déjà tout à fait noir, pourquoi les lampes n'étaient-elles pas allumées, et vu que dans un pays de montagne, le courant électrique ne pouvait pas être cher, c'est donc qu'ils nous laissaient dans le noir par sadisme...

C'était la ligne de conduite qu'elle a généralement suivie, et comme d'habitude elle exagérait nos souffrances : on pourrait toujours voir. Et j'ai vu assez clairement, la jeune femme qui est soudain apparue à la porte, ouvrant grands ses yeux et disant :

« *Mon Dieu !* »

²⁸ *Te Quiero dijiste* chanson d'amour espagnole très courante (parfois intitulée *Muñequita linda*).

²⁹ Ici le *Lebensraum*, « l'espace vital » cher aux Nazis, est encore plus restreint : il se limite à l'emplacement individuel sur les planches où sont alignées les paillasses.

Elle était très grande et mince, elle était habillée avec des pantalons gris en flanelle et un "mackintosh" jeté sur ses épaules et elle portait une grosse valise. Ses boucles blondes étaient rassemblées sur le haut de sa tête.

Nous avons ri. Tout le monde, invariablement, s'exclamait le souffle coupé « *Mon Dieu !* » en découvrant pour la première fois l'intérieur des baraques et le regard horrifié était bien connu aussi. Nous l'avions déjà vu sur cinq cents visages à ce moment-là puisque nous faisons partie des cent femmes arrivées les premières et qui avons accueilli toutes les autres.

« Eh bien c'est Dorothée !... regarde, il y a Dorothée Von R. !... Bonjour Dorothée ! Tu viens nous rejoindre ? »

C'était venu simultanément de beaucoup de lits. Tout le monde dans la pièce semblait la connaître, à l'exception de moi et de Maria-Carmen qui continuait imperturbable à chanter « Yo te quiero mucho ».

« Von R. ? »

« Eh bien oui » a dit Lou. « Tu ne la connais pas ? la femme de Ian Von R. ».

« Oh je vois... »³⁰

Mes yeux ont suivi avec curiosité la nouvelle venue. Elle allait d'un lit à un autre, se penchant dessus et serrant les mains. Son visage me faisait penser à un poisson mais ses mouvements étaient agréables, légers et rapides, pas saccadés. Elle a foncé vers nous quand elle a reconnu Lou.

« Lou ! Toi ici ? Comme c'est chouette ! »

« Merci »

« Oh ?... Pardon ! Je voulais dire que je pensais que tu étais encore à la Petite Roquette. Ça a été la dernière fois où j'ai entendu parler de toi. Et un camp est toujours plus supportable qu'une prison n'est-ce pas ? Du moins, c'est ce que pense Ian. »

« Beaucoup plus supportable » ai-je dit. « Ian a tout à fait raison comme d'habitude. »

« Comme d'habitude ? Comme c'est gentil à vous ! Vous le connaissez ? »

« Je l'ai lu. Comment vas-tu ? Mon nom est Marina T. Ne veux-tu pas t'asseoir ? »

Elle s'est assise à côté de moi, sur les jambes de Lou. Son visage ne gagnait en rien vu de plus près et ressemblait en effet beaucoup à un poisson : pâle, des yeux délavés, des joues bouffies, une bouche mince avec des dents protubérantes. Mais sa voix était douce et agréable et elle parlait même un bon français avec un léger accent allemand. Sa maîtrise de soi et sa bonne humeur étaient tout à fait exceptionnelles pour quelqu'un qui venait juste de mettre les pieds dans le camp. Sa réaction au tableau ahurissant et lugubre de la baraque en était restée à l'inévitable « *Mon Dieu !* » et je me suis sentie soulagée et reconnaissante d'avoir été pour une fois épargnée de l'habituel spectacle de l'effondrement féminin. Elle a enlevé son "mackintosh" et a révélé un très joli tricot avec des bandes vivement colorées qui se détachaient sur le fond gris. Ses mains étaient blanches et délicates et elle combinait un air de distinction anémique avec une certaine bizarrerie clownesque. Dans ces conditions, trahissant mon manque total d'intuition, j'ai accepté Dorothée Von R.

« Ian va bien, merci » disait-elle. « Interné, oui. Mais il espère obtenir l'autorisation de rejoindre le Pioneer Corps. Et même maintenant il est si content de ne plus être en prison qu'il ne se plaint pas. »

« C'est la bonne attitude ! » J'étais fatiguée d'entendre les continuelles lamentations de Lou, et par contraste Dorothée Von R. avec son stoïque mari, était très rafraîchissante. « Mais parle-nous de toi. Pourquoi es-tu ici ? »

« Eh bien » commença-t-elle, « j'ai été arrêtée... »

³⁰ Vera qui a travaillé pour le journal *Les Nouvelles de Moscou* et avec les organisations de secours pour l'Espagne républicaine, connaît au moins par leurs écrits les dirigeants communistes et membres du Komintern.

« Nous l'avions déduit » l'interrompt Lou (j'ai remarqué qu'elle n'était pas de bonne humeur). « Elle veut dire, pourquoi es-tu à l'infirmerie ? Es-tu malade ? »

Non elle n'était pas malade. C'était simplement temporaire nous a-t-elle dit. Elle devait rester à l'infirmerie jusqu'à ce qu'une paillasse puisse lui être trouvée dans les baraques des espionnes.

« Ils vont donc te mettre avec les espionnes ? Pourquoi ? »

« Je ne sais pas ».

Ma question n'était pas aussi indiscreète qu'elle pouvait paraître. Car si chaque baraque de notre camp avait une appellation distincte : "Baraque Politique", "Baraque Criminelle", "des Prostituées" ou "des Espionnes", la répartition des internées dans celles-ci se faisait plutôt au petit bonheur la chance. Quelques filles dans les baraques politiques étaient, on ne pouvait pas se tromper, des prostituées et une ou deux communistes bien identifiées, habitaient dans la baraque des "criminelles" et les deux baraques des "espionnes" étaient en réalité remplies de femmes dont les autorités du camp ne connaissaient pas grand-chose d'elles et ne pouvaient pas déterminer dans quelle catégorie les ranger. Par conséquent, ma question n'était pas plus indelicat que la réponse de Dorothee n'était sincère.

En fait, Ian avait probablement réussi à découvrir de quoi Dorothee était accusée : en 1935, elle avait reçu pour son anniversaire cinq mille francs de la part d'un de ses oncles, un citoyen allemand résidant en Suisse et ceci était maintenant interprété comme de l'intelligence avec l'ennemi. Cependant en s'y penchant de plus près, on pouvait se rendre compte que la générosité de l'oncle avait seulement permis de faire une différence en ce qui concernait la baraque qui, autrement, dans le cas de Dorothee, aurait dû être une des baraques politiques mais cadeau d'anniversaire ou pas, elle n'avait pas pu échapper à l'internement, à ce moment vu la situation en France, en étant la femme de Ian Von R.. En ce sens, les discours d'accusation que j'ai souvent été amenée à entendre, plus tard dans ma vie, sur le thème de « pauvre Dorothee, tout ça est de ma faute », étaient pleinement justifiés et son arrivée dans le camp n'a suscité aucun étonnement. En plus d'être "un rouge" notoirement connu, à tout moment, Ian Von R. que nous connaissions, était considéré comme un individu particulièrement dangereux par la plupart des services de la police en Europe et il a même été suspecté à un moment d'avoir comploté l'assassinat du roi d'Angleterre, - de tous les gens, Dieu seul sait pour quoi faire et pourquoi, Ian. C'était assez évident, à partir de son passé et de ses écrits, de voir qu'il n'était pas autre chose qu'un meurtrier. Il n'était pas violent dans son apparence physique (ce dernier fait était cependant celui que j'ai pu établir seulement par la suite ; ce jour de novembre, à l'infirmerie, je ne savais pas à quoi ressemblait Ian).

« La soupe ! La soupe ! »

Nous faisons la queue, Dorothee et moi. Lou qui ne pouvait pas avaler la soupe était restée au lit. Dorothee était sur la pointe des pieds et tendait le cou essayant de jeter un coup d'œil dans le bidon mais je la décourageais aussitôt. C'était tous les soirs la même chose : des choux raves flottant dans de l'eau grasse.

« Oh » a-t-elle dit dépitée. « J'ai faim. »

« Je crains que tu restes affamée à moins que tu n'aies de l'argent. »

« Quelques centaines de francs, oui »

Ce n'était pas si mal. La nourriture à la cantine était deux fois plus chère qu'à l'extérieur mais il n'y avait rien d'autre pour dépenser de l'argent, cela pouvait donc faire du chemin. « Tu es à l'abri pour un mois environ » lui ai-je dit « mais tu dois être très prudente. Je pense que je dois tout de suite te prévenir, aussi bien pour dissiper chez toi toute illusion que tu pourrais avoir gardée de la littérature héroïque antifasciste ou de l'engagement politique de ton mari : tu as un dur travail devant toi et la première chose et la seule chose à faire est de survivre. Ne t'imagines pas que tu peux faire de la politique dans le camp. Non, concentre-toi juste sur ta survie. Tu es en bonne santé ? »

« Moyennement »
« Tu pourras donc probablement sortir vivante d'ici. »
Elle l'a fait... Vous pariez qu'elle l'a fait ³¹.

IV

Dans des conditions normales et civilisées, la très forte et saine envie "de vivre" ne vient pas (ou du moins ne devrait pas venir) d'un conflit perpétuel entre générosité, solidarité et bienséance commune mais dans le camp, c'était le cas. Il était impossible de façon durable de partager nourriture et cigarettes et couvertures avec toutes celles qui passaient par là, et de prêter une oreille attentive aux récits monotones de cinq cent quatre-vingt dix-neuf scènes d'arrestation et aux cinq cent quatre-vingt dix-neuf vies brisées sans vous exposer vous-même au danger de mourir de faim, de froid, de n'avoir rien à fumer et d'être épuisée moralement (sans compter que sa propre vie était aussi brisée que celles de toutes les autres, on a bientôt cessé de voir même qu'elles n'avaient aucune prétention du tout à de la sympathie : "si je peux le supporter, elles peuvent le supporter"). Et c'était presque un jeu pour Lou et pour moi d'assister à l'installation de la corrosion avec plus ou moins de rapidité mais de façon inévitable, dans les normes de comportement des nouvelles "arrivantes". Elles apparaissaient avec tous leurs bagages habituels, sourires et amicale courtoisie et larmes de compassion et réponse au chagrin des autres et ensuite, tôt ou tard, les sacs seraient vidés les uns après les autres, les propriétaires réalisant que si elles s'y opposaient, elles se retrouveraient ensemble en bas avec leur ballast.

« Pauvres chéries ! » nous entendions au départ. « Ça a dû être un enfer pour vous ici, pendant l'hiver. J'en ai de la chance d'arriver seulement maintenant alors qu'il est presque fini ? Une cigarette ? Voilà. Mon assiette ? Mais oui, prends mon assiette, je n'en ai pas besoin maintenant. Tu me la rendras avant la soupe, n'est-ce pas ? Ton mari est en prison ? Quelle horreur ! Est-t-il très malheureux là-bas ? Ecrit-t-il ? Tu n'as pas l'air bien, toi aussi. On doit faire quelque chose pour secouer ton médecin. Je pourrai essayer de lui parler ? Et comment va ton petit garçon ? Je me dis souvent que j'ai de la chance de n'avoir aucun enfant en ces jours. As-tu de ses nouvelles ? Viens, assieds toi et parle moi de lui. Peu importe ma couverture, elle est sale de toute façon, lève les pieds, installe-toi confortablement. Je fais du café ? Ça sera agréable. Tiens, prends une cigarette. Oh je suis tellement désolée ! C'était ton pied ? Je suis vraiment désolée. Que je suis maladrite... »

Nous écoutions fascinées avec un petit pincement au cœur. Cela ne pouvait pas durer. Un jour viendrait, des semaines ou des mois plus tard, mais il viendrait inexorablement, quand nous devrions entendre :

« *Merde !* Ne poussez pas ! Qui a piqué mon assiette ? *Merde et remerde et contremerde !* Une cigarette ? Certainement pas. Va t'en acheter toi-même pour une fois et rend moi les trois que je t'avais prêtées. Arrête de me pousser, je te dis. Cesse ou je te tue. Qu'est-ce que cela ? Ton mari ? Quelles nouvelles de lui ? Très malade ? C'est très mauvais. Mais ne vois-tu pas que je suis occupée ? Attends, tu me le diras demain ou jamais... »

Oui, c'est ainsi que ça se passait. C'était un jeu de les regarder mais il y avait peu de joie dans ce jeu d'autant plus que nous étions conscientes de ne pas être des exceptions à la règle. « Chérie, te souviens-tu comme tu étais gentille au départ ? » « Je l'étais ? Mais c'était il y a longtemps. Tu étais angélique aussi. » « Eh bien, elles ne me reprendront plus à être à nouveau angélique, je peux te l'assurer. »

³¹ Véra ne se trompe pas : plusieurs courriers de Dorothée ou la concernant, écrits en 1948 et en 1953 sont conservés aux AD Lozère (cotes 2 W 925 et 2 W 1298).

Cette détérioration ou peut-être pourrait-on appeler ça dureté, était presque inévitable, après un laps de temps. La seule question était de savoir : combien de temps prendrait ce processus ? Et pour en revenir à Dorothée Von R., la chose la plus déplaisante à son sujet était que dans son cas, le processus était semblable à une guerre éclair et ne semblait pas avoir rencontré de résistance interne ou plus exactement il n'y avait eu aucun processus.

Dès le premier matin de son arrivée, Dorothée s'était déjà installée en haut sur le bord le plus convoité, ce qui consistait en soi à un exploit pour ne pas dire un miracle. Autour de sa place, elle avait accroché un morceau de tissu vert avec un habile dispositif de crochets et de ficelle qui permettait en fait à l'étoffe d'être tirée en avant et en arrière comme un vrai rideau. De derrière le rideau, parvenait une odeur appétissante. Elle préparait son petit-déjeuner sur une petite lampe à alcool et la présence de l'autre côté du rideau d'une Maria-Carmen, de dix-sept ans, affamée, ne semblait pas la gêner du tout. C'était plus cette attitude insensible qui m'avait frappée, que sa virtuosité et les résultats pratiques qui en découlaient, tout comme sa mise en place dans un temps si court, moins de vingt-quatre heures.

Elle ne laissait pas non plus sa lampe à alcool sur le sol mais sur une petite planche en bois fixée au poteau maintenant la plate-forme supérieure. Et petit à petit son espace s'est accru, a pris de l'extension, et elle a eu de la place pour toutes ses affaires, tasse et assiette, chaussures et brosse à dents et comment elle se procurait ces planches et ces clous, je ne le sais pas encore aujourd'hui puisqu'elle n'a pas voulu nous le dire ainsi que les "quelques centaines de francs" utilisées aussi de façon remarquable : elle allait tous les jours à la cantine et en partait les bras chargés de provisions qu'elle n'a jamais partagées avec quelqu'un.

J'aurais dû être fière de mon élève, survivant si efficacement, mais je dois modestement avouer que mon amicale mise en garde a été superflue, le don naturel de Dorothée à sa survie n'avait pas besoin d'encouragement pour se manifester.

V

L'instinct d'auto-défense était obligatoirement accentué vu les conditions de vie dans notre camp où sa juste part n'était pas suffisante pour se maintenir. Il y avait une très forte tentation pour saisir un peu plus que sa juste part : une deuxième tasse de café le matin (au dépens de celles qui étaient en retard), une seconde portion de viande à midi, un centimètre carré supplémentaire d'espace vital (en aplanissant légèrement la paille de son matelas, serrant ainsi ceux de Liselotte et de Trudchen). Cela semblait impossible en règle générale d'apporter vraiment quelque amélioration que ce soit à nos conditions de vie autrement qu'au détriment de quelqu'un d'autre. « Anarchie ! Barbarie ! La loi de la jungle » disaient les communistes avec raison. « Organiser une action collective est la seule réponse. Toutes unies contre le Commissaire Spécial ! ». C'est évident. Mais organiser une action collective prend du temps et est difficile. Et en attendant, il était plus facile à chacune d'arracher ce qu'elle pouvait. « Nous devenons des bêtes sauvages » disait Lou consternée. « Je n'arrive pas à le comprendre. Avez-vous jamais lu quelque chose concernant les camps de concentration allemands, la cruauté sanguinaire du régime et l'esprit merveilleux et héroïque des prisonniers ? Comment se fait-il qu'ici nous soyons si scandaleusement au-dessous de la norme ? ».

Pourquoi, en effet ?

« Les êtres humains n'ont pas été créés pour être internés » dis-je faiblement. Je continuais à répéter cela et trouvais que c'était une pensée apaisante mais cela ne répondait pas à l'angoisse de Lou.

« Ou peut-être c'est parce que c'est un camp de femmes et nous savons quoi au sujet des camps d'hommes ? ». J'essayais encore, avec même moins de succès, le marxisme éclairé, pour Lou qui n'admettrait aucune insinuation concernant une infériorité congénitale de la femme.

« C'est peut-être parce que nous sommes étrangères ? » m'obstinais-je. « Métèques, indésirables, seules et maintenant déracinées une deuxième fois ? L'exil au carré, banni multiplié par exil est égal à, eh bien, à ce que vous voyez. Le vide, le néant, la dégradation... »
« Oui... » a-t-elle dit cette fois. « C'est un début ».

Elle était encore plus positive l'année suivante après l'armistice quand les Françaises commencèrent à arriver dans le Camp. Je n'en ai pas vu beaucoup car je vivais à U. à ce moment là³² et c'était Lou qui me racontait : « Elles sont formidables, elles sont stimulantes, elles sont une bouffée d'oxygène dans l'air stagnant. Elles sont gaies et serviables et courageuses et tout à fait intransigeantes dans leurs relations avec les autorités du camp. Elles travaillent et étudient et parfois fabriquent des tracts, seul le ciel sait comment elles se débrouillent pour les faire sortir en fraude mais le fait est qu'elles le font. Elles ont aussi une radio cachée dans le bois et elles écoutent régulièrement les nouvelles de Londres et de Moscou. Leur lien avec la vie du pays est maintenu et leur moral est intact. Leur esprit d'équipe et leur sens de la camaraderie sont magnifiques. »

Il me semblait que c'était le point le plus important : pour ces filles françaises internées dans leur propre pays, le Camp était un autre secteur sur le front, sur le front antifasciste français. Elles arrivaient avec une lutte qu'elles avaient commencée depuis longtemps et leur camaraderie était pour ainsi dire importée de l'extérieur. Le lien avait été scellé avant, dans la liberté, dans l'action, pas dans le Camp.

C'était tout à fait différent pour nous. Quel lien vraiment aurait pu nous unir, les six cents internées de ce premier hiver, "politiques" et "criminelles", espionnes, voleuses et prostituées, de vingt-trois nationalités différentes ? La seule chose que nous partagions était la souffrance. Mais je n'ai jamais cru aux vertus constructives de la souffrance. (je suis là en très bonne compagnie : « Lénine », sa veuve nous le dit « a haï, détesté, méprisé toute la tristesse, le chagrin et la souffrance ») Et le fait est que dans le camp notre misère commune n'entraînait pas de signe de solidarité entre nous.

Dans tout l'hiver, j'ai été témoin d'une seule attitude positive, solidaire et ce fut grâce à Isabelle.

Un soir de novembre, elle est apparue sur le seuil de l'infirmerie : une fille très jeune³³, encore une enfant avec le visage typique d'une basque, de grands yeux, des pommettes saillantes, une bouche grande et triste. Elle était grise comme les cendres et semblait sur le point de s'effondrer. Aidée par sa mère, qui avait exactement le même visage mais en plus vieux et en meilleure santé, elle est tombée lourdement à la place qu'on lui avait assignée et est restée haletante, s'appuyant contre le poteau en bois. Et quand sa mère l'a aidée à se déshabiller, enlevant avec précaution chacun de ses haillons sales, nous vîmes, avec horreur, émerger des haillons, un ventre énorme. « Mon Dieu ! » a dit Lou « ça ne devrait pas être permis. (Elle voulait dire que des femmes enceintes ne devraient pas être internées et spécialement dans le cas d'une grossesse très difficile comme cela semblait être le cas pour Isabelle, ou qu'il fallait s'abstenir d'avoir des enfants à cette époque dangereuse, je n'ai pas su et je n'ai pas essayé de savoir car elle avait probablement voulu dire les deux).

« Tu attends ton bébé pour quand ? » avons-nous demandé.

³² Vera est sortie du camp au tout début de mars 1940. Pas libérée, mais assignée à résidence en ville à Mende sous contrôle policier. Elle vit alors à l'Hôtel du Lion d'Or. Elle y restera plus d'un an.

³³ Rosa DELGADO dite "Isabelle" dans ce livre, était Portugaise, internée avec sa mère puis avec son fils né le mois suivant (voir le témoignage de Dora SCHAUL dans l'ouvrage de Patrick CABANEL, Philippe JOUTARD, Jacques POUJOL, *Cévennes, terre de refuge 1940-1944*, p.64).

Isabelle était étendue épuisée sur la paillasse et c'est sa mère qui a répondu : « dans un mois ».

Bon, nous lui avons toutes apporté ce que nous pouvions. En premier, les Espagnoles, puis les Allemandes et toutes les autres se sont assises pour tricoter et coudre, et un jour, les prostituées ont fait une collecte dans leur baraque et sont venues à l'infirmierie avec une somme d'argent considérable qu'elles ont timidement remis à la mère d'Isabelle. Elles étaient pathétiques, apportant de l'argent, juste comme ça. Apparemment, elles ne se sentaient pas qualifiées pour déterminer elles-mêmes les besoins d'un bébé.

Un mois plus tard, aux alentours de Noël, il y avait de l'agitation à l'infirmierie. Isabelle avait eu des douleurs au milieu de la nuit. Les femmes expérimentées ont sorti leur montre et les douleurs revenaient toutes les demi-heures puis toutes les vingt-cinq minutes et ensuite toutes les vingt-deux et il n'y avait pas de doute. Maria-Carmen a sauté par la fenêtre (les portes étaient fermées à clef la nuit) et elle a réveillé *Mademoiselle* Bijoule, la surveillante-chef³⁴. Bijoule a essayé de téléphoner au garage en ville à l'endroit où était garé le fourgon de police mais il était impossible de les joindre et Isabelle a commencé le travail. Il a fallu du temps pour secouer l'inspecteur de police saoul comme d'habitude, et pour le persuader de déverrouiller le portail et de laisser sortir Isabelle et sa mère sans attendre le certificat médical signé par le médecin du camp. Isabelle a atteint l'hôpital à temps malgré tout ; nous en avons été informées le lendemain matin par *Mademoiselle* Bijoule.

Elles sont revenues dix jours après, Isabelle, sa mère et son fils. Isabelle était très faible et chancelante mais ses yeux brillaient comme des étoiles, serrant son bébé contre sa poitrine.

« Elle l'étreint ainsi tout le temps » soupirait sa mère. « Elle ne le laisse pas une minute même la nuit ».

« Quel est son nom ? »

« Rayo del Sol. »

Rayon de soleil !

« Est-ce... est-ce un prénom courant ? »

« Non » dit la mère. « Mais nous n'avons pas pu lui donner un autre prénom. Nous étions si heureuses de l'avoir. Il pourra lui-même choisir Ramon ou autre chose comme ça quand il sera grand s'il n'aime pas être appelé Rayo del Sol. »

Rayo del Sol était minuscule, son visage pas plus gros que celui d'un chaton et nous le regardions, retenant notre souffle. Il était couché là, si mignon dans cette horrible baraque, respirant et dormant et tétant avec l'unique et bouleversante concentration d'un petit bébé qui vient juste de saisir la vie dans ses doigts minuscules et qui la tient serrée, faisant son travail - survivre - avec tant de conviction que nous avons toutes senti que notre propre travail, qui était en fait le même, n'était pas important et urgent, et chacune d'entre nous, aurait donné avec joie la dernière chose qu'elle possédait si cela avait été d'une quelconque utilité pour Rayo del Sol. Mais il avait besoin de peu. Il a reçu des politiques, des criminelles et des espionnes, une layette complète, serviettes et petites chaussettes et chemise et tricot et l'argent des prostituées était utilisé pour nourrir sa mère. Il n'y avait rien qu'Isabelle ne pouvait s'offrir à la cantine. Puis, et cela nous ramène à nouveau où j'ai commencé, ce n'était pas notre souffrance commune qui a permis cet exceptionnel déploiement de sentiments humains, cette chaleur, cette solidarité mais quelque chose de très positif, un travail commun et un objectif commun : la survie d'un enfant.

Mis à part pour cet événement, nous étions égoïstes. Nous essayions désespérément de rester en vie. Les plus ambitieuses se fixaient comme objectif de survivre sans dégât ou au moins avec des dégâts qui ne soient pas irréparables. La tâche était rendue laborieuse à cause

³⁴ Mademoiselle Alice VALLOT, surveillante-chef d'octobre 1939 à début 1941 (voir 3e partie au chapitre III).

de la soupe de choux raves et le froid et la « promiscuité » et les conditions sanitaires, et a été rendue particulièrement difficile par le docteur. Son nom était Pâquerette ³⁵.

Il était totalement incompetent, particulièrement avec les maladies propres aux femmes, ayant été toute sa vie, médecin de l'armée. En outre il était d'une méfiance extrême et chaque fois que vous alliez le voir avec une douleur, il vous suspectait de vouloir tirer au flanc... Tout ce que nous pouvions espérer obtenir c'était d'être transférées à l'infirmerie, une baraque en bois pas plus confortable que les autres, ou en cas d'urgence, très exceptionnellement être envoyées à l'hôpital de U. pour une opération. Mais ce docteur Pâquerette semblait croire qu'une femme internée envisageait avec joie une opération chirurgicale. « Ha, ha » avait-il l'habitude de ricaner se moquant de Lou qui se tordait de douleur. « Vous y tenez à votre petite opération ! L'appendicite, hein ? Et comment voudriez-vous que je vous dise qu'il n'y a pas grand chose concernant votre problème ? »

Ces suspicions ajoutées à son incompetence donnaient des diagnostics à prendre avec une excessive précaution. Liselotte par exemple, celle qui dormait à côté de moi, avait une tuberculose chronique, crachant du sang et maigrissant de plus en plus. Là encore le docteur disait qu'il n'était pas sûr. Une des filles espagnoles devenait aveugle. Cela a commencé par des douleurs aiguës au niveau des pupilles puis sa vue s'est mise à baisser et au moment où j'ai quitté le Camp, elle pouvait seulement voir la lumière du soleil mais dans la baraque ou quand le temps était gris, elle avait besoin d'être guidée par la main et il ne lui prescrivait toujours pas de traitement déclarant qu'il considérait que sa cécité venait d'un problème nerveux. Et dans les maladies nerveuses et mentales, il n'était pas plus compétent. C'est ce qui s'est passé avec Pollaczek.

Je me souviens qu'elle est apparue dans le Camp par une après-midi pluvieuse. Ses cheveux noirs et dégoulinant lui tombaient sur le visage et sa longue robe rose traînante et trempée lui collait au corps de façon obscène. « Ophélie dans un cauchemar » a dit Lou et ça n'a pas pris plus de quelques minutes pour s'apercevoir que le surnom était en effet bien mérité : Les yeux de cette femme avaient une expression sauvage et vide, son bavardage totalement incohérent et elle riait de façon perçante sans raison. Mais il a été inutile d'essayer d'attirer l'attention du docteur sur un cas si mineur et nous en sommes restées là. Puis quelques jours après son arrivée, elle a récupéré ses chaussures dans le bureau et a exprimé le souhait des les faire réparer en ville. Elle avait glissé dans la semelle une lettre, qui a été découverte par l'inspecteur de police qui a trouvé son contenu si étrange - quelque chose au sujet de la terre tournant dans la mauvaise direction et la lune étant ainsi chatouillée sans fin - qu'il a suspecté un message codé et a décidé de conduire son auteur à la préfecture de U. pour y être interrogée par le Commissaire Spécial, le chef du Camp. C'était un honneur exceptionnel, car le Commissaire Spécial n'était jamais dérangé pour interroger quelqu'un, et Pollaczek l'a apprécié. Elle était ravie en voyant le fourgon de la police venir la chercher et elle a grimpé dedans en poussant des cris jubilatoires et en nous saluant. Avec sa perspicacité toute professionnelle, le Commissaire Spécial l'a trouvée "bizarre" et a envoyé chercher le docteur Pâquerette qui a dit qu'il ne pouvait pas être certain.

En conséquence, Pollaczek a été ramenée et peu de temps après, elle a commencé à marcher sur le mur. C'était dangereux, car ce mur dominait une falaise pentue, et on pouvait glisser et se casser le cou en un rien de temps. Mais elle a marché et a couru et a dansé dessus pendant plusieurs semaines, jour après jour, même s'il pleuvait à verse, et la nuit elle a aussi essayé de le faire, s'échappant du dortoir par la fenêtre. Et non seulement le mur était vraiment en mauvais état pour qu'on y marche dessus, et Pollaczek avait plus de 40 ans, mais elle exécutait toujours sa performance en portant un pot de chambre et en chantant à tue tête. Les

³⁵ Le docteur Paul MICHEL-MARGUERIT médecin du Camp, directeur départemental de la Santé, franc-maçon, il aurait fait partie du premier réseau de Résistance sur Mende. Il a ensuite été contraint de quitter le département pour le Gers. Le préfet Charles DAUPEYROUX qui l'avait "couvert" sera nommé en novembre 1941 préfet de l'Yonne.

chansons parlaient d'amour, car en route vers la préfecture, elle était tombée amoureuse de notre inspecteur, Pontibus, qui l'escortait. Cela en soi aurait dû être concluant pour n'importe qui, on n'avait jamais surpris une lueur dans le visage de l'inspecteur mais là encore, le docteur n'était pas sûr.

Finalement, elle piqua une colère et tenta d'étrangler Isabelle, quelques jours avant la naissance de Rayo del sol, et le Commissaire Spécial l'envoya dans un asile d'aliénés sans consulter davantage le docteur.

Un jour cependant nous avons eu un cas pire que celui de Pollaczek. Les gendarmes ont amené une femme qui souffrait de ce qui est nommé délire nihiliste, ce qui revient à dire qu'elle s'imaginait morte. Elle n'était pas tout à fait cohérente, et en chemin du portail à l'infirmerie, elle a essayé de se suicider en sautant par-dessus le mur de Pollaczek mais ensuite, toute la nuit, elle a continué à dire qu'elle était d'ores et déjà morte.

Elle refusait de manger et même de s'asseoir, encore moins de s'allonger : « si je m'allonge ils m'enterreront, ils m'enterreront dans la neige ». Toute la nuit, elle restait le dos contre le mur, le regard fixant droit devant elle avec un air traqué et elle murmurait : « je n'ai pas des yeux - seulement deux trous, je n'ai pas des yeux parce qu'ils me les ont brûlés. Je n'ai pas de bouche - ils me l'ont arrachée. Je n'ai pas de mains et pas de pieds - ils me les ont coupés. Je n'existe plus du tout. Je suis morte. » (C'était une Autrichienne social-démocrate, et la rumeur courait qu'elle avait perdu la raison dans les terribles journées de février, en 1934, à Vienne).

Lou et Maria-Carmen, terrifiées, me demandèrent de rester avec elles et de passer la nuit à l'infirmerie et j'ai obtenu de *Mademoiselle* Bijoule la permission de laisser les lumières allumées. Nous nous sommes assises et avons fumé, gardant un œil effrayé sur la silhouette sombre dans le coin, et en essayant de ne pas l'écouter. « Tu ne sais pas quelle chance tu as de ne pas comprendre l'allemand » avons-nous dit à Maria-Carmen.

Elle n'est pas restée très longtemps avec nous grâce au ciel. Le matin suivant, le docteur l'a faite partir. Je me souviens que ce fut le seul cas pour lequel il n'hésita pas concernant son diagnostic. Avec ses autres malades comme je l'ai déjà dit avant, il n'était jamais sûr et laissait pourrir la situation.

« En Allemagne, c'était différent » disait Elsa.

Elsa souffrait d'une grave maladie des ovaires. Dans le camp allemand où elle avait été internée, le docteur l'avait soigneusement examinée et avait sorti sa feuille de soins et avait commencé à griffonner, puis il s'était brusquement arrêté, le stylo sur le bloc-notes : « Tu n'es pas communiste, n'est-ce pas ? » - « Si je le suis » Il rangea bloc et stylo dans sa poche et dit en se tournant vers l'infirmière : « Elle doit crever » - « laissez la mourir ». (Mais « crever » c'est utilisé quand on parle des animaux pas des gens.) Et Elsa ne l'a plus revu, et pendant trois ans, n'a reçu aucun soin. « Toutefois » disait-elle, « ils m'ont laissée à l'infirmerie, qui était une vraie infirmerie, chaude et propre, et où la nourriture était acceptable. Ici Pâquerette n'en a rien à faire si je suis une communiste, une anarchiste ou une putain, mais je suis couchée dans la saleté et le vent glacial et je mange deux fois par jour des choux raves. Est-ce que c'est mieux ? »

Mais Elsa était la seule de nos Allemandes, à exprimer autant de doutes. Les autres étaient positives : en Allemagne c'était l'enfer, et notre Camp était "le plus beau camp de concentration en Europe". Elsa ne pouvait que parler de sa maladie et son scepticisme concernant les vertus de notre Camp était justifié seulement dans la mesure où une femme internée en Allemagne avant guerre pouvait espérer quelque confort et privilèges étant malade, alors que dans notre Camp même la maladie la plus légère était une catastrophe, un insupportable martyr. Mais elles disaient que pour celles qui étaient en bonne santé et robustes, notre Camp était de façon incomparable supérieur aux camps d'Allemagne. En fait,

selon les normes allemandes, il ne méritait pas le nom de "camp de concentration" qui va avec une discipline de fer et une cruauté systématique et délibérée.

Dans notre Camp c'était tout à fait vrai que nous n'avions pas goûté à tout ça. Mais la question qui nous inquiétait était la suivante : combien de temps cet état agréable des choses allait-t-il durer ? Nous savions, hélas, que la cruauté n'était pas une spécialité de l'Allemagne. Les Bulgares, les Hongroises, les Espagnoles antifascistes, les communistes Polonaises pouvaient en témoigner ; Zokha n'était pas prête de l'oublier, avec sa main droite sans vie et inutilisable, ses doigts cassés un par un dans une prison polonaise ; les Italiennes connaissaient les îles du diable de Lipari ; les Russes aussi pouvaient raconter une ou deux histoires concernant la période de la guerre civile ; nous n'avions donc aucune raison de croire que les Français seraient complètement immunisés contre cette maladie qui semblait universelle, puisque cela concernait autant de frontières nationales.

Il était vrai que dans aucun pays les tortures n'étaient utilisées avec autant de diabolique virtuosité et à une telle échelle que dans l'Allemagne nazie - mais c'était une question de simple imagination de la part du gouvernement. Et si quelques unes d'entre nous essayaient de dire avec bon espoir « ça a pris plusieurs années toutefois à Hitler pour former ses gardes SS à tant de bestialité, et même avant l'époque d'Hitler, les Allemands avaient été militarisés et des générations ont été perverties », d'autres ont répliqué tristement que c'était justement parce que la France était une nation fière et éprise de liberté, qu'un gouvernement autocratique ayant l'intention de les tenir dans la soumission devrait recourir à des mesures de répression particulièrement urgentes et impitoyables. Aujourd'hui, les deux points de vue paraissaient justes, car la police française avait maintenant atteint le niveau de la Gestapo et des SS (et la prison de la Petite Roquette, par exemple, qui pour moi avait été un endroit d'ennui, est maintenant un endroit de torture), les troupes d'occupation allemandes, dans l'intervalle, ont sombré dans une cruauté démente difficilement imaginable il y a quelques années.

Mais ceci devait arriver plus tard. Dans notre Camp, au moment de la *drôle de guerre*, les choses étaient assez agréables et douces. Mais pas totalement rassurantes, car déjà avec le fascisme dans sa petite enfance, des tendances sadiques étaient clairement perceptibles chez plusieurs membres du personnel du Camp, et nous pouvions sans difficulté prévoir comment ils pourraient évoluer sous un régime qui les encourageraient.

Tout d'abord avec ce docteur, Pâquerette : un tout petit homme, pas plus grand qu'un enfant normal de dix ans, habillé propre, calme, avec des cheveux blonds et avec des yeux couleur myosotis. Il n'a jamais haussé la voix, il avait un sourire doux, et nous l'aimions bien, au départ. « N'est-il pas terrible », avons-nous dit, « pour un si petit homme de veiller à la santé de six cents géantes. » « Et même pire » avons-nous dit, « pour un si petit homme d'avoir un nom de fleur » (une « *pâquerette* » est une marguerite ³⁶). Nous étions désolées pour lui. Lui aussi cependant devait en être désolé et c'était regrettable, le sentiment d'infériorité est mauvais pour l'équilibre intérieur, particulièrement dans le cas de quelqu'un qui est investi d'un pouvoir presque illimité sur les vies de six cents êtres humains.

Comme je viens juste de le dire, Docteur Pâquerette était doux. Il souriait et nous touchait délicatement avec ses petits doigts et son ton de voix était normal aussi longtemps que la plainte était insignifiante, juste un petit *bobo*. Il était indifférent et même amical quand je suis allée le voir avec un abcès au doigt, il y a mis de l'iode et a rédigé une lettre m'exemptant de la corvée (qui consistait à frotter le sol). Mais quand il venait en visite pour une maladie sérieuse, comme celles d'Elsa et de Lou, c'était tout à fait différent. Elles pâlissaient quand sa petite figure propre apparaissait sur le seuil de l'infirmerie, et j'avais de

³⁶ Dans le texte anglais :...a "*paquerette*" is a daisy... Vera traduit le nom français "Pâquerette", qu'elle a attribué au docteur Paul MICHEL-MARGUERIT.

la compassion pour elles, tout en étant réticente à l'admettre, pour leur bien. « C'est absurde » avais-je l'habitude de dire. « Vous avez une imagination morbide, il est incompetent et hésitant, c'est tout, et il essaie de dissimuler son incertitude derrière un ton désagréable ». « C'est plus que ça, c'est pire que ça », sanglotait Lou. « Ne te rends-tu pas compte ? ».

Je m'en rendais compte, hélas. Il y avait, en effet quelque chose de plus mauvais que le simple caractère désagréable derrière le regard myosotis fixe et sans expression, le petit sourire tordu, la voix atone disant doucement : « Alors vous voulez une opération, n'est-ce pas ? Je suis désolé de vous dire que vous ne l'aurez pas. »

C'était purement de la cruauté mentale, mais qui peut déterminer, dans le cas d'un docteur, à quel point précis la cruauté mentale devient de la cruauté physique ? Il ne torturait pas Lou et Elsa au sens propre, mais cela revenait au même. Pourquoi se donner la peine de planter des aiguilles brûlantes sous leurs ongles ? Elles souffraient déjà, l'une de ses ovaires, l'autre de son appendicite. Il prenait du plaisir - voulant nous faire croire qu'il était correct - à simplement les regarder souffrir, en les gardant dans le Camp plutôt que de les envoyer à l'hôpital pour y être correctement soignées, en ne leur prescrivant jamais aucun calmant pour soulager leurs douleurs. Plus je le regardais dans le camp, plus je tombais d'accord avec Lou et Elsa qui le soupçonnaient d'être un sadique.

Puis nous avons le Commissaire Spécial ³⁷, le chef et la terreur du Camp. Pas besoin de se creuser la cervelle à son sujet : il l'était. « Si le mot *flic* n'avait pas existé » avons-nous dit après sa première visite, « nous l'aurions inventé cet après-midi là ».

"*Flic*" est utilisé pour policier, et par extension, pour tous les membres des forces de la police, de l'agent de police à Monsieur Langeron, Préfet de Paris ³⁸. C'est donc beaucoup plus large dans son application que le "Bobby" anglais. De surcroît, alors que "Bobby" est inoffensif et plat, "*flic*" est riche de plusieurs sens, allant du policier inoffensif au "salaud" laquais des classes dirigeantes et de l'outil d'oppression. Notre Commissaire Spécial était tout ça, et ressemblait exactement à un rat : un petit homme sombre, basané, tendineux, avec des expressions aiguës et brutales, des yeux noirs comme du charbon, perçants mais étrangement ternes et une voix rauque et dure. Il était la caricature parfaite « un flic dans un cauchemar », pour utiliser l'expression favorite de Lou.

Il avait l'habitude de nous rendre visite les jours de beau temps, mais le beau temps était rare dans cette partie du monde, spécialement l'hiver. Le reste du temps quand le temps n'était pas très beau, il s'asseyait dans les cafés de U. et jouait à la *belote*, comme nous le racontaient en cachette les surveillantes. Cela le rachetait un peu : il ne prenait pas son travail d'opresseur trop au sérieux. Mais quand il faisait acte de présence à de rares occasions, il réussissait pour compenser tout le temps perdu, à indisposer à fond tout le monde. « Quelle vue magnifique vous avez de là !... » Il parlait d'une voix traînante flânant en haut et en bas du sentier, une foule de femmes agitées accrochées par grappes autour de lui. « Vous vivez dans un cadre enchanteur ! J'espère pour vous que vous toutes, appréciez cette beauté magique : vous devrez l'admirer pendant si longtemps... Pardon ? La *Commission de Criblage* ? Ha Ha ! Si elle existe vraiment ? Votre scepticisme me peine, Mesdames. La *Commission de Criblage* existe. C'est une Institution Nationale. Seulement, elle ne viendra pas ici. Ils ont autre chose à faire, je vous assure que de se préoccuper d'une poignée de femmes suspectes, étrangères. Suspectes, c'est ce que vous êtes. Vous comprenez ? Membres de la Cinquième colonne. Pourquoi cet air outragé, Madame X ? Vous devriez être la dernière à être étonnée par l'expression. Pourquoi ? Vous n'en avait pas la moindre idée ? Mais voyons ! Je ne suis pas

³⁷ GUILBERT ? Très brutal, il donnait toujours l'impression d'être légèrement ivre d'après Dora SCHAUL (Cévennes, terre de refuge, p. 63, sans connaître la graphie du nom).

³⁸ Roger LANGERON (1882-1966) Préfet de police de Paris à partir du 17 mars 1934, arrêté par les Allemands le 24 janvier 1941.

dupe, vous savez. Pas plus que le Ministère de l'Intérieur. Ce qui me fait penser : arrêtez d'écrire des demandes, je vous le dis en ami : vous perdez du temps et du papier. Vous serez les dernières à être libérées. Et après tout, n'est-ce pas plus flatteur d'être internée comme un membre de la Cinquième colonne que comme une putain ?... Maintenant, maintenant, calmez-vous *Mademoiselle Y*. Qu'est-ce qui vous fait penser que je parlais de vous ? Je n'ai mentionné aucun nom, n'est-ce pas ? Les petits faits divulgués dans votre dossier restent secrets entre vous et moi,... Qu'y-a-t-il *Madame Z* ? Vous avez un visa pour l'Amérique ? Comme c'est intéressant ! Espérons qu'il sera encore valide après la guerre...» « Après la guerre ! Mais Monsieur le Commissaire Spécial, nous avait-on pas dit... » « On ne vous a rien dit. Vous ne sortirez pas d'ici avant la fin de la guerre. Et même après, qui sait ? Vous êtes une femme dangereuse, *Madame*... Pareil pour vous *Mademoiselle*, vous n'avez pas de chance. »

La meilleure façon pour lui faire changer de ton était de fondre en larmes. J'étais incapable de le faire parce que je pleure avec la plus grande difficulté, même avec un chagrin sincère, mais les autres l'ont fait et ça a marché : il s'est instantanément adouci, a souri, un sourire charmant, tapotant l'épaule de la fille qui sanglotait et murmurant gentiment : « *Voyons, voyons, petite fille* »... Il a même ainsi gagné la réputation d'être une bonne personne parmi les plus naïves de nos filles ; « N'est-ce pas étrange, vous ne trouvez pas ça bizarre, il dit à l'une de telles choses cruelles et puis tout d'un coup vous réalisez qu'*au fond* il est assez bon ». Mais il n'y avait rien de bizarre en réalité concernant son changement soudain de ton : c'était parfaitement cohérent. L'homme faisait de son mieux pour vous faire pleurer et quand il réussissait, il était content. Une forme douce de sadisme ? Oui très douce. Mais c'est précisément le point que j'essaie de tirer au clair : dans notre Camp à ce moment là tout était assez bon et atténué.

Les surveillantes - les gardiennes de prison - étaient très bien aussi. Nous en avions à peu près une douzaine, travaillant à tour de rôle, quatre surveillantes en même temps, sous le commandement suprême de *Mademoiselle Bijoule*. *Bijoule* était gardienne de prison de profession. Elle habitait dans le camp et portait un manteau noir et une petite casquette avec un voile noir. Mais les surveillantes avaient été recrutées à U., elles avaient leur maison là-bas, elles portaient leurs vêtements de ville ordinaires et n'avaient jamais eu aucun lien avec la police. C'était de typiques méridionales de classe moyenne, quand nous les avons rencontrées pour la première fois, turbulentes, exubérantes et gaies. Leur devise, devant l'étrange situation de garder comme prisonnières plusieurs centaines de personnes respectables et qui se comportaient bien et contre lesquelles elles n'avaient aucune charge, était : « *Il ne faut pas chercher à comprendre* », « *it's no use trying to understand* »³⁹.

Cette formule, répétée à plusieurs reprises, avec des gestes animés et des larmes de compassion, résonnait de façon rassurante et même pathétique. Ayant renoncé au moins à comprendre la situation, elles ne nous traitaient pas comme des criminelles. Elles étaient serviables et amicales, nous appelant par nos prénoms, nous faisant des courses en ville et se ralliaient à nous contre *Bijoule* qui était une vraie et pédante patronne.

Cet état de choses a duré pendant quelques mois. Mais nous avons bientôt dû nous rendre compte que le « *il ne faut pas chercher à comprendre* » avait marqué le premier pas vers une désintégration complète des valeurs humaines. C'était un processus rapide, désagréable mais édifiant à regarder. Elles ont commencé en renonçant à comprendre, une chose dangereuse à faire en aucune circonstance, puis elles ont renoncé à la bonté et à l'amabilité, elles ont renoncé à la pitié et ont renoncé à la simple politesse.

J'ai été libérée au printemps⁴⁰, et j'ai été très affligée, quand j'ai à nouveau été internée un an plus tard⁴¹, quoique pas étonnée de trouver la toute compatissante et gaie

³⁹ dans le texte anglais, Vera traduit l'expression française.

⁴⁰ Plus exactement "*assignée à résidence à Mende*" en mars 1940.

Mademoiselle Truchon et Madame Germaine et Pierrette (« S'il te plaît arrête de m'appeler "Madame", appelle-moi Pierrette *tout court* ») transformées en gendarmes en jupons, avec des visages durs et renfrognés, les lèvres pincées et un ton de voix tranchant. Plus efficaces comme gardes mais étant très fières, dans leur efficacité nouvellement acquise, apportant à la tâche une grande énergie et conviction : rendre la vie des internées plus difficile. Elles sont strictement restées dans les limites imposées par le règlement mais c'était ce rapport proche qui nous a toutes le plus inquiétées, car cela signifiait que le resserrement inévitable et futur du régime de camp serait fidèlement suivi par une plus grande dégradation des normes de comportement du personnel.

VI

Il y avait beaucoup de choses auxquelles nous devions faire face dans le Camp, en plus de la faim, du froid et de la saleté, mais je continue de croire que celles-là étaient les pires. Mon conseil aux nouvelles arrivantes était en substance : « Prenez soin de votre corps, votre moral, si ça vaut le coup, prendra soin de lui-même ». Et souvent, Lou elle-même, en désaccord avec cette vulgaire approche matérielle, dans les moments où elle était irritée contre moi, elle laissait tomber des remarques dans le même sens : « Bien sûr que tu es courageuse, pourquoi ne le serais-tu pas ? En si bonne santé et si riche ».

En ce qui concerne les conditions du camp, j'avais l'impression que mon esprit était bien protégé grâce à mes fortes défenses naturelles, la peau et les muscles, les os du crâne et des côtes. Aussi longtemps qu'ils ne seraient pas cassés, pas plus qu'ils ne seraient malades, l'esprit se sentirait plutôt en sécurité, et la seule épreuve que je redoutais, c'était la torture physique. La nuit, je pensais, « S'il vous plaît, s'il vous plaît, laissez mon corps tranquille, le reste se débrouillera d'une façon ou d'une autre... » Mais Lou indignée, me désignait comme une abominable matérialiste "antidialectique". « Il y a d'autres tortures que des tortures physiques. Tu peux être tuée sans même que ton corps soit touché. On peut mourir de désespoir, d'ennui, de lassitude et d'humiliation, on peut devenir fou de peur, et être étouffé par le manque de liberté. Ne me parle pas de ton immunité contre tout ça. Tu peux être vraiment résistante, ma chérie, mais tu n'es pas "surhumaine". Tous ces tourments moraux, disait-elle, pourraient s'avérer être aussi mortels que le gaz toxique. Ce serait probablement un poison qui aurait une action plus lente, et je ne resterai pas suffisamment longtemps dans le Camp pour sentir mon existence mise en danger par cela.

Désespoir ? Bon, je n'abandonne pas tout espoir aussi facilement. Je n'ai aucun mérite là-dessus, je suis simplement née comme ça, avec une confiance indéfectible dans ma bonne étoile. Cette confiance n'a pas, ou très peu, de base rationnelle. En ce moment, je pense même que c'est complètement idiot. Mais il reste que c'est une qualité extrêmement utile, spécialement avec le fascisme.

Humiliation ? Sur ce point, je ne pouvais pas la suivre du tout. En ce qui me concerne, je n'éprouvais aucun sentiment d'humiliation du tout. Au contraire, j'étais plutôt fière d'être détenue dans le premier camp de concentration pour femmes en France.

Peur ? Oui. Ce n'était pas évident de la chasser. Peur de la torture, peur de rester trop longtemps dans le camp, d'être une vieille femme au moment de sa sortie. Peur pour vos enfants, la pire que tout. Mais la peur avait été plus forte et plus justifiée en prison : Les premières semaines de la guerre (la déclaration de guerre ne nous a jamais été annoncée, on a dû la deviner) ; les premiers symptômes de fascisme en France (plus simplement, un

⁴¹ Début mars 1941, avant d'être acheminée vers le centre de transit de Marseille le 21 avril 1941.

symptôme, le seul que nous ayons vu, mais tristement convaincant : votre seule présence dans cette prison) ; les premières sirènes aériennes hurlant dans la nuit, et les nonnes paniquées partant à toute vitesse se mettre à l'abri, nous laissant à l'étage, enfermées dans nos cellules. Et en plus d'être plus réel, plus actuel que cela ne l'était dans le Camp - car il était impossible de savoir ce que mijotait Edouard Daladier - le danger en prison avait une fantastique qualité cauchemardesque que n'avaient pas les dangers du camp. Le fantôme mélancolique de Mata-Hari aussi, planait sur la Petite Roquette. Vingt-cinq ans plus tôt, à l'aube elle avait fait face au peloton d'exécution dans la cour dans laquelle nous faisons notre promenade quotidienne. La vieille nonne qui l'avait accompagnée, ne l'avait jamais oubliée. « Elle était belle, gentille et courageuse », disait-elle. « Mais la dernière nuit, - elle avait peur ». Elle avait l'habitude d'aller dans la cellule de Mata-Hari à l'étage supérieur, chaque matin pendant vingt-cinq ans, et de dire une prière pour la sauvegarde de son âme. « A quatre heures du matin précises, » nous avait-elle dit. « L'heure où elle est morte ». C'était une vieille femme généreuse, ou peut-être morbide. « ça a toujours lieu à quatre heures du matin », nous avait-elle informées, scrutant nos visages avec commisération et nous avions frémi.

L'ennui aussi était si terrible en prison que notre vie dans le Camp apparaissait par comparaison pleine de variétés. Après tout, si notre *Lebensraum*⁴² dans le Camp était réduit dans ses frontières, nous étions pratiquement libres. Nous pouvions nous allonger ou nous asseoir sur les paillasses, et nous lever et sortir de la baraque chaque fois que nous en avions envie, pendant la journée (la nuit les portes étaient fermées à clef), nous pouvions discuter et chanter, aller et faire la queue à la cantine et acheter des cigarettes, nous balader, monter et descendre le chemin et même aller dans le petit bois derrière les baraques, tout cela sans avoir à demander l'autorisation.

A la Petite Roquette, cela avait été très différent. Nous étions réveillées à six heures, on nous donnait une demi-heure pour la toilette et le nettoyage de nos cellules et à six heures et demie, nous étions emmenées en bas à "l'atelier", une grande pièce avec des rangées de petits tabourets en bois, sur lesquels nous restions assises toute la journée jusqu'à six heures et demie de l'après-midi, quand nous étions ramenées dans nos cellules et enfermées pour la nuit. Mis à part deux courtes pauses, dix minutes chacune, pour les repas et une heure de marche dans la cour, nous passions la journée entière de six heures et demie à dix-huit heures trente, assises sur les petits tabourets. Ils étaient aussi très bas et nous avions très mal au dos. Une religieuse qui nous faisait face, était assise sur une haute estrade en bois. Elle tricotait toute la journée et nous la regardions tricoter dans un silence total puisque nous n'étions pas autorisées à discuter. Des livres étaient, en principe, fournis par la bibliothèque de la prison, mais nous ne pouvions emprunter qu'un livre par personne tous les quinze jours et même en les échangeant entre nous et en lisant avec une lenteur délibérée, cela ne pouvait pas assurer de la lecture pour plus de deux ou trois jours dans les quinze jours. De plus ces livres étaient affreusement ennuyeux contenant principalement des descriptions géographiques de diverses parties du monde tout à fait inintéressantes, écrites par quelques explorateurs obscurs et pas talentueux au début du 19e siècle. Nous les lisions malgré tout, et après la seconde ou troisième quinzaine, nous nous apercevions que nous avions lu tous les livres de la bibliothèque. Aussi nous nous asseyions en silence face à la religieuse, et elle tricotait.

La seule distraction et la seule excuse pour se lever, pour étirer ses membres et faire quelques pas dans la pièce et revenir, était d'aller aux toilettes juste derrière la porte. Mais cela ne pouvait pas être fait sans l'autorisation de la religieuse et elle ne l'accordait à une même personne seulement qu'à de plausibles intervalles à savoir environ toutes les heures.

Ce qui rendait la chose encore pire c'est que nous ne savions jamais l'heure. Nous ne pouvions pas voir le soleil, et les autorités de la prison, pour des raisons qui leur étaient

⁴² en allemand : espace vital.

propres, nous avaient confisqué nos montres. Il n'y avait pas de réveils non plus, et la religieuse n'était pas autorisée à nous donner l'heure quand nous lui demandions. Par conséquent, assises sur ces tabourets, nous ne savions jamais si nous devions encore rester assises un quart d'heure de plus ou une heure ou trois ou quatre heures de plus (la période la plus longue était de quatre heures et demie : de douze heures, la fin de la promenade dans la cour, à quatre heures trente, le repas du soir).

C'était vraiment une vie morne. Nous avons été surprises de voir, à notre sortie de prison pour le Camp à la fin octobre, que pendant les deux mois que nous avons passés là-bas, une seule femme était devenue folle, sur la centaine d'entre nous. Et en comparaison avec ce régime diabolique, l'internement dans le Camp semblait être quelque chose de tout à fait gai.

« Non, non », avais-je l'habitude de dire à Lou. « Appelle-moi par tous les noms que tu veux, vulgaire, grossière, et "antidialectique", je m'en fiche, je suis certaine d'avoir raison. C'est simplement une question de résistance physique, ici dans le camp. Et tu ne peux pas vraiment en juger. Tu es malade, tu es torturée en fait. C'est ta faiblesse physique qui te rend si vulnérable. »

Mais avais-je raison ? Je n'en suis pas si certaine maintenant. Le moral est certainement plus sensible que le corps, plus à l'écoute de notre raison et de notre volonté ; l'ennui est plus facilement évacué que le mal au ventre ; et quand les conditions de vie tombent si bas que ton existence semble perpétuellement menacée, ce qui était le cas dans le Camp, les problèmes du corps sont effectivement plus urgents que ceux de ton esprit. De plus, « de cette substance indicible que nous appelons l'esprit celui qui pense le plus dira le moins » comme le disait Emerson, (j'ai trouvé la phrase dans le dictionnaire Cassell des Citations, un livre envoyé de Paris par un cousin de Lou avec l'inscription « pour vous aider, Marina et toi, à devenir des intellectuelles »). Mais dans l'ensemble, Lou et moi, tournions autour du pot, nous enfonçant dans des débats sans fin au sujet du « Corps contre l'Esprit », et si j'en fais état ici c'est seulement parce qu'ils ont beaucoup occupés nos pensées. Les limites de l'endurance humaine, ce qui est « supportable » et ce qui est « insupportable », de quelles choses on peut se passer et sans quelles choses on meurt, toutes ces questions sont en elles-mêmes très importantes et pas seulement en théorie, hélas, quand elles sont discutées dans un camp de concentration. Cependant, assez curieusement l'importance, le sérieux et le caractère d'actualité du thème ont échoué à rendre notre discussion profitable ou intelligente et rétrospectivement, je pense que Lou et moi étions dans la position de personnes qui, au cœur du processus d'être lentement mortes de faim, étions concentrées avec une détermination sans faille avec la précision pédante sur les produits alimentaires particuliers dont l'absence les tuerait et quelqu'un a dit « du pain » et les autres « des oranges. Je peux rester sans pain, mais j'ai besoin de vitamines C pour rester en vie ».

C'est ainsi que nous avons, cependant, continué à discuter et je suis restée fidèle à mes vues "antidialectiques" et matérialistes. Lou *par contre* a maintenu que ses douleurs, même fortes, étaient plus supportables que les prétendues souffrances morales, même les plus douces, comme la "promiscuité" déjà mentionnée : ne jamais pouvoir être seule, même pas une minute ; ou les "engueulades" de Pontibus, l'inspecteur de police. Les six cents femmes la rendaient folles, disait-elle. Et elle tremblait quand elle devait se rendre au bureau de l'administration. Elle avait l'habitude de rester debout devant la porte fermée, ayant peur de frapper, chuchotant de façon désespérée : « Je ne veux pas entrer, je ne peux pas le faire, je ne supporte plus qu'on me crie dessus ».

Pour autant que cela avait à faire avec la "promiscuité", on pouvait cependant difficilement parler de phénomènes "moraux". Votre capacité à supporter le bruit incessant, assourdissant, des gens qui écrasent les pieds et des objets qui tombent sur votre tête, dépend, évidemment, de vos pouvoirs d'endurance physique.

Même pour les "engueulades", mon attitude était simple et je pense, la meilleure : je n'en tenais pas compte. Je ne réagissais pas du tout de façon émotionnelle aux cris d'un inspecteur de police saoul. « Enlève-toi de mon chemin ou je te balance ». L'inspecteur Pontibus, un homme rougeaud, sombre et lourd d'environ cinquante ans, avait même gagné un surnom à cause de sa manie de vous menacer de vous donner un coup de pied. Nous l'avons appelé Quarante-Trois à partir du jour où une femme est rentrée dans son bureau pour quelques renseignements inoffensifs et qu'il a tendu son pied et hurlé : « Tu as vu ce pied ? C'est du quarante-trois et tu vas le prendre dans ton derrière si tu ne te tires pas de là ». La femme en question était la femme d'un célèbre écrivain allemand antifasciste⁴³. Suite à cet incident, elle a pleuré d'humiliation toute la nuit et je n'ai ressenti absolument aucune sympathie pour elle. Cela a dû venir du fait qu'elle était la femme d'un écrivain et elle-même une femme de lettres rendue si sensible ou plus exactement, que ses réactions provenaient d'expressions verbales conventionnelles. « Elle avait été insultée !... » Bêtises. Qu'est-ce que c'est qu'une insulte quand elle vient d'une brute alcoolique qui réellement n'est pas du tout un être humain, mais simplement un instrument de l'oppression fasciste ? Et dans un monde comme le nôtre, avec de telles terrifiantes atrocités, il me semblait indécent de pleurer uniquement parce qu'une créature aussi inférieure vous menace de vous donner un coup de pied, seulement vous menace, rendez-vous compte ! Pense aux enfants affamés et aux enfants massacrés, aux hommes tués sur le front et torturés à mort dans les prisons nazies, et pleure pour cela si tu as des larmes en réserve.

« Elle aime passer pour une martyre, c'est tout », j'essayais d'en persuader Lou qui débordait de compassion pour la victime du grossier Quarante-Trois. « Ne te rends-tu pas compte ? Il faut être deux pour parler d'insulte ». J'ai trouvé encore une bonne phrase à ce sujet dans le dictionnaire Cassells de citations : « les insultes sont comme les fausses pièces de monnaie, nous ne pouvons pas empêcher qu'elles nous soient offertes mais nous ne sommes pas obligées de les accepter », mais que ce livre impartial contienne comme d'habitude d'excellentes formulations avec des points de vues opposés, et Lou mettait une fin à mon triomphe en donnant lecture « Une blessure s'oublie plus vite qu'une insulte ». Et pourtant même dans le cas de filles très susceptibles comme Lou, je pouvais très difficilement croire que le tourment moral occasionné par les "insultes" de Quarante-Trois pouvait être si fort, et tant que notre dispute s'est limitée à ce sujet particulier, je pense que j'avais pleinement raison de maintenir que cette sensiblerie était un luxe très dévastateur et grotesque n'ayant pas sa place dans un camp de concentration.

Cependant, mon attitude générale, placide concernant les conditions dans le camp donnait lieu à de sérieuses objections et en me le remémorant maintenant, je suis surprise que Lou avec sa longue expérience politique n'ait pas réussi à l'évaluer. Les critiques qu'elle aurait dû faire et qui auraient volé en éclat, étaient que mon exceptionnelle adaptation et acceptation joyeuse de l'internement, dans tous ses aspects, physiques et spirituels, étaient en fait rien d'autre que de la capitulation. C'était de l'auto-défense égoïste, destinée à me rendre les choses plus faciles, et à atteindre cet objectif avec succès, mais sur un plan politique, c'était se rendre, baisser les armes. Cela semble vraiment étrange, avec le recul maintenant, alors que je me suis battue contre le fascisme du mieux que j'ai pu, avec conviction et passion et ressentant de la haine aussi longtemps que je n'ai pas été touchée personnellement (je vivais

⁴³ Il s'agit là de l'épouse d'un écrivain mais selon Mechtild GILZMER, *Camps de femmes* déjà cité, p. 155 : "Deux femmes seulement se désignent explicitement comme des écrivains : Eugénie Elisabeth Maria KARDACHEVSKI, née TRAUTENBERG à Saint-Pétersbourg le 25 octobre 1892, et Doris Von Salomon, la femme de l'écrivain Bruno Von Salomon, née à Worms le 7 janvier 1905, qui souligne son activité d'écrivain en ajoutant à son nom de jeune fille son pseudonyme de Doris von Schönthan." Vera n'indique jamais que Dorothee écrivait, ni VON SCHÖNTHAN le nom de famille de la mère de Marie Dorothee. Pour son mari Bruno VON SALOMON, Mechtild GILZMER le confond avec son frère cadet Ernst VON SALOMON écrivain célèbre.

confortablement à Paris sous le gouvernement du Front Populaire) – du moment où je suis devenue ce qui est appelé une victime, j'ai soudain perdu mes pouvoirs d'indignation.

Ma conduite dans le camp n'était pas antisociale, c'est pour dire : j'ai humblement signé tous les recours et les plaintes et ai protesté, et je les ai même apportés en personne au bureau de l'administration, gagnant ainsi l'honneur tout à fait immérité d'être considérée comme une meneuse par Pontibus et le Commissaire Spécial qui ne savaient pas que je ne tenais cette position d'ambassadrice que grâce à ma connaissance du français - mais j'ai fait ça sans conviction et même avec un peu d'irritation : « *La barbe ! Une autre plainte ! Qu'est-ce qu'elles espèrent obtenir en faisant des manifestations ? Le fascisme est le fascisme et un internement n'est pas un pique-nique et la soupe sera toujours mauvaise et c'est certain qu'elle deviendra pire et j'en ai autant mare de protester que de la manger. »*

Si ce n'est pas de la capitulation, qu'est-ce que c'est ? « Le fascisme est le fascisme » si la phrase a tout son sens, elle doit être complétée par « nous continuons par conséquent à nous battre contre, aussi déprimantes que soient les formes de notre lutte et aussi peu important que soit le secteur où nous nous trouvons » alors que je l'ai définitivement utilisée comme une formule d'acceptation fataliste. Dans les circonstances, s'imposer était une politique tout à fait pertinente. Et si un internement ne peut jamais vraiment être un pique-nique, les résultats pratiques de nos protestations, nos récriminations et nos grèves de la faim, étaient loin d'être négligeables. Dans le courant de ce premier hiver, nous avons obtenu des améliorations concrètes de nos conditions de vie, de la viande trois fois par semaine au lieu d'une seule les dimanches, de très bonnes couvertures pour celles qui n'en possédaient pas, la permission d'écrire deux lettres par semaine au lieu d'une, la porte de l'infirmerie était laissée ouverte la nuit, les malades obtinrent un peu d'eau chaude chaque soir pour leur toilette et j'en passe. Dans ce contexte, il me semble que je dois ajouter une remarque à mon passage concernant l'absence de solidarité dans notre Camp. C'était vrai en ce qui concernait nos relations mutuelles : nous montrions peu de bonté, peu d'intérêt les unes envers les autres. Chacune d'entre nous était dans une perpétuelle position agressive d'auto-défense face aux cinq cent quatre-vingt dix-neuf autres. Mais dès qu'il a été question d'action commune contre l'administration, l'oppresseur, l'esprit de solidarité a été incroyablement fort.

Cependant, pour revenir à nos problèmes individuels, les difficultés morales les plus graves, auxquelles nous avons été confrontées, avaient leurs racines, pour ainsi dire, à l'extérieur du Camp. L'internement, dans ses formes les plus douces - et nous ne le connaissions que comme cela – est, pour l'essentiel, une condition négative, ses douleurs sont sourdes et ses joies inexistantes, il ne vous donne pas de présent. On ne pouvait pas vraiment vivre dans notre Camp, le mieux que nous ayons à faire, était de survivre, et le problème principal et pratique, faisant appel à la meilleure partie de vos facultés d'intelligence et d'imagination, était "comment sortir" un but purement négatif. Les vrais dangers étaient au-delà des fils de fer barbelés, dans le passé et dans le futur, dans nos mémoires et dans nos espérances. Ces deux choses étaient intimement liées, et coïncidaient pratiquement, de quel endroit en effet, partait la ligne séparant le souvenir d'un visage que vous aimiez du désir de le revoir ? Et les deux devaient être manipulées avec prudence et tact. Les souvenirs font très mal. Même chose pour les désirs, ils affaiblissent la résistance. Pourtant il fallait les garder vivants, privé de souvenirs et d'espairs, on perd conscience de sa propre existence. C'était une continuelle marche sur la corde raide, un balancement délibéré et prudent entre l'indifférence et l'indignation, entre une soumission suicidaire et une impatience épuisante, entre les deux gouffres tout aussi dangereux l'un que l'autre de trop se souvenir et de beaucoup trop oublier.

Ce n'était pas bon, la nuit sur sa paillasse, allongée serrée entre Liselotte et Trudchen, de me rappeler trop clairement le visage d'elfe de ma fille. Mais sans la certitude de la revoir, la vie aurait été impossible. Les lettres de ma mère parlant de Macha, et plus tard les siennes, après qu'elle ait appris à parler et puisse les dicter, étaient à la fois du pain et du poison, et les

deux instantanés d'elle que je faisais suivre dans ma poche intérieure me posaient chaque jour, à nouveau, le même déchirant dilemme, car cela demandait autant de courage de les regarder que de les ranger sans les avoir regardés. C'était vraiment de très pénibles acrobaties, et le moyen le plus sûr qui m'ait apparu au moins dans les moments de faiblesse, a été de me concentrer du mieux possible sur la non existence d'aujourd'hui : la soupe de choux raves, le froid et le vent dehors, le froid et la fumée à l'intérieur des baraques, et le conflit qui opposait, chaque soir, sans exception, pendant tout l'hiver, avec une violence toujours plus forte, les championnes de la civilisation et de l'air frais qui voulaient ouvrir les fenêtres et les barbares qui peu disposées à mourir de froid, voulaient que les fenêtres soient fermées. La civilisation, dans cette guerre, était défendue par celles qui avaient des édredons et des sous-vêtements en laine.

VII

« Je ne comprends pas cette amitié pour Dorothée » se plaignait Lou. « Qu'est-ce que tu lui trouves ? Une tête vide, une égoïste idiote. Tu ne peux pas ne pas l'avoir encore remarqué, quoique, parce qu'elle n'arrête pas de citer son mari et cela l'aide. » Mais je l'avais déjà remarqué, et il n'était pas question d'amitié entre Dorothée et moi. J'avais Lou dans le camp, et c'était un miracle et je ne demandais pas plus. Mais Dorothée était dans l'ensemble acceptable : posée et de bonne humeur, et certaines fois amusante. « A nouveau, - elle te raconte des histoires qu'elle a entendues raconter par Ian. Attends qu'elle ait épuisé son répertoire ! » mais qu'est-ce que ça pouvait faire la question de leur provenance tant qu'elles étaient drôles ? Combien d'histoires avons-nous jamais racontées qui sont de notre propre invention ? Et Dorothée avait une voix plaisante et des manières agréables et réservées, et ses vêtements étaient très beaux. En plus, ils étaient à la bonne dimension. Nous avions la même taille et nous pouvions nous échanger des choses les jours de lessive. Une autre chose qui m'a plu, était qu'elle était la seule allemande dans le Camp à ne pas tricoter. Au lieu de cela, elle fumait. Aussi nous fumions ensemble et comme Lou était en permanence au lit, quand j'avais envie d'aller faire une promenade, j'y allais avec Dorothée. Elle marchait très vite sur sol plat comme si nous étions terriblement pressées, bien trop vite pour moi, spécialement quand nous fumions, mais elle n'était pas bonne pour grimper, probablement à cause de ses jambes maigres et raides, et j'ai dû la traîner en haut de la colline sur la pente glissante. J'ai fait ça poliment mais sans plaisir.

Nous discussions pendant que nous marchions et fumions. Je ne me souviens pas de quoi je parlais, et si je m'en souvenais, je suis certaine que ça n'en vaudrait pas la peine ici, car je n'étais pas au mieux avec Dorothée. Elle ne parlait que de son mari et seulement de son mari.

Je devais avoir, là, de la sympathie pour elle car depuis que je l'ai rencontrée je n'ai aucun autre sujet de conversation non plus, et tout ce livre parle de Ian Von R., bien qu'au stade actuel, ce n'est pas encore le sujet. Aussi comme je le dis, je devrais avoir de la sympathie pour Dorothée, mais je n'en ai pas et je n'en avais pas : ni maintenant parce que je n'ai pas de sympathie de reste pour Dorothée dans quoi que ce soit, ni après car ce qu'elle avait à dire de lui n'avait pas d'intérêt particulier.

Il avait passé une part considérable de sa vie en prison - oui, je me rappelle qu'elle me disait cela. Elle disait : "dix ans" et cela paraissait exagéré, et ça l'était en réalité, et cela a été corrigé plus tard par Ian : « dix condamnations, pas dix ans. Ce que j'ai pris en moyenne, c'était environ six mois, cela représenterait quatre ou cinq ans en tout, pas plus. »

Il n'avait pas attendu qu'Hitler prenne le pouvoir - il avait été emprisonné plusieurs fois sous la République de Weimar pour des activités politiques "subversives". A l'arrivée des

nazis, il avait commencé une activité clandestine, il avait été condamné à mort par contumace et il s'était enfui en Hollande.

Depuis que Dorothee l'avait rencontré en 1934, ils n'avaient pas été très longtemps ensemble. Ian était tout le temps soit en prison soit hors de la prison, expulsé de Hollande et emprisonné en Belgique, expulsé de Belgique et emprisonné en France, emprisonné à nouveau en Suisse et ramené en France et ainsi de suite. Ceci étant une histoire classique, je n'ai pas été impressionnée. Au cours des dernières années à Paris, j'avais connu des dizaines, des centaines de cas similaires : des émigrés antifascistes, avec dans leurs poches, des ordres d'expulsion au lieu de leurs cartes d'identité, chassés avec à la fois de la négligence, du mépris et de la férocité par les services de la police de l'Europe démocratique. Ils n'avaient commis aucun crime, pas plus qu'ils n'étaient accusés de quelque chose, mais ils n'étaient pas *en règle* et cela suffisait pour qu'ils soient traités comme des criminels par les autorités françaises - les mêmes qui avaient le pouvoir de régulariser leur situation et qui ont refusé de le faire. Les glorieuses traditions de la très Grande Révolution Française, le fameux *droit d'asile*, la généreuse hospitalité offerte par la France aux exilés politiques de quelque obédience que ce soit et j'en passe, tout ceci était toujours en vigueur dans la mesure où ces hommes n'avaient jamais été remis à la police du pays d'où ils s'étaient à l'origine échappés : ainsi un allemand antinazi serait alternativement emmené par les gendarmes aux frontières Suisse, Belge et Espagnole, mais jamais à la frontière Allemande. Cette réserve était considérée comme une éclatante manifestation de générosité et d'hospitalité, et les hommes qui en bénéficiaient, devaient en être profondément reconnaissants.

« Sa dernière prison a été la pire », m'a dit Dorothee. « c'était si surpeuplé que dans l'atelier où ils passaient toute la journée, ils devaient rester debout, suffoquant à moitié, ne pouvant pas faire le moindre mouvement, entassés comme dans le métro aux heures de pointe. Un jour un homme a eu une crise cardiaque et il a perdu connaissance, mais il ne pouvait pas tomber, il n'y avait pas la place pour cela, et il est resté à moitié accroché, inconscient, coincé entre les jambes d'autres hommes. Il est resté comme ça pendant des heures, jusqu'à ce que les gardiens arrivent et le portent à l'extérieur. Il est mort le jour suivant. Heureusement, Ian n'est pas resté là trop longtemps - seulement deux mois.»

C'était une image horrible, quand j'y pense maintenant, mais des histoires bien plus épouvantables m'avaient endurcie, et mon unique commentaire était : « C'était donc même pire que notre Petite Roquette. Là-bas au moins nous pouvions nous asseoir sur des tabourets ». Seulement ensuite, quand Ian est devenu pour moi plus important que moi-même et que j'ai pu ressentir son corps avec une plus grande force que mon propre corps, j'ai pleinement réalisé avec un frisson, ce que signifiait passer "seulement" deux mois dans ces conditions.

En 1936, il a rejoint les Brigades Internationales et a été blessé. « Rien de sérieux ? » - « Non, une blessure superficielle au bras ». Quand il est revenu d'Espagne, les Français,, après l'avoir gardé quelques mois dans le camp à Argelès sur la côte au pied des Pyrénées, l'ont envoyé *en résidence forcée* dans un petit village dans le nord de la France.

Ce village dans le nord, représentait le *plat de résistance* dans les souvenirs de Dorothee, probablement parce que l'année qu'ils avaient passée là - elle et Ian - avait été la seule période d'une telle durée qu'ils avaient passée ensemble. J'ai imaginé que c'était un tout petit *patelin*⁴⁴ loin de tout, et qu'ils avaient une belle petite maison toute à eux, et que Dorothee cuisinait, et que la nourriture était délicieuse parce qu'elle venait directement des paysans, du lait et des œufs et du cidre et des volailles, et que Ian allait chaque jour à la rivière pour une partie de canotage et qu'il avait commencé à travailler sur un livre très intéressant

⁴⁴ Hamel (Nord) AD 48 2W 925 ; lettre du préfet du Tarn au préfet de Lozère du 13 novembre 1948.

concernant le soulèvement des paysans en Allemagne⁴⁵, mais qu'il avait été arrêté dans les premiers jours de la guerre avant d'avoir eu le temps de le terminer. En novembre, Dorothée avait été internée à son tour et le manuscrit du livre était resté dans le *patelin*, tout comme le canoë de Ian.

Dorothée n'a jamais nommé ce malheureux village autrement que *patelin* et c'était très agaçant (le mot en lui-même n'a rien de particulièrement désagréable, quand il est utilisé avec modération, mais l'entendre dire avec une infaillible régularité et avec en prime un accent étranger vous donnait des envies de meurtre).

« Elle ne devrait pas utiliser de l'argot dans une langue qu'elle ne connaît pas très bien » se plaignait Lou. « Pourquoi ne pas dire "village" quand on parle d'un village ? C'est si simple. Elle n'a pas l'air d'avoir un goût si impeccable que ça après tout, mis à part pour ses vêtements. »

« Et dans les maris. Elle a un goût parfait pour les maris. Il a l'air tout à fait bien, son Ian. »

« Oh, il l'est vraiment ? » ai-je dit, mon intérêt réveillé.

« Ce n'est pas mon genre. Donne-moi chaque fois un Espagnol, aux yeux ardents et tout ça... » (A partir de cette remarque, je me souviens en avoir déduit, tout à fait correctement, que Ian Von R. n'était pas du genre espagnol ardent). « Son allure générale n'a rien de plaisant aussi, je ne pourrais jamais m'entendre avec lui. Il est assez inhumain. Le parfait Junker⁴⁶, si tu vois ce que je veux dire ».

« Je déteste les yeux ardents de toute façon », ai-je dit. « Mais pourquoi : Junker ? »

« Parce que c'est ce qu'il est, de naissance, un noble Prussien et un militaire professionnel. Il était officier durant la Guerre Mondiale⁴⁷ ».

« Pourquoi, il est si vieux ? »

« Non. Il a quarante ans. Mais c'était une sorte d'enfant prodige⁴⁸, promu capitaine à l'âge de quatorze ans ou quelque chose comme ça ».

« Ne sois pas ridicule », ai-je dit. « Personne ne peut être capitaine à quatorze ans ».

« Oh, d'accord, je ne suis pas compétente dans ces domaines », disait-elle avec un mépris antimilitariste définitif. « Mon père n'était pas général ».

C'était un coup de pied pour moi : mon père l'était⁴⁹.

⁴⁵ Ce soulèvement des paysans a été un mouvement social dans le Schleswig-Holstein à la fin des années 1920. Bruno VON SALOMON rédacteur du journal paysan *Das Landvolk* qui a participé aux manifestations contre la République de Weimar et théorisé pour l'utilisation du terrorisme. Dans le procès des poseurs de bombes en 1930, il est arrêté (son frère Ernst est condamné à quatre mois de prison), Bruno VON SALOMON est acquitté pour manque de preuves. En 1931, il quitte le mouvement paysan pour le Parti communiste allemand (KPD).

⁴⁶ "Junker" désigne un noble, propriétaire terrien en Prusse. Le junker était à l'origine, un jeune seigneur, c'est-à-dire le fils d'un seigneur terrien et, plus tard, les seigneurs terriens eux-mêmes. La famille de Bruno Von SALOMON ("Ian") est pour une partie d'origine française : huguenote et lorraine, et pour une autre partie de Venise. Elle, a obtenu en 1827 la nationalité et un titre de noblesse en Allemagne. Son père était haut fonctionnaire de police et sa mère est d'origine germano-russe. Voir la note détaillée le concernant en annexe de notre biographie consacrée à Vera.

⁴⁷ La Première Guerre Mondiale 1914-1918.

⁴⁸ Dans le texte : "wunderkind".

⁴⁹ Ce qui est en partie faux. Cette allégation permet à Vera de préserver l'anonymat de son pseudonyme : il y a une telle quantité de généraux russes... et évite de faire connaître sa véritable identité. Son père avait certes été officier dans l'armée russe mais surtout, c'était un homme politique très connu. Il avait été délégué de la Croix Rouge lors de la guerre russo-japonaise, député et président de la IIIe Douma, ministre de la guerre et de la marine du gouvernement provisoire issu de la Révolution de février 1917 et donc "spécialiste" des affaires militaires, etc. Le père de Vera est un des protagonistes du livre d'Alexandre SOLJENITSYNE *La roue rouge - Novembre seize*, Fayard/Seuil, Paris 1985, et notamment du chapitre 41, intitulé (*Alexandre Goutchkov*), pp. 554 à 581.

« J'aimais cependant ses articles » ai-je dit. « Je pensais que ses écrits étaient excellents et politiquement très bien ».

« D'accord » dit-elle à contre cœur, « je n'ai jamais dit qu'il n'était pas bon du tout, n'est-ce pas ? Oui, c'est un journaliste compétent. Et un camarade fiable - pas de doute là-dessus. Mais tout à fait inhumain. Attends de l'avoir rencontré. »

« Comment est-ce que je peux le rencontrer dans ce camp ? » ai-je dit tristement. Je commençais à croire en effet, qu'il pouvait bien valoir la peine d'être rencontré : le déplaisant, inhumain, beau, antifasciste Junker.

« As-tu une photo de ton mari ? » ai-je demandé à Dorothée le jour suivant.

« Seulement un instantané » et elle me le montra.

C'était une minuscule image représentant un homme debout tout seul au milieu d'une route, en plein jour, les mains dans les poches, sa chemise le col déboutonné et les manches relevées. On ne pouvait pas du tout discerner ses traits, seulement le contour général de sa tête, des cheveux clairs coiffés en arrière sur un front haut, des joues très maigres. La silhouette semblait être parfaite, droite et gracieuse.

« Oh oui », a dit Dorothée. « Il a une merveilleuse silhouette. Il est toujours si élégant, aucun rapport avec les vêtements qu'il porte ici ».

Capitaine à l'âge de quatorze ans ?... Ah, cette Lou !... Ridicule !... « mais il était le plus jeune officier dans l'armée Prussienne de son temps tout de même » rajouta-t-elle fièrement. Promu lieutenant à seize ans ».

« N'est-ce pas merveilleux ! » ai-je dit. « Quel âge a-t-il maintenant ? »

« Quarante ans. Il est né avec le siècle comme Benvenuto Cellini⁵⁰. »

« Comme... qui ? Comme Benvenuto Cellini ? Pourquoi comme Benvenuto Cellini ? »

« Benvenuto Cellini aussi était né avec le siècle » m'informa-t-elle.

« Oh !... Mais sûrement pas le même siècle ? »

« Oh non ! » a-t-elle dit choquée. « C'était au XVI^e siècle - 1500. N'as-tu pas lu son autobiographie ? »

« Quelle autobiographie ? »

« Celle de Benvenuto Cellini ».

« Non » ai-je dit en me mordant la lèvre (il avait un nom terriblement long à dire si souvent ce Benvenuto Cellini). « Non » ai-je répété. « Pourquoi devrais-je l'avoir lu ? »

« Parce que c'est un livre très connu ! Et il commence : "Je suis né avec le siècle." Le seizième siècle, tu comprends. ou... non, pardon, il ne commence pas exactement par ces mots, C'est plus loin dans le livre qu'il dit « J'avais quinze ans ou quelque chose et c'était comme le siècle ».

« Pourquoi dit-il "ou quelque chose" ?

« Comment ?... Oh, non ! C'est moi qui ai dit "ou quelque chose". Benvenuto Cellini ne l'a pas dit. Il a écrit : "J'avais quinze ans" ou "J'avais seize ans", un des deux, tu comprends. Je ne suis pas tout à fait sûre. »

« Je vois, je vois, » ai-je dit. « Cela n'a pas vraiment d'importance ».

Je l'ai quittée précipitamment et je suis allée à l'infirmerie faire mon rapport à Lou. C'était ainsi que les conversations se déroulaient dans le Camp : en disant à Maria-Carmen tout ce qui concernait la mère de Trudchen qui croyait aux bienfaits de se coucher tôt, et en racontant à Trudchen le rêve de Liselotte la nuit précédente, en se répétant les unes aux autres

⁵⁰ Benvenuto CELLINI, né en novembre 1500 à Florence, mort dans la même ville le 13 février 1571, est un dessinateur, orfèvre, fondeur, médailleur, sculpteur et écrivain de la Renaissance italienne. Il est le premier artiste à écrire son autobiographie "*Vita*", impertinente et irrévérencieuse, adaptée à l'opéra par BERLIOZ en 1834.

toutes les mornes absurdités que nous avons entendues sur les autres, et en s'exclamant en chœur cent fois par jour : « Regardez, il y a encore Pollaczek qui court sur le mur, avec son pot de chambre, pourquoi ces ordures ne l'emmènent-ils pas dans un hôpital psychiatrique avant qu'elle ne tombe et se casse le cou ? »

J'ai alors commencé :

« Sais-tu que Ian Von R. était né avec le siècle, exactement comme... »

« Benvenuto Cellini », a dit Lou d'un air mécontent. « Bien sûr que je le sais, c'est pour cette raison que l'autre jour j'ai tout de suite pu te dire qu'il avait 40 ans. Si j'oublie tout en ce qui concerne Ian, je ne pourrais pas oublier son âge. Pas plus que n'importe quelle personne qui avait le moindre lien avec les organisations antifascistes de Paris. Dorothée leur a tout dit... »

A ce moment-là Ian avait quitté son camp de concentration et avait rejoint la Prestation (le corps des pionniers). Dorothée n'a plus eu de ses nouvelles pendant longtemps, car « il n'écrit jamais le premier » se plaignait-elle, « il me répond juste quand je lui écris » et ses "*déplacements*" et ses changements d'adresses fréquents rendent la correspondance difficile. Puis son unité Prestataires a été liée à la B.E.F.⁵¹ ce qui a permis de stabiliser la situation.

« Par chance ils sont à l'arrière » a dit Dorothée, « il est donc en sécurité pour l'instant ».

« Le front n'est pas très dangereux » ai-je dit (c'était toujours la drôle de guerre, *la drôle de guerre*).

« Non, mais Ian est particulièrement exposé, je t'ai dit qu'il était condamné à mort en Allemagne, et que la Gestapo est après lui depuis des années. Aussi s'il venait à être fait prisonnier... »

VIII

Malgré les prières de Lou, que j'attribuais parfois, tout à fait injustement, à de la jalousie, et ma propre et croissante fatigue de Dorothée, j'ai poursuivi avec elle mes promenades l'après-midi. Comme sa qualité indéniable paraissait être le sens de l'humour, notre relation était principalement basée sur cela. Après tout, on n'est pas très exigeant dans un camp de concentration, et le sens de l'humour est un aussi bon lien que n'importe quelle autre chose. Quand notre propre stock d'histoires amusantes était épuisé, nous retournions au matériel fourni par le Camp.

Un bon échantillon était fourni par *Mademoiselle* Bijoule, la surveillante chef, une vieille fille d'environ cinquante ans. Elle avait une indéniable dignité, marchant lentement, grande et raide dans son long manteau noir, donnant des ordres d'une voix claire et basse. Elle était honnête - un trait de comportement inhabituel chez un membre du personnel de la police française - et juste (ou du moins elle essayait de l'être ; elle n'était pas assez intelligente pour être réellement juste). Mais tout ceci n'est pas le problème. Ce qui était vraiment remarquable chez *Mademoiselle* Bijoule c'était le degré de sa déformation professionnelle. Elle avait été gardienne de prison toute sa vie. Elle nous appréciait Dorothée et moi, car nous étions bien élevées et gaies et nous ne lui causions aucun tort, et souvent elle se joignait à nous dans nos promenades. Elle était très sentimentale et parlait énormément de sa pauvre mère qui était décédée depuis plusieurs années. Elle avait aussi le cœur tendre pour les animaux.

⁵¹ La *British Expeditionary Force* ou (*BEF*) était le Corps expéditionnaire britannique en Europe en 1939-1940 envoyé à la frontière franco-belge..

« Je ne prends vraiment aucun plaisir à aller dans les zoo » nous racontait-elle. « Je trouve ça si déprimant de voir ces pauvres créatures, en cages, privées de leur liberté ».

Nous étions assises dans l'herbe sous un arbuste. Le regard de Dorothee croisa le mien quand nous jetâmes un coup d'œil derrière l'arbuste où courait le fil barbelé.

« Elle est impayable ! » a dit délicieusement Dorothee après le départ de Bijoule. « Il ne faut pas que j'oublie de raconter cette histoire à Ian dans ma prochaine lettre ».

La seule chose que Bijoule n'appréciait pas chez Dorothee et chez moi, c'était que nous n'arrêtions jamais de fumer.

« Vraiment, vraiment, *Mesdames* » nous a-elle dit une fois, « vous fumez beaucoup trop ! Vous devriez essayer de vous guérir de cette habitude malsaine. Une femme que j'ai connue, qui fumait autant que vous quand elle était jeune, m'a dit que c'était très facile d'arrêter. »

« Je suis surprise qu'elle ait trouvé que c'était facile de s'arrêter » ai-je dit. « Je n'avais pas de cigarette pendant deux mois, en prison, mais cela ne m'a pas fait perdre l'habitude du tout. Le dernier jour a été aussi insupportable que le premier ».

« Oh d'accord !... a dit *Mademoiselle* Bijoule, « deux mois, bien sûr, ce n'est pas assez. Cette femme a été emprisonnée dix-huit ans. »

J'ai avalé ça durement et je n'ai pas osé regarder Dorothee. Après un silence long et tendu, je l'ai entendue balbutier d'une voix étouffée : « A-t-elle... A-t-elle perdu l'habitude de fumer pour de bon, en... en dix-huit ans ? Etes-vous tout à fait certaine qu'elle n'a pas recommencé, quand elle est sortie ? »

« Elle n'est pas sortie » a dit *Mademoiselle* Bijoule. « Elle est morte en prison ».

Dorothee a fait passer l'information à toutes les fumeuses du camp.

« Aimerais-tu être débarrassée de ta malsaine habitude ? me disait-elle. « Je peux te recommander une méthode facile et indolore : Va en prison pendant dix-huit ans et ensuite meurs ».

A mon avis, Dorothee pouvait comprendre une plaisanterie. Mais pas toujours.

Un de nos plaisirs, à Lou et à moi, à ce moment là, c'était les rapports de presse sur la guerre soviéto-finlandaise. Ce n'était pas de la joie pure pour Daladier et Chamberlain qui apparemment tentaient de préparer l'opinion publique à une croisade antibolchevique pour la défense de la "civilisation" et dans des colonnes d'un mètre de long d'absurdités extravagantes nous trouvions souvent plus discret, mais aussi des petites notes plus pratiques et plus sinistres parlant des promesses du gouvernement britannique d'"assistance de nature substantielle" aux Finlandais, ou des préparatifs de Weygand pour l'invasion du Caucase et de la Crimée. Nous réalisions dès lors que la situation n'était pas du tout comique, et que la campagne interventionniste de la presse de droite ne pouvait pas être considérée comme une plaisanterie inoffensive. Néanmoins, c'était, de temps en temps, une très agréable lecture.

Selon le *Journal*, le *Matin* et aussi tous les autres journaux, les Russes méritaient difficilement le nom d'êtres humains. Ils avaient plus l'apparence physique des singes. Leur niveau d'intelligence était aussi celui de sous-hommes. Ils n'avaient par exemple, aucune connaissance de la plus élémentaire arithmétique. Dans les avions qu'ils ont abattus, les Finlandais ont "invariablement" trouvé des tables de multiplication, $2 \times 2 = 4$, $2 \times 3 = 6$ etc. etc. - les aviateurs Russes passaient apparemment leur temps libre (tout en effectuant un raid meurtrier) à une dernière tentative désespérée, d'amélioration de leur inadéquate éducation scolaire. Et les cartes géographiques que ces malheureux pilotes utilisaient pendant leurs vols sur la Finlande, étaient des cartes de... l'Espagne. Les fantassins (dont le niveau général était forcément encore plus bas que celui des aviateurs, l'élite) étaient très superstitieux : par exemple, aucun pouvoir sur terre ne pouvait les inciter à entrer dans un bois, tant ils étaient terrifiés par le *lieshiy*, l'esprit du diable hantant les forêts, selon le folklore Russe. Il ne faut donc pas s'étonner de voir que les Russes ont reculé, que les Russes se sont rendus, que les

Russes se sont révoltés, que les Russes ont été anéantis, et que Staline, dans son Kremlin, ait basculé dans "une crise aigüe de neurasthénie" (par manque de maîtrise nerveuse).

Tout cela encore, aussi bête que c'était, n'a pas réussi à provoquer l'hilarité chez Dorothee. Le plus qui soit sorti, a été un timide, hésitant fou rire rapidement arrêté. « Quel est le problème ? » a demandé Lou. « Qu'a-t-elle fait de son habituel super sens de l'humour ? » - « Elle a peur de l'utiliser. Elle n'est pas certaine qu'elle ne doive pas avoir de la sympathie pour les Finlandais. Apparemment son mari ne lui avait pas encore donné la ligne à suivre. »

Ceci s'est avéré être cependant la bonne réponse, un jour Dorothee est apparue riant gaiement et tenant une enveloppe à la main. « J'ai demandé à Ian de me dire ce qu'il pensait de la guerre en Finlande », expliqua-t-elle, « et en réponse il m'a envoyé un délicieux article découpé dans un journal Anglais, qui dit la chose suivante... « Ces Russes n'ont pas de chance. Même leurs dons artistiques et leur amour de la musique se retournent contre eux dans cette guerre, comme vous pouvez l'observer à partir de cette coupure jointe ». Il a dû le dire ainsi à cause de la censure, a-t-elle poursuivi. « Ou peut-être simplement comme une blague. En réalité ce qu'il veut dire c'est... »

« Oui, oui, nous comprenons, il veut dire ce qu'il veut dire, oui, » avons-nous dit, et en nous concentrant sur la coupure en question, - avec le plus grand intérêt car c'était le premier morceau de presse Anglaise que nous ayons vu depuis le début de la guerre. C'était un article tiré de l'Etoile *the Star* (22 février 1940) illustré par l'image représentant une fille nordique d'environ seize ans, à l'air rêveur avec la légende : « Elle a chanté des berceuses pendant quatre heures pour apaiser les Russes ». L'histoire s'est diffusée comme suit :

"*Madame Gripenberg*" (la femme de l'Ambassadeur Finlandais à Londres) « m'a racontée une histoire merveilleuse qui lui était parvenue dans une de ses lettres de Finlande à propos d'une courageuse Lotta⁵² qui avait tenu à distance une attaque à elle seule.

« Le combat des soldats Finlandais a duré pendant vingt-quatre heures et ils ont seulement observé un repos de quatre heures. Pendant qu'ils se reposaient, les Lottas surveillaient le front à leur place afin qu'ils puissent dormir.

« La femme dont il est question, montait la garde pour quelques soldats à l'isthme de Carélie, et les Russes ont envoyé de petites patrouilles pour essayer de les attaquer pendant qu'ils se reposaient. Alors, elle a commencé à chanter des berceuses Russes qu'elle avait apprises d'une nurse Russe qu'elle avait eu étant enfant.

« Quand les Rouges les entendirent, ils ne montèrent pas directement au front mais s'arrêtèrent un peu plus loin et s'assirent pour les écouter. Elle chanta de longues heures, et pendant tout ce temps, ils n'essayèrent pas d'attaquer.

« Ensuite, lorsqu'elle a regardé sa montre et vu que c'était l'heure, elle a soudain crié sur la dernière note de son chant « Feu ! ». Et les soldats Finlandais avaient tellement l'habitude d'être continuellement en alerte qu'ils pouvaient presque viser avant d'être réveillés, tandis que les Russes avaient tous été pris au dépourvu et tués avant qu'ils ne réalisent que la berceuse était terminée ».

Oui... *Pour une* histoire merveilleuse *c'est* effectivement une merveilleuse histoire avons-nous dit, - avec une appréciation partagée cette fois par Dorothee.

« Bien, est-ce que j'avais raison ? » a dit Lou ce soir-là. « Maintenant que Ian lui a ôté toutes ses inhibitions, elle n'arrêtera jamais de citer des articles, tu verras : que les Russes n'avaient jamais vu de neige de leurs vies avant qu'ils n'envahissent la Finlande – ha-ha-ha! - et toutes les bêtises que nous connaissons déjà par cœur. Je te dis que c'est une imbécile pleine d'espoir. Et même pas gentille. »

⁵² Les *lottas* sont les femmes qui se sont engagées volontairement dans l'armée finlandaise à partir de l'indépendance de leur pays en 1918. Elles tirent leur nom de Lotta SVÄRD, héroïne d'un poème de Johan Ludvig RUNEBERG.

IX

Les six cents femmes du camp voulaient aller au Mexique. Le Mexique - la terre promise... La majeure partie des deux lettres que nous étions autorisées à écrire par semaine, étaient adressées au consulat du Mexique. La quantité de questionnaires que nous recevions en retour était énorme, et les lettres du consul en personne, quoique rares, contenaient tant de promesses éblouissantes, sans équivoque qu'elles ont aussi et à plusieurs occasions, failli me motiver à demander un visa mexicain. Même Lou, sensée et sceptique de nature, a succombé à cet engouement général et a commencé à remplir en espagnol les questionnaires, aidée par Maria-Carmen ou par Dorothée.

Dorothée, malgré son manque de connaissance la plus élémentaire de la langue espagnole, comprenait les questions en un coup d'œil et connaissait par cœur les réponses, car elle en avait rempli des douzaines similaires dans la forme avant d'arriver dans le camp. Ian avait lutté pendant plusieurs années pour obtenir un visa mexicain, et il avait même réussi à en obtenir un juste avant la guerre, - mais il avait été annulé au dernier moment pour une raison inconnue, sans doute à cause du perpétuel conflit qui opposait le Ministre Mexicain de l'Intérieur avec celui des Affaires Etrangères, des institutions qui semblaient passer la plus grande partie de leur énergie à contester les décisions l'une de l'autre. Maintenant, du camp, Dorothée essayait de faire à nouveau valider le visa.

Curieusement, l'issue mexicaine me semblait être la seule issue où je ne pouvais pas être qualifiée d'optimiste. Dès le début, j'ai senti de façon trop certaine hélas, qu'aucune de nos six cents femmes ne mettraient jamais un pied sur la côte enchantée du Mexique. Mais elles n'ont pas voulu abandonner leur rêve et vous les entendiez dire toute la journée, sur le chemin et autour du poêle et dans la queue à la cantine : « ma belle, écoute, le consul mexicain a promis... » « Guapa, escucha, el consul mejicano a promido...⁵³ » « *Tu as entendu ; Ils délivrent les visas à tous les antifascistes ! C'est officiel,* » « hast du schon gehört ? Ein mexikanisches Boot liegt im Hafen... » « En es-tu ? Un bateau mexicain se trouve dans le port... »⁵⁴

Le Mexique leur semblait être le seul chemin vers la liberté, - le seul endroit dans le monde où Maria-Carmen voulait épouser son fiancé, où Dorothée pouvait vivre avec Ian, où Lou pouvait être avec sa fille Dédée ; où chacune des six cents femmes espérait retrouver ce qu'elle avait perdu. Elles appelaient ça liberté – *liberté*, svoboda, freiheit, libertad⁵⁵ - mais il me semblait que ce mot représentait quelque chose de différent pour chaque personne. Il représentait ce qui manquait à chacune d'entre nous, tout ce que nous possédions et avions aimé avant notre arrestation, - et il est même arrivé que nous confondions et que nous introduisions dans notre notion personnelle de liberté, par un curieux processus de fraude inconsciente, des choses que la vie nous avait refusées il y a longtemps, avant même que la police ait pensé à nous arrêter.

Par exemple, une fille dans ma baraque languissait désespérément son mari et criait la nuit parce qu'elle n'était pas "libre" de le rejoindre. Je suis certaine qu'elle était tout à fait sincère, seulement un jour nous avons appris que son mari l'avait quittée plusieurs années avant la guerre pour aller vivre avec une autre femme.

Cette espèce de confusion, était cependant exceptionnelle, et la plupart d'entre nous savions tout à fait précisément de quoi notre internement nous privait. Bien que ce qui nous manquait était plus important que ce que l'internement nous avait enlevé – Lou par exemple,

⁵³ "Mignonne, écoute, le consul mexicain a promis...."

⁵⁴ en allemand puis en français.

⁵⁵ en français, russe, allemand et espagnol.

son mari tombé en Espagne⁵⁶ lui manquait - nous pouvions facilement déterminer les limites exactes des pertes pour lesquelles notre internement était directement responsable, et tout ce qui tenait à l'intérieur de ces limites répondait du nom de liberté.

Ainsi pour Lou, bien qu'elle ait aimé son mari aussi passionnément qu'elle aimait sa petite fille, Yurek, son mari n'était pas inclus dans la "liberté" parce qu'il était déjà mort au moment de son arrestation, mais sa fille était incluse. L'arrestation de Lou l'avait arrachée à Dédée, et sa libération lui rendrait Dédée. Pour Lou, Dédée était synonyme de liberté.

Pour Liselotte, la liberté représentait Konrad son mari, leur appartement à Montrouge et la cuisine ; pas le tricotage, parce qu'elle avait tricoté tout son saoul dans le Camp (quoique maintenant qu'il n'y était plus possible d'obtenir de la laine en France, le tricotage pouvait bien avoir trouvé son chemin dans la liberté de Liselotte).

Yadwiga entendait par liberté le libre exercice de sa profession (sa profession était celle que vous connaissez) et la libre consommation de boissons fortes. « Si seulement cette pauvre Bijoule autorisait le *cognac* dans le camp, la vie deviendrait supportable. »

Pour Dorothee, la liberté s'appelait : I-a-n.

Par conséquent, pour six cents femmes, la liberté avait six cents connotations différentes ; et consistait en fait à la "satisfaction des désirs" sa déclinaison a varié, même pour une seule et même femme, selon les désirs du moment.

Pour moi par exemple en prison, ça tenait en trois mots : Macha, les journaux, les cigarettes. Dans le Camp où fumer et les journaux étaient autorisés, il ne restait que Macha (toujours !), mais à la place des deux autres désirs qui étaient satisfaits, de nouvelles envies irrésistibles sont arrivées et celles-ci à leur tour ont progressivement laissé place à d'autres. Tout était très inconsistant. En hiver, ma cheminée avait sa place dans la "liberté", et quand le printemps arrivait, c'était la mer - près de Toulon, pour être précise, car c'est là que j'avais l'habitude d'aller chaque année.

Ces petites nostalgies étaient cependant sans importance et à tout moment de notre internement, la liberté, pour Lou et moi-même, a toujours été entièrement couverte par les noms de nos filles. Mais c'est à nouveau une formulation trompeuse, car ça peut laisser croire que pour Lou et pour moi, le mot "liberté" avait la même connotation : "ma fille". En aucun cas. Il y a très peu de points communs entre le manque d'une petite fille et le manque d'une autre petite fille, et il n'y avait pas de ressemblance entre Dédée et Macha.

Tout commence par leurs visages : Macha a un visage charmant, triangulaire et délicat, des yeux bridés couleur kaki, une grande bouche et des cheveux raides ; les instantanés de Dédée permettaient de voir une petite fille avec des joues potelées, des yeux ronds, une bouche minuscule et une tête couverte de boucles noires.

Et leurs lettres !... Dédée écrivait en français dans le style suivant (elle avait six ans et écrivait toute seule) : « Chère maman, c'est une très belle école, j'apprends très bien mes leçons et *Mademoiselle* dit que je suis une bonne petite fille, sans problème, j'ai plusieurs petites amies spécialement Paulette et pour mon anniversaire j'ai eu un joli ours en peluche. Je t'aime très fort. *Au-revoir*. Dédée. »

Les lettres de Masha, écrites en russe (dictées à sa grand-mère, car elle n'avait que deux ans) étaient plus courtes et très pertinentes :

« Dis-lui : Je me suis cognée la tête contre cette table idiote ».

« Dis-lui : Je veux une autre grand-mère, tu me laves tout le temps ».

« Dis-lui : Nanny⁵⁷ m'a donné un concombre et je ne l'ai pas aimé ».

⁵⁶ Le mari de Lou est mort durant la guerre d'Espagne comme celui de Vera et d'autres internées. Robert TRAILL, père de Macha à laquelle est dédié ce livre, combattant des Brigades Internationales, est tombé le 7 juillet 1937 à Villanueva de la Cañada lors de la bataille de Brunete, à 30 km au nord-ouest de Madrid, deux mois et demi avant la naissance de sa fille.

⁵⁷ Cette même grand-mère, Marie ZILLOTI veuve GOUTCHKOFF.

Masha avait de toute évidence une propension à contester. Et Lou faisait remarquer avec un léger embarras : « Ce doit être une enfant intéressante, mais un peu difficile, j'ai bien peur. » Et je disais alors avec tout autant de tact : « quelle bénédiction d'avoir une fille comme Dédée de nos jours, toujours si contente de tout. » Mais dans le fond de son cœur, Lou était peinée par la dramatisation de Macha, et l'acceptation non critique de la vie telle qu'elle venait, par Dédée, m'ennuyait.

Mais on pourrait se demander ce que tout cela avait à voir avec la liberté ? Rien. Précisément. C'est ce que j'essayais d'indiquer : que dans le Camp, Macha était la seule chose que je désirais.

Quant à la liberté, c'était une notion avec laquelle je n'avais jamais été très claire – mais comme le disait gentiment Ian, plus tard, que peut-on attendre de la fille d'un général tsariste ? L'origine de classe, cependant, quoiqu'elle puisse effectivement expliquer beaucoup de nos défauts et de nos qualités, ne doit pas être utilisée comme une excuse, et quand j'ai été arrêtée, je me suis dit avec confiance et avec le recul : que maintenant, je saisis la chance d'apprendre ce que vaut la liberté, guidée par le principe que ce que nous aimons le plus chèrement est ce que nous ne possédons plus. Mais mes attentes ont été déçues, l'internement, au lieu de me permettre d'y voir plus clair à ce sujet, a rendu les choses encore plus confuses. L'idée généralement admise du fil barbelé comme ligne mathématique séparant la Liberté de son absence ne m'a pas paru convaincante - même quand je me suis moi-même retrouvée du mauvais côté du fil de fer barbelé. A l'heure actuelle, il me semble que les obstacles vers le bonheur, que nous rencontrons sur notre chemin, sont si nombreux et si divers que la fixation hystérique des fils barbelés et des barreaux de prison – la plupart de mes camarades d'internement ne pouvaient pas, ne pouvaient juste pas supporter la vue de ces fils de fer barbelés – n'a pas réussi à susciter de réponse dans mon cœur. Inutile de dire que je ne pensais pas du tout, dans ce contexte, aux libertés prétendument politiques. Je savais que ça valait la peine de mourir pour elles. Mais la liberté, la liberté en tant qu'émotion positive personnelle était quelque chose que je n'avais jamais expérimentée. Quand, en fait, à quel moment, dans quelle situation aurais-je pu m'être assise, m'être concentrée, avoir réfléchi et annoncer : « Maintenant – je suis libre ? » Jamais. Même pas sous le gouvernement du Front Populaire.

"Claustromanie", disait Lou sous le coup de l'exaspération. « L'amour morbide d'être dans des endroits fermés. Voilà ce que c'est. Avec l'ensemble des symptômes : tu aimes les petites pièces, tu n'oublies jamais de fermer la porte derrière toi, tu détestes voyager, le vent te terrifie et les étoiles aussi parce qu'elles sont tellement loin. Pas étonnant que dans une cellule en prison, tu sois une compagne idéale. De tous les complexes imaginables, je reconnais que la claustromanie est le meilleur sous le fascisme. Ce n'est toutefois qu'un complexe. Pas une philosophie ».

Accordé. Et encore... pour se sentir libre, cela demande beaucoup plus de rester à l'extérieur d'un camp de concentration. Et à ce moment-là, j'étais à l'intérieur d'un camp, je n'ai pas vu, malgré les thèses de Lou et toute la poésie qu'elle trouvait dans son dictionnaire Cassels des citations au "L" - Liberté, je n'ai pas vu de ressemblance quelconque entre moi et un oiseau en cage. Car alors que la vie d'un oiseau devient en effet injustifiée quand il ne peut pas voler dans les cieux, un être humain n'est pas essentiellement un globe-trotter.

X

Un dimanche, en sortant du bois, j'ai été surprise de constater une grande agitation devant les baraques. Les femmes sortaient par toutes les portes, se bousculant, se précipitant de façon désordonnée vers le portail d'entrée. Le jour était beau et clair. J'ai pensé : le

Commissaire Spécial, bien sûr ! Mais pourquoi toute cette agitation ? Elles sont vraiment folles, des cas désespérés, elles devraient maintenant savoir que tout ce qu'elles entendront de sa part sera... Mais j'ai très rapidement réalisé que l'excitation était trop grande pour être occasionnée par l'apparition de notre "*flic* dans un cauchemar". La foule près du portail était énorme et dense, et le chemin toujours noir de monde qui courait en bas. Et si c'était ?... Oh mon dieu ! Est-ce que c'est possible ? Ce doit être la Commission ! La sage, la juste, l'omnipotente, l'impartiale commission de criblage vient nous libérer !... J'ai dévalé la colline, glissant sur les aiguilles de sapin, jouant des coudes à travers la foule. « Regarde les, oh, regarde !... » les femmes autour de moi chuchotaient et beaucoup pleuraient. J'ai enfin vu. Ce n'était pas la Commission. Deux enfants minuscules et frisés se tenaient par la main debout, levant vers les femmes qui se pressaient autour d'eux, deux jolis visages de bébé, d'un teint d'olive, avec des yeux écarquillés et complètement perdus.

Je me suis souvenue des deux filles espagnoles, amenées dans le camp quelques semaines plus tôt. Les gendarmes avaient dû les traîner jusqu'en haut du sentier, et elles criaient et donnaient des coups de pieds et essayaient de mordre. On leur avait enlevé leurs bébés, en bas à U., et ils avaient été confiés à des nonnes à l'hôpital. Maintenant le Préfet ⁵⁸ avait enfin donné l'autorisation d'amener les enfants au camp pour rendre visite à leurs mères. Ils étaient deux et ils avaient trois ans, ils étaient presque de la même taille que Macha.

J'ai fait demi-tour et je suis allée à l'infirmerie. Lou était assise sur la paillasse, ses lèvres tremblaient.

« Ça ne devrait pas être permis » a-t-elle murmuré quand elle m'a vue. « Ça ne devrait pas être permis. C'est mauvais. Ce n'est pas juste... »

Je n'ai pas pu arriver à parler Je n'arrivais pas à avoir assez de forces en moi, aussi je me suis assise à côté d'elle et j'ai ouvert un livre.

Un peu plus tard Dorothée a fait irruption dans les baraques : « Avez-vous vu les petits Espagnolets ? C'est vraiment très émouvant, de revoir un enfant après de si longs mois ! D'aussi petites merveilles aussi ! Ils sont vraiment... » mais elle s'est arrêtée brutalement en voyant nos visages. « Oh, je suis vraiment désolée ! Je n'ai pas réalisé !... Je comprends que ce doit être terrible pour vous... »

« Oui, c'est triste, quand... » ai-je courageusement commencé, mais sans pouvoir continuer.

« C'est intolérable, intolérable !... a soudain crié Lou, se jetant sur l'oreiller et sanglotant.

Après nous nous sommes habituées, plus tard, aux petits Espagnolets. A partir de ce jour, une religieuse les amenait tous les dimanches.

Pour Lou et moi, je crois que ce jour a été le pire de tous. Autrement l'hiver a été calme. En réalité, si je ferme les yeux et fredonne « yo te quiero mucho, mucho, mucho, mucho... », l'air qui me rappelle de façon la plus vivante cet hiver - qu'est-ce que je ressens ? J'ai froid. Très froid. C'est ce qui me vient en premier. Ensuite je ressens l'ennui – un ennui particulièrement lourd, étouffant, noir comme du charbon. Je sens l'odeur âcre et envahissante des choux raves et de la fumée. Et derrière le froid et les odeurs et l'ennui se trouvent les angoisses : « Pour combien de temps ? Combien d'heures encore ? Combien d'années ? Quand sortirai-je d'ici, si je sors un jour ? Et la plupart des six cents femmes continuent de se demander : combien de temps encore ? », attendre, attendre. Attendre d'abord que la guerre

⁵⁸ Le préfet de la Lozère est alors (et durant tout le séjour de Vera en Lozère) Charles DAUPEYROUX (1890-19...), nommé le 18 juillet 1939, il sera envoyé dans l'Yonne et remplacé à l'automne 1941 par Roger DUTRUCH (1893-1944) nommé le 14 novembre 1941 et qui sera fusillé à la Libération.

commence, puis attendre la fin de la guerre, attendre la victoire des Russes, attendre le débarquement des Alliés. Elles passent maintenant leur cinquième hiver dans le Camp ⁵⁹.

La nouvelle année nous a apporté une surprise. Un jour en janvier, nous avons vu au portail les deux gendarmes qui nous étaient familiers avec une femme : Elle marchait les mains vides, mais les gendarmes portaient chacun une petite valise, et Lou a fait remarquer : « Elle est jeune et mignonne ». C'était une déduction qui paraissait assez fondée, mais ce jour-là, pour une fois, elle n'était pas bonne. La femme était loin d'être jeune, comme nous avons pu le constater en nous approchant, ses cheveux étaient blancs comme neige et elle avait des rides autour des yeux, mais c'était Theresa ⁶⁰, et Theresa était irrésistible et tout à fait capable de réveiller des émotions galantes même dans le cœur d'un *gendarme*.

Nous avons dévalé le chemin. « Theresa, ma douce, comme c'est chouette de te voir, je suis si contente... » ai-je commencé, mais j'ai cessé de parler, me mordant la lèvre. La *gaffe* classique : "heureuse" de voir une amie amenée dans un camp de concentration !

« C'est ok » a-t-elle dit. « Tu n'as pas à t'excuser. Je me sens tout à fait soulagée d'être enfin ici. Pendant les trois derniers mois, j'ai dormi à moitié habillée, avec ces bagages prêts à mes côtés, m'apprêtant à fuir à chaque bruit dans l'escalier. Ici au moins ils ne vous arrêtent pas n'est-ce pas ? »

« Jamais. Nous jouissons d'une parfaite sécurité... Oh Theresa, c'est un soulagement de te voir prendre les choses si joliment ! »

La connaissant comme nous la connaissions, nous aurions pu le prévoir facilement : Thérésa le prit avec un sourire. Elle avait suivi, dès la petite enfance, une formation minutieuse : pogroms en Russie pour commencer puis pogroms en Pologne, travail clandestin en Pologne, le même en Allemagne, deux années de guerre en Espagne. Et maintenant dans le camp, parvenant dès le début à maintenir de façon presque impossible, l'équilibre entre la nécessaire auto-défense et la réponse aux tristesses d'autres personnes, elle était l'une des rares à avoir réussi à garder intactes ses idées qui l'avaient guidée toute sa vie. Je suis incapable de me souvenir d'un seul incident ou d'une parole dure associés à Thérésa, pas plus qu'un « C'est-mon-pied » ou « *Fous-moi la paix* » ou « Ne poussez pas ».

En fait, elle ne poussait pas. Je le sais très bien parce que quand Liselotte est venue passer une semaine ou deux à l'infirmerie, Thérésa avait pris sa place, et, *oh miracle* ! elle n'a pas poussé, elle n'a pas donné de coup de pied, elle n'a pas toussé, elle n'a pas ronflé. Ce qui tenait aussi du miracle, pour une femme de cinquante-cinq ans, c'était qu'elle était fraîche et belle même le matin de bonne heure, son visage pâle et lumineux et ses cheveux blancs si beaux, tout cela ne semblait pas naturel. Ses magnifiques boucles blanches, plus que son teint ou sa jolie silhouette, lui donnaient l'air riche alors qu'elle était très pauvre - comme si elle venait juste de sortir d'un salon de beauté. Et même quand ses vêtements, reprisés au-delà de la reprise et rapiécés au-delà du rapiécage, sont devenus des chiffons, elle est restée gracieuse et amusante, comme déguisée en Marquise dans Cendrillon.

Malgré son exceptionnelle vie dure – toujours en première ligne, toujours là où le pire pouvait arriver – elle avait eu un passé très romantique, et plusieurs maris, et beaucoup d'enfants éparpillés dans le monde. Et elle avait maintenant cinquante-cinq ans – l'âge magique que j'ai toujours rêvé avoir - toujours pleine de vie, mais ayant cessé d'être

⁵⁹ Partie de France à l'été 1941, Vera écrit entre 1943 et 1944 ("*leur cinquième hiver dans le camp*"). Elle croit que des femmes sont toujours détenues à Rieucros. Certaines en effet sont toujours internées mais à Brens dans le Tarn où elles ont été transférées, ou envoyées en Allemagne et beaucoup d'entre elles ont perdu la vie.

⁶⁰ Le personnage est en partie inspiré par la militante communiste allemande Maria WEITERER née TEBBE que Vera connaissait. Celle-ci est arrivée à Rieucros le 27 janvier 1940. Témoignage de Dora SCHAUL dans *Cévennes terre de refuge 1940-1944*, 3e édition, Presses du Languedoc, Montpellier 1994, p. 65.

vulnérable, assez jeune pour se souvenir et assez âgée pour prendre les choses avec détachement.

« C'est ridicule, Marina. Tu ne devrais pas laisser place à ces tentations autodestructrices. C'est bien mieux d'avoir trente et un ans, crois-moi. »

« Pas dans le Camp ».

Dans le Camp, je dois dire qu'il était préférable d'avoir cinquante-cinq ans, ou plus. Avoir un peu moins était le plus dangereux de tout. Parce que de façon assez étonnante, ce n'était pas les plus jeunes et les plus mignonnes qui semblaient souffrir le plus de la solitude, - la cruelle, l'exaspérante solitude de la "promiscuité" avec cinq cent quatre-vingt dix-neuf autres femmes - mais les plus âgées, celles qui avaient autour de cinquante ans, qui avaient vécu leurs dernières années de "*vie de femme*" avant leur arrestation et qui perdaient maintenant leur avenir. Pour elles, l'internement était la fin et elles le savaient, mais elles ne se rendraient pas et elles se sont battues de façon héroïque, refusant de manger du pain (mauvais pour la ligne) lorsqu'il n'y avait guère autre chose à manger, se levant avant les autres, sortant des baraques en courant et en maillots de bain par une matinée affreusement froide, et performance extraordinaire, elles faisaient des mouvements de gymnastique sur le chemin. Elles étaient très courageuses, pathétiques et grotesques.

XI

L'avenir avait la réputation bien établie d'être plus important que le présent, mais même si j'ai défendu toute ma vie ce point de vue, maintenant que je prends de l'âge, je commence à douter de sa vérité – le caractère inquiétant de l'adoration fétichiste de l'avenir est à mon avis qu'il grandit dans la même proportion que les souffrances que vous endurez dans le présent : plus mauvaises les souffrances d'aujourd'hui, plus frénétiques les espoirs pour un meilleur lendemain. Et la souffrance, comme je l'ai déjà dit, n'est pas un enseignant dans lequel je peux avoir confiance.

Cependant, dans le Camp où le présent était au mieux non-existant, nous n'avions pas d'autre choix, tant que nous désirions nous maintenir en vie, que d'essayer de se nourrir d'espoirs – espoirs de sortie dans un monde supportable et ceci était à l'époque un régime pitoyablement maigre, parce que nos chances d'être libérées étaient très minces et qu'un monde agréable n'était pas en vue.

Les lettres que nous recevions de Paris, étaient réconfortantes dans leur orientation mais très décourageantes entre elles, bien que nos parents et nos amis fassent leur maximum pour venir à notre secours, et terminaient chaque missive par "Espoir !" "*Courage !*" "*Patience !*" "*A bientôt chérie*" et "ce ne sera pas long" - il était évident qu'ils étaient dans le noir autant que nous l'étions, et que toute leur énergie et leur intelligence et que leur sens de la solidarité amicale n'avaient pas réussi à trouver un quelconque point d'application. Ils n'ont même pas été capables de trouver de quoi nous étions accusées ou qui nous avait en fait arrêtées. Le Ministre de l'Intérieur déclinait toute responsabilité à ce sujet et dirigeait nos amis vers les Autorités Militaires qui leur expliquaient avec un sourire qu'ils n'avaient absolument rien à faire avec nous puisque nous n'étions pas suspectées d'espionnage (curieusement celles qui l'étaient, c'est-à-dire les habitantes des baraques des "espionnes" ont échoué comme nous dans leurs tentatives d'attirer l'attention des Autorités Militaires) et le Ministre de la Justice a catégoriquement refusé de se préoccuper de notre destin parce que nous n'étions pas non plus des criminelles (et celles qui l'étaient, nommément, les habitantes des baraques des "criminelles" n'avaient plus de quelconque réclamation à faire pour attirer l'attention puisqu'elles avaient purgé leurs peines de prison avant d'être amenées au Camp). Et aussi

longtemps que nous ne savions pas pour quelle raison et par qui nous avons été arrêtées, il était difficile de deviner quand et par qui nous pourrions être libérées. Jamais.

Les journaux de l'époque n'étaient pas plus exaltants que nos courriers privés, et la situation internationale, autant que l'on pouvait en juger, était confuse et terrible.

« Et maintenant quel est le motif de cette guerre ? » demandait Lou désespérée. « Et y a-t-il une guerre ? Va-t-il y en avoir une ? Qui va se battre contre qui ? Et au nom de quoi ? »

La drôle de guerre, la drôle de guerre « Pour la défense de la Pologne », nous ont dit les religieuses en prison. Mais au moment où nous sommes arrivées dans le camp, en octobre, c'était fini avec la Pologne et ses défenseurs n'avaient pas bougé. La Pologne, en effet !... Et depuis lors ? Depuis lors j'ai développé un certain nombre de théories, mais comme elles étaient à la fois gratuites et sombres, je les ai ignorées les unes après les autres sans arrêter de les expliquer à Lou, me sentant responsable de son moral.

« J'ai trouvé ! » ai-je dit vivement une fois. « Je te le dis ? C'est une guerre des Démocraties occidentales contre l'Hitlérisme. »

Mais Lou à cette époque avait perdu tout son sens de l'humour.

« Tu es sérieuse ? Répète-le ».

« Oh, ce n'est pas la peine », ai-je dit découragée.

Comment une telle déclaration pleine d'humour aurait-elle été probablement perçue ailleurs, je ne sais pas, mais assise sur la paillasse de Lou dans cette infernale infirmerie, la baraque numéro sept, je ne m'attendais certainement pas à ce qu'elle soit prise au sérieux. Comment aurais-je pu dans ces circonstances ? Que faisons-nous là d'abord ? Pour quelle affaire, ce champion de la démocratie, Edouard Daladier, nous a-t-il envoyées là ? Ce n'était pas faute d'avoir essayé, - il n'était pas très "sérieux" non plus, d'après le pétilllement de son œil – mais notre Commissaire Spécial avait abandonné ses efforts pour nous convaincre que nous avions été appréhendées comme étant des agents de la Cinquième colonne. Cinquième colonne, mon pied⁶¹ !

Membres de la Cinquième colonne, les Républicains espagnols ? Les jeunesses polonaises ? Ou les Allemands antinazis, les premiers opposants et les premières victimes d'Hitler ? Liselotte, Elsa, Hilde, pionnières de la résistance clandestine ? Ou Anne-Marie, dont le corps de son mari a été trouvé dans les marécages à l'extérieur du camp de Dachau, son visage défiguré méconnaissable, ses pieds brûlés jusqu'à l'os ? Et parmi les Russes blancs à Paris, si une Cinquième colonne se reconstituait, si jamais il y en avait eu une, la police avait soigneusement choisi les seules qui étaient au-delà de tout soupçon : les antifascistes d'Extrême gauche.

Non. Aussi écœurées que nous étions pour l'admettre, il n'y avait aucun quelconque parfum de démocratie concernant ces premières mesures pour la Sécurité de l'Etat conduites par Daladier avec un sentiment d'urgence aussi louable, et la date qu'ils nous rappelaient fatalement n'était pas 1914 mais 1933, l'année de l'instauration du National-socialisme. Le Pacte Germano-soviétique lui a rendu les choses plus faciles, et a fourni la formule magique : "*De gauche = agent de Moscou = agent de Berlin*". Quoique n'éclairant pas mathématiquement, l'équation s'est avérée très pratique dans la politique intérieure et lui a permis de couvrir ses fonctions réactionnaires et autocratiques avec un épais voile tricolore. En d'autres mots, il nous semblait que Daladier utilisait le Pacte, ou plutôt sa propre version, de la même façon – *toutes proportions gardées* – que Göring avait utilisé l'incendie du Reichstag.

Nous avons été arrêtées le 1er septembre, le jour de l'attaque d'Hitler sur la Pologne et déjà cette nuit-là, à la Préfecture de Paris, le tableau, était assez clair. Nous avons vu beaucoup trop de visages familiers dans la salle Lépine où nous étions rassemblés, pour avoir

⁶¹ mon c... ! serait plus juste, mais Vera dit toujours dans son texte "*my foot !*".

des doutes là-dessus : ce qui était arrivé cette nuit-là était une rafle parmi les militants de Gauche. Uniquement des étrangers pour commencer – les métèques, les marginaux, les personnes sans défense – mais le chapitre suivant était facile à prévoir. Après avoir nettoyé Paris des dangereux étrangers "extrémistes", la police pourchasserait les Français. Les *Cagouards*, les terroristes, les conspirateurs ? – Non. *L'Action française*, peut-être ? *Non plus*. Pas plus que les *Camelots du Roi*. Pas les *Croix de Feu* du *Colonel de la Rocque*. Les citoyens Français qui ont été arrêtés, emprisonnés et internés au nom de la Défense Nationale étaient en premier, les communistes – la colonne vertébrale du Front Populaire Français.

« Ils sont devenus défaitistes à la suite du Pacte Germano-Soviétique » nous a-t-on dit.

C'est très étrange, avons-nous pensé... Mais même ainsi – où sont les autres ? Les autres défaitistes ? Les traîtres démasqués depuis des années ? La vieille garde de la Cinquième colonne ? Est-ce *Jacques Doriot*, croupissant maintenant dans les oubliettes de la *Prison de la Santé* ? Ou *Bucard* ? Ou peut-être *Pierre Laval* ? Ce serait une sorte de consolation. Non ? *Charles Maurras*, alors ? Ou *Flandin*, - qui envoie ses félicitations à Hitler et tout ça ? Ou *de Brinon* ? Ou peut-être le *colonel de la...*

Non. Aucun de ces traîtres notoires, actuels ou potentiels, n'ont été dérangés. Ils jouissaient des plaisirs de la liberté.

Nous aurions été si contentes d'arriver à croire que la cause de notre arrestation était une conséquence du désordre et de la paperasserie ou de la proverbiale inefficacité de la police Française. Inquiets d'avoir affaire de manière appropriée avec la Cinquième Colonne, dans ces moments capitaux et pressants, ils avaient étendu leur filet si largement que nous, les Rouges, avons été attrapés aussi, par accident (un accident que nous étions prêts à juger avec indulgence, au vue de la confusion excusable et de la panique suscitées par l'éclatement de la guerre). Mais, comme je viens juste de dire, pour accepter cette version comme plausible, nous devons voir les autres – les véritables membres de la Cinquième Colonne, les fascistes, les agents des Nazis, ceux qui n'avaient pas été emmenés par erreur. Où étaient-ils ?

Non pas que ces "erreurs" flagrantes soient des lacunes : ce ne sont pas les "erreurs" flagrantes qui manquaient : pourquoi diable, par exemple même cent pour cent de la police fasciste devrait se donner la peine d'interner Madame Frau Redlich ⁶², soixante et dix ans et devenant petit à petit *gaga* ? Pourquoi Isabelle, malade et enceinte et analphabète ? Pourquoi Maria-Carmen, une enfant de dix-sept ans ? En Allemagne nazie, elles n'auraient pas été touchées. Comme des agitateurs potentiels, des espions ou des destructeurs, leur entretien n'en valait pas la peine. Mais... le "mais" était important : le fils de Frau Redlich était un écrivain allemand Antinazi (interné comme tel au Vernet) ; le mari d'Isabelle était un lieutenant de l'Armée Républicaine (interné à Argelès) ; Maria-Carmen et Juanita avaient été membres des Jeunesses Communistes Espagnoles. La détention de ces femmes, et de beaucoup d'autres – on peut même dire la plupart des autres – était de l'imbécillité pure et même si cette imbécillité avait une couleur, ce n'était pas un brillant tricolore. Ils n'avaient pas emprisonné "par erreur" la grand-mère de *Pierre Laval*, n'est-ce pas ?

Malgré tout cela, nous nous sommes accrochées à la version "d'inefficacité et de paperasserie" aussi longtemps qu'humainement cela a été possible. Les raisons de notre obstination étaient doubles : la première, la plus évidente et la plus égoïste était que cette version a grandement augmenté la probabilité de notre libération : une erreur peut facilement être corrigée – par la haute et impartiale Commission de tri, par exemple ; la seconde raison était que ça nous brisait le cœur de reconnaître que ce à quoi nous assistions était l'effondrement de ce qu'on avait par erreur considéré, avec toutes ses faiblesses, comme la plus solide, et qui l'avait été de façon indubitable, la plus charmante démocratie dans le monde.

⁶² "Redlich" signifie "honnête" en allemand.

Une des internées de notre Camp, et une seulement, a permis par sa présence de donner une certaine vraisemblance à l'interprétation que nous avions si tendrement chérie. Son nom était Brunhilde.

Cela aurait été une pure perte de temps pour nous que de rechercher des fascistes parmi les Espagnoles ou les Polonaises (ces dernières toutes communistes). Les Russes dans le Camp, étaient aussi connues pour être respectables. Les criminelles, les prostituées et les espionnes étaient un drôle de lot mais politiquement inintéressantes et guère susceptibles de nous fournir ce que nous voulions. Mais la baraque politique des Allemandes ? Oui, c'était l'endroit ! Nous devions trouver un membre de la Cinquième colonne parmi les Allemandes. Et nous l'avons trouvée.

Pour commencer, Brunhilde avait un passeport valide, - alors que toutes les autres, émigrées, s'étaient vues retirer par décret leur nationalité allemande. Elle avait bien aussi le type nordique, yeux bleus et longues tresses blondes. Et pour finir, s'ajoutait à un visage innocent et même idiot, un comportement suspect : elle était secrète sur son passé, elle ne parlait jamais de politique, elle se déplaçait sans bruit avec des chaussures à semelles de crêpe et avait tendance à écouter aux portes. Tout cela était inquiétant... Inquiétant, *que dis-je ?* Tout cela était parfait. Elle était notre seul réconfort, elle était une icône, un symbole, - la magnifique Brunhilde, qui confirmait notre conviction que nous, le reste des cinq cent quatre-vingt dix-neuf femmes, avions été arrêtées par erreur.

Le *dénouement* vint plus tard, après l'Armistice, quand une Commission Allemande de Contrôle effectua sa première visite au Camp. Tout le monde a pensé avec joie « Elle va maintenant tomber son masque, » et les Nazis feront claquer leurs talons et salueront et crieront : "Heil Hitler", peut-être même qu'ils la décoreront avec une médaille et qu'ils l'emmèneront avec eux à Paris. »

J'habitais à U. à ce moment-là, et c'est Liselotte qui m'a donné un aperçu de la scène. Ce matin-là, toutes les filles allemandes avaient dû aller dans le bureau pour y être interrogées par la Commission. Elles venaient juste de former une queue devant la table où étaient assis les officiers Nazis, quand la porte s'est brusquement ouverte et Brunhilde est apparue sur le seuil. « Ah-ah ! Nous ne devons pas manquer ça ! » ont chuchoté les femmes, en se poussant du coude. Brunhilde, le visage écarlate, a traversé rapidement la pièce, dédaignant la queue (« bien sûr !...) et s'est brusquement arrêtée devant la table. Elle a respiré profondément et a dit avec un ton perçant et d'une voix tremblante... non, pas "Heil Hitler" - elle a crié en Français "Vive la liberté", elle s'est retournée et elle a couru dehors, en pleurs.

Ce n'était pas une fasciste. Elle n'en avait apparemment jamais été une. Nous n'avons jamais trouvé les raisons réelles de son arrestation, mais elle avait perdu son statut de mascotte (la perte, rétrospectivement, n'était pas trop douloureuse, puisque nous en avions seulement pris conscience au moment où il n'y avait aucun doute possible quant à la nature exacte du régime politique en France).

Mais cela, comme je viens juste de le dire, est arrivé plus tard, après l'Armistice. La situation n'était pas aussi claire, durant la période considérée, pendant *la drôle de guerre*.

« Bien » disait Lou de manière persistante. « si ce n'est pas une guerre antifasciste, qu'est-ce que c'est ? »

J'aurais pu dire : ça ne ressemble pas du tout à une guerre, pour l'instant. Ce que c'est, je ne peux pas te le dire. Mais deux visages, pas très mignons l'un comme l'autre, se découpent assez intensément dans l'arrière-plan obscur et chaotique : Daladier et Chamberlain, les hommes de Munich, toujours occupés par le travail qu'ils ont commencé à Munich : tenter de détourner la menace allemande de l'Ouest vers l'Est – contre l'Union Soviétique.

Mais à quoi ça servait de contrarier Lou ?

« *Il ne faut pas chercher à comprendre,* » ai-je dit vivement. « Les surveillantes ont trouvé le meilleur, le seul slogan possible. N'essayons plus de comprendre et asseyons nous sagement et attendons. »

« Attendre quoi ? »

« Attendre jusqu'à ce qu'ils nous libèrent ».

« Pourquoi nous libèreraient-ils ? »

« Pourquoi, en effet ? »

« Comment peux-tu l'imaginer ? Que soudainement ils deviennent à nouveau libéraux et qu'ils proclament que l'oppression de la police n'est pas compatible avec les idéaux de la Grande Révolution Française ? »

Cela semblait peu probable. Je n'ai rien dit.

« Non » a-t-elle dit. « Ils ne nous libéreront pas ».

Je restais silencieuse.

« Je veux mourir » a dit Lou. « On ne peut pas s'échapper d'ici. Je regrette de ne pas être morte ».

Elle disait cela souvent.

« Ecoute, Lou, je vais te dire ce que tu es : tu es une sceptique. Rien de plus intéressant. Une personne de peu de foi. »

« Foi en quoi ? »

« Foi dans l'avenir. Foi dans le genre humain. Foi dans la victoire. Tu ferais mieux de faire attention : « les sceptiques, les mécontents, les hommes de peu de foi ne peuvent devenir que des déserteurs et des traîtres »

« Qui a dit que "les sceptiques, les mécontents..." ? »

« Vorochilov »⁶³.

XII

Notre Camp était l'homologue de l'odieux camp des hommes au Vernet, où la plupart de nos femmes avaient leurs maris, et il portait l'appellation officielle de Camp spécial pour les femmes Etrangères Suspectes. Le terme de "suspectes" nous exaspérait plus que tout.

« Ne vous rendez-vous pas compte », nous avons essayé de convaincre *Mademoiselle Bijoule*, que cette histoire de "suspect" est une fiction de la police ? Cette "suspicion" n'est rien d'autre qu'un aveu de la part de la police de leur propre ignorance et incompetence - car personne ne peut être au fond "suspect" ? Deux choses seulement sont possibles : soit nous sommes innocentes – et c'est réellement ce que nous sommes – soit nous sommes coupables, alors s'il vous plaît pouvez-vous nous dire de quoi, et organisez un procès et prononcez une peine. Mais dans l'état où sont les choses, vous êtes en tout cas injuste, en nous maintenant dans cette position stupide de "suspecte". "Où le mystère commence la justice finit", si on peut dire... »

« Vous savez, il y a une guerre » protestait faiblement Bijoule. (en Français, la phrase qui convient est « *que voulez-vous, c'est la guerre* »).

« La guerre ? » avons-nous dit. « Oh oui... la guerre ! La guerre doit terriblement vous occuper. Nous avons remarqué que vous aviez même pris deux prisonnières Allemandes le mois dernier. Ne nous soupçonnez pas d'être restées aveugles concernant l'importance historique de l'événement. Comme le *journal* fait observer tout à fait justement : Deux

⁶³ Clément VOROCHILOV (1881-1969) homme politique russe né en Ukraine, ministre de la défense de l'URSS de 1925 à 1940. Vera en inventant cette "citation" pour Lou, a choisi un auteur "fiable" mais bien peu "vérifiable".

Allemandes de capturées signifie deux soldats de moins pour l'armée Allemande. C'est bien vrai. Mais dites-nous seulement une chose : si vous êtes si occupée par la guerre, vous ne pouvez pas trouver un moment pour nous libérer, comment cela se fait-il qu'au milieu d'une activité militaire si intense, vous ayez trouvé le temps de nous arrêter ? Comment expliquez-vous ce fait troublant ? »

Mais *Mademoiselle* Bijoule, comme nous le savions bien, n'était pas en mesure de justifier quoique ce soit, et n'était qu'à moitié au courant des choses. « Tout est très confus, je préfère les situations simples, « *les situations claires et nettes* » avait-elle l'habitude de dire, dans ses moments de confiance, se référant sans doute à la situation de ces femmes dont elle avait auparavant apprécié la compagnie et qui avaient fait quelque chose de *clair et net*, comme assassiner leurs amoureux par exemple, et avaient obtenu pour cela quelque chose de *clair et net* comme une peine de dix-huit ans d'emprisonnement. Par conséquent, elle se sentait plus à l'aise avec les criminelles et les prostituées du Camp, mais avec nous, les « *politiques* », elle ne savait pas sur quel pied danser et elle était très embarrassée pour trouver le juste ton. Elle s'adressait à nous courtoisement avec des "Madame untel" (« Dans les prisons », expliquait-elle, « on ne dit jamais "Madame", mais juste le nom de famille *tout court* ou le numéro » - « Nous le savons » avons-nous dit, « et nous apprécions... ») et elle craignait de se montrer trop stricte et trop autoritaire, dans le cas de figure où nous serions réellement innocentes comme nous prétendions l'être avec une étonnante et persistante unanimité. Mais d'un autre côté, il était possible, quoique peu probable, que nous soyons coupables, et puis elle a estimé qu'elle n'était pas assez stricte. Si nous étions coupables, nous n'aurions premièrement pas l'autorisation de fumer. Quoique là, le fait que le Préfet ait à nouveau accordé la permission de vendre des cigarettes à la cantine, parlait en notre faveur. Monsieur le Préfet n'aurait certainement pas donné l'autorisation de fumer s'il avait pensé que nous étions coupables ? C'était impensable. Et puis à nouveau : coupable de quoi ? En France comme chacun le sait, les gens ne sont pas persécutés pour leurs opinions politiques. C'est comme ça uniquement en Allemagne, ou pire encore, en Russie, mais pas en France, non. Jamais...

Oui, tout cela était très déconcertant pour *Mademoiselle* Bijoule, et parfois nous avions la satisfaction de la voir abandonner sa rigidité professionnelle habituelle et son pouvoir discrétionnaire. Ce n'était pas nos arguments ou nos personnalités, pas plus celle de Lou que celle de Dorothee ou la mienne, qui en était la raison. Elle nous regardait sans animosité et même parfois avec du respect, mais nous avions environ trente ans, nous étions en pleine possession de nos facultés mentales et physiques, et ce n'était pas totalement inconcevable que, quelles que soient nos intentions, nous puissions avoir été capables de poursuivre avec des mots ou des actes une activité dangereuse pour la Sécurité de l'Etat. Mais les "erreurs" manifestes ? Et la folle Pollaczek ? Des femmes décrépées âgées de soixante-dix-huit ans ? Des invalides alitées ? Des femmes qui ne connaissaient pas un mot de français ? Et le plus inquiétant de tout – les chéries dans le Camp, Maria-Carmen et Juanita, les premières extrémistes à avoir été amenées ici (car nous les avons trouvées déjà là, la nuit de notre arrivée, deux petites sanglotant dans un coin sombre d'une baraque vide), Maria-Carmen et Juanita avec leurs chansons assommantes et leurs jolies frimousses, pleurant à chaudes larmes quand elles ne chantaient pas, criant et riant quand elles ne pleuraient pas – Quel danger pour la société ces deux là pouvaient bien représenter ?

A Noël, elles ont reçu des cadeaux de leurs fiancés qui étaient internés dans un autre camp : deux grandes poupées chinoises avec des boucles brillantes et des robes à dentelles. Les deux pouvaient ouvrir et fermer les yeux et celle de Maria-Carmen disait même « maman ». Les filles étaient bouleversées quand elles ont ouvert les colis, et Bijoule murmurait entre ses dents, en fronçant les sourcils de manière inquiète : « Vraiment, vraiment, leur place est dans une crèche et pas dans un camp spécial pour les étrangères suspectes ».

XIII

Ainsi nous étions là, regroupées autour du poêle, "suspectes" et très lasses, en ayant assez, grelottant et toussant et jurant et grognant, passant le temps aussi bien que possible. La plupart des femmes tricotaient. Lou et moi, ne tricotions pas. Certaines dont Dorothée, jouaient aux cartes, et nous dédaignions ça aussi. Nous avons essayé les mots croisés mais comme toutes les deux, Lou et moi, nous parlions quatre langues, et aucune de façon parfaite, notre vocabulaire ne s'est pas avéré suffisamment riche pour trouver les solutions aux mots croisés. Nous avons commencé à apprendre l'Espagnol mais nous avons vite abandonné pour les raisons que j'ai déjà évoquées : Lou considérait qu'une nouvelle langue ne lui servirait à rien puisqu'elle ne sortirait pas vivante du Camp, et je n'y arrivais pas car j'espérais être libérée avant d'avoir la chance de l'apprendre convenablement. En plus, le remue-ménage et le bruit et les intrusions brutales permanentes dans notre espace de vie rendaient impossible toute concentration mentale.

Nous avons joué avec le Dictionnaire des citations classées de Cassell mais nous sommes aussi, vite fatiguées de cette activité. Je me souviens qu'une de nos dernières tentatives, était liée au débat sans fin du pessimisme contre l'optimisme, et que nous avons consciencieusement étudié les deux chapitres du livre qui en parlaient, du A - Aristophane à W - Ella W. Wilcox, mais tout était désespérément creux et insipide. Je ne sais pas si le compilateur devait être tenu pour responsable de cette pauvre sélection, ou si les notions des grands esprits du passé étaient particulièrement fastidieuses, et dans cette éventualité, je serais la dernière à les blâmer, mais la seule chose vraiment qui puisse être dite de notre lecture ce jour-là c'était que la poésie et la prose concernant "le pessimisme" n'étaient en aucune façon plus convaincantes que celles qui concernaient "l'optimisme".

Mais ce qui nous a finalement amenées à mettre pour de bon de côté ce livre, a été le fait que Dorothée a essayé de participer au jeu et qu'elle a tout gâté. Si ce n'était pas du tout amusant d'avoir à quitter le jeu, il devait être joué comme nous avons choisi qu'il le soit, c'est à dire en réfléchissant par nous-mêmes, de notre mieux, et en cherchant ensuite seulement des mots correspondants, pour voir si une personne connue n'avait pas déjà exprimé les mêmes opinions que les nôtres, plusieurs siècles avant et dans un excellent Anglais, mais Dorothée n'a pas compris du tout ce principe. D'abord, faisant confiance à son sens super-pointu de l'humour, elle s'est creusée la tête pour trouver des expressions "amusantes", comme Whisky, Amour, ou Au lit tôt (Il y avait aussi ça dans le Dictionnaire des citations classées de Cassell...), et tout ceci indépendamment et qui n'avait rien à voir avec la conversation que nous poursuivions. Elle lisait « Whisky est une mauvaise chose, spécialement le mauvais whisky » et espérait nous voir rire. Puis, voyant qu'elle avait échoué, elle essayait une autre méthode : d'ouvrir le livre au hasard et de poser son doigt sans regarder, « Voyons ce que M. Cassell a décidé de nous dire aujourd'hui, ha-ha ! ». Mais où son cerveau avait échoué sa chance a échoué de façon encore pire et par quelque surprenante fatalité, son doigt non guidé n'a jamais réussi à pointer quelque chose de plus brillant que « seule la vertu est une vraie noblesse », ou « Athènes, l'œil de la Grèce, mère dans l'art et l'éloquence », sur quoi Lou a caché le livre dans sa valise et a prétendu qu'il avait été volé. Dans le Camp bien sûr, les choses ne pouvaient pas être perdues mais seulement volées.

« Cette Dorothée est vraiment très fatigante » ai-je dit à Thérèse. « Son célèbre mari doit être doté d'une rare dose de patience, pour la supporter. Ce que j'aimerais réellement savoir c'est pourquoi il s'est marié avec elle. »

« Oui. Je me le suis souvent demandée. C'est un homme charmant. »

« Charmant ? Vraiment ? » ai-je dit. « Lou pense qu'il est très désagréable. Un Junker inhumain. Des yeux froids couleur d'acier et c'est tout ».

Cette remarque a eu comme conséquence inattendue de me fournir un nouveau jouet. Ça s'est révélé être un très bon jouet mécanique et il a marché tout seul sans accroc. Un petit et occasionnel remontage suffisait à le mettre en mouvement pendant assez longtemps.

« Quelle est cette irresponsable bêtise ? a dit Thérèse. « Quelle est cette théorie raciale à rebours ? Tu peux dire à Lou que son préjugé Antiallemand est aussi fou que celui de l'Antisémitisme. »

« Tu as raison » ai-je dit, très contente d'avoir des preuves à annoncer à Lou. « Je vais le lui dire immédiatement, mais pourquoi es-tu si en colère ? »

« Parce que j'ai assez souffert de ces préjugés raciaux pour voir rouge au moindre signe, d'où qu'ils viennent. »

« Tu es adorable » ai-je dit et je me suis précipitée à l'infirmerie.

« Elle compare un chant avec un tank, » a dit Lou. « Le sentiment Antiallemand, si tant est même qu'il existe, ne sera jamais actif de nos jours ».

« Ça le deviendra si les Allemands perdent la guerre » a dit Thérèse.

« Il n'y a pas de guerre à perdre » a dit Lou.

« Mais cela n'est pas le sujet de toute façon » a dit Thérèse. « Le principe est, et tu peux aller le dire à Lou de ma part, que moi, une Juive, ne veut pas l'entendre, elle, une Juive insulter un homme de la qualité de Ian en l'appelant un Junker ».

« Ah, voilà donc ce que c'est ! » a dit Lou. « Je commençais à me demander d'où venait toute cette excitation... Mais qu'est-ce que les préjugés raciaux ont affaire dans l'histoire ? Un "Junker" est un type social défini, et Ian peut avoir une grand-mère juive ou quatre grands-mères et grands-pères juifs, je m'en fiche, – ce que je reconnaissais moi c'est son origine sociale et non son origine raciale, son éducation, son allure générale et son attitude envers les gens. »

« Oh foutaise, » a dit Thérèse. « Qu'est-ce qui ne va pas dans son attitude envers les gens ? » C'était un excellent camarade, généreux et loyal, m'a-t-elle dit ; adoré par ses hommes pendant la guerre d'Espagne ; souple et démocratique dans ses méthodes de travail au niveau politique ; un exceptionnel bon perdant aussi en discussion – toujours prêt à reconnaître ses propres erreurs avec une parfaite bonne grâce, et tolérant envers les opinions des autres.

« Tolérant ? » a dit Lou. « A-t-elle jamais osé ne pas être pas d'accord avec lui ? » Il était irritable, "autoritaire" et impatient. À tel point qu'à Paris... au Comité Antifasciste duquel il avait été président (Et Lou une des secrétaires) ils n'ont pas pu s'empêcher de pousser un soupir de soulagement quand, après des semaines d'agitation, de conflits et d'ordres, le téléphone a sonné et la voix mélancolique de Dorothee a annoncé : « Ach, Ian a été à nouveau arrêté ». Le travail normal pouvait alors reprendre.

« Le travail normal » a dit Thérèse, « tu veux dire se tourner les pouces. Connaissez-vous le *personnel* de ce malheureux comité ? C'était la bande la plus lamentablement inefficace que vous pouvez imaginer. » Ian Von R., a-t-elle dit avec passion, était le seul homme qui était capable d'insuffler un peu de vie dans cette stagnation antifasciste. Il n'était pas populaire car il les faisait travailler. Même pire – il les faisait réfléchir. Il prenait des initiatives et avait de l'imagination – et cela était insupportable. Il faisait exploser leur confortable et bureaucratique *train-train* – c'était un péché mortel.

Un Junker !... Elle n'avait pas besoin des explications d'école du dimanche de Lou. Le terme lui était parfaitement familier. Mais l'application absurde a un homme comme Ian lui faisait suspecter que Lou avait investi le mot avec un excès d'émotion et un sens plus profond.

« Attention ! » a crié Lou. « Je connais Thérèse quand elle commence à réfléchir "sérieusement". La prochaine chose que tu entendras sera que mon attitude critique doit être

interprétée à la lumière de la psychologie moderne c'est à dire comme un cas d'amour frustré transformé en haine ». Non, elle n'avait ni amour ni haine à accorder à Ian Von R. En plus, ne m'avait-elle pas dit, il y a longtemps, que c'était un travailleur politique compétent et de valeur ? Son origine sociale, cependant, ne pouvait pas être effacée et ce n'était pas une assurance non plus, ni son impression, qu'il l'avait complètement surmontée.

« Le Marxisme dans un cauchemar ! » a dit Thérèse. « Son origine sociale ne peut pas être effacée, n'est-ce pas ? Qu'en est-il de la déclaration de Staline qui dit que les fils ne sont pas responsables de leurs pères ? » Ian était l'un des exemples le plus brillant qu'elle connaissait d'un fils qui se soit bien débrouillé avec son ascendance : rejetant ce qui était mal acquis et sans valeur, réglant les dettes, préservant uniquement ce qui devait l'être – un sens du devoir et de l'honneur, la connaissance que la vie vaut seulement la peine d'être vécue quand elle est consacrée à une cause plus importante que la sienne propre. Elle souhaitait savoir pourquoi le préjudice de classes était plus d'avant-garde que les préjudices raciaux ou nationaux ? Elle se souvenait qu'à une occasion, Ian avait dit : « Traite un Juif d'imbécile, de voleur ou de canaille s'il le mérite, mais jamais dans aucune circonstance, de "sale Juif" ». Tout en paraphrasant cela, elle s'est sentie encline à dire : « Traiter Ian de tous les noms que tu veux, me montrer ses failles, mais essayer de rouler les gens avec "Junker" est injuste, cruel et mauvais. » Et avait-elle besoin de rappeler à Lou, la communiste éclairée, que personne d'autre que Staline lui-même, avait à nouveau recommandé "une approche individuelle des gens" ?

« Ça m'étonnerait que Staline soit content d'être cité par Thérèse », a dit Lou. Une "approche individuelle", expliqua-t-elle patiemment, n'impliquait pas une ignorance délibérée des antécédents de la personne, ces derniers étant fournis en premier lieu par son environnement immédiat matériel et spirituel, à la maison et à l'école, en d'autres mots par son origine sociale. Quant à la comparaison absurde entre les distinctions raciales et celles de classe, on m'a demandé d'indiquer à Thérèse, qui, de tous les gens, aurait dû le mieux savoir, que tout à fait indépendamment de l'odieuse notion de races "supérieures" et "inférieures", les distinctions raciales sont en tant que telles scientifiquement vagues et n'ajoutent presque rien à notre compréhension des gens, tandis que les distinctions sociales sont éclairantes et basées sur des faits. Ainsi, par exemple, il serait très difficile de déceler de quelconques traits moraux communs entre les personnes Juives issues de la famille du Baron Rothschild et celles issues de la famille d'un cordonnier juif du ghetto de Varsovie, alors que la similitude qui devait être perçue entre les anciens élèves de toutes les Ecoles de Cadets en Allemagne était aussi irréfutable qu'elle était déplorable.

« Tout à fait d'accord » a dit Thérèse. « Qui plus est : il existe une similitude notable entre les membres de la caste militaire de toutes les nations dans le monde. Mais comment aimerais-tu être décrite par Lou, derrière ton dos, comme très agréable, et même fiable sur le plan politique, sincèrement antifasciste et tout ça, mais une fille de général ne reste-t-elle pas toujours une fille de général ? » Et elle a sûrement plaidé, si une approche "individuelle" a impliqué une connaissance exacte de l'environnement social, l'origine et l'éducation – il n'y a pas de doute qu'elle l'ait fait – permettent aussi une estimation précise de la qualité de la réussite de l'individu à s'en libérer.

« Ce sont d'abominables insinuations ! » a dit Lou. « Une fille de général effectivement ! Ton père doit se retourner dans sa tombe en pensant à toi. »

« Tout comme le fait le père de Ian, j'en suis sûre », a dit Thérèse, « à la pensée de Ian ».

La controverse a continué dans cette tension pendant un bon nombre de jours se terminant par de brèves et occasionnelles remarques de ma part telles que « Lou, tu es une sectaire fanatique politiquement arriérée » ou « Thérèse, Lou a peur que Staline t'envoie en Sibérie s'il pouvait entendre comment tu le cites de façon trompeuse » - jusqu'à une après-

midi où elles sont venues ensemble et ont déclaré qu'aucune n'avait rien dit de pareil, et que j'étais coupable de déformation volontaire des faits, de fausses interprétations, d'aiguiser délibérément les angles et de sortir de façon maligne les phrases de leur contexte. Elles ne m'en voulaient pas cependant, parce que mon jeu leur avait aussi en partie fourni un passe-temps intéressant et une opportunité d'exprimer leurs opinions sur l'approche "individuelle" des gens en général et celle de Ian en particulier. Mais principalement en raison du fait que c'était moi en personne qui avais organisé leur rencontre en invitant Thérèse à boire une tasse de café à l'infirmerie, cette action elles l'interprétaient tout à fait correctement comme étant dictée par le remords et un désir de remettre les choses à l'endroit. Tout ce qui est resté du jeu ont été les soupçons de Lou par rapport à Thérèse qui serait tombée secrètement amoureuse de Ian (« Elle est très jeune d'esprit »), et les soupçons de Thérèse étaient que la sévérité de Lou envers "l'inhumain" Ian devait être liée à son indifférence manifeste à ses charmes (« Lou est très vertueuse mais elle aime être aimée »), et Lou et Thérèse partageaient le même avis sur le fait que je possédais un remarquable et inédit don non révélé pour l'intrigue. Mon sentiment était qu'aucune des ces trois accusations n'avait de fondement. Mais mon jouet aux rouages d'horloge a été brisé en mille morceaux, et ne sachant pas par quoi le remplacer qui soit tout autant distrayant, j'ai erré tristement en haut et en bas du sentier boueux.

Je dois expliquer qu'à cette époque, à la fin de l'hiver, le petit bois derrière les baraques était rendu impraticable à cause du mélange extraordinairement glissant d'aiguilles de pin et de neige fondante, réparti sur une pente très raide. Si l'une vous évitait, les autres vous envoyaient rouler en bas. En conséquence de quoi, et après plusieurs cas d'entorses et membres cassés, nos déplacements se sont strictement limités au chemin le long des baraques – la montée du portail au bureau, la descente du bureau au portail, un aller prenant quatre minutes et vingt secondes à un rythme lent, cent six pas à la minute, quatre cent cinquante-neuf pas en tout.

XIV

Le printemps est arrivé de façon soudaine et précoce, dans les premiers jours du mois de mars, et cela a fait toute la différence. Il a vu finir de façon heureuse la guerre Finlandaise, il a séché le sol et nous a libérées des baraques. Les montagnes ont viré au vert émeraude et blanc, et cramoisi et le soleil était charmant, brillant et chaud. La plupart d'entre nous passait toute la journée à des bains de soleil dans le bois. Lou qui se sentait légèrement mieux pouvait quelquefois venir avec moi. Nous avons organisé un concours de bronzage entre nous, que nous avons toutes les deux gagné, si Lou devenait un peu plus brune que moi, ma couleur était uniforme, tandis que son visage restait plus blême que ses jambes. Par conséquent nous avons partagé le prix, qui était une chope en aluminium un peu plus grande que les autres. Nous l'utilisions le matin à tour de rôle, dans l'espoir d'avoir un peu plus de café, mais ceci n'est pas arrivé car la surveillante qui servait le café, avait repéré notre manigance et n'a jamais rempli complètement la tasse.

Dorothée est venue aussi avec nous mais n'a jamais réussi à être bronzée : elle avait une peau très blanche et bleutée, et elle prenait des coups de soleil par plaques. Isabelle est sortie avec Rayo del Sol. Elle s'allongeait dans l'herbe avec le bébé nu accroché à son sein, et ils avaient exactement la même belle couleur, cuivrée avec un rougeoiement particulier rose, très chaud. Le petit bois était rempli de corps de femmes, nus ou à moitié nus, rangés par couleurs de blanc rosé à chocolat, en passant par toutes les nuances concevables de beige et d'orange et de pain-brûlé. "Quarante-Trois" en bras de chemise, le visage plus rouge que jamais et très agité, rôdait et jetait des coups d'œil de derrière les arbres, mais personne n'y

faisait attention, la vertueuse comme la dépravée, car il n'était pas considéré comme un homme – excepté aux yeux de la pauvre Pollaczek qui n'était plus ici.

Plus bas, s'étalait sous un épais brouillard blanc la ville de U. ressemblant à une grande coupelle de lait, avec la flèche de la cathédrale au milieu, plantée comme une paille.

« Ça doit être très sinistre là-bas en bas » ai-je dit. « Le brouillard semble ne jamais se lever et les surveillantes disent que les rues sont toujours très sombres. Et comme divertissement, il n'y a rien excepté un cinéma, avec un seul programme par semaine, et il est si mauvais qu'il est impossible de saisir les mots. Je doute que la liberté ait plus de charme dans ces conditions. Et c'est tout ce que je peux jamais espérer obtenir : la *résidence forcée* dans ce trou lugubre. Ils ne me laisseront jamais retourner à Paris. Aussi si le Préfet m'autorisait à avoir Macha avec moi, je pense que je préférerais rester dans le camp, en tout cas pour l'été. Ici au moins, nous avons du soleil ».

« Tu es folle » disait Lou qui croyait à la liberté, même sous le régime de la *résidence forcée*.

Le printemps, cependant, ne nous a pas seulement apporté de la luminosité et des fleurs et des bains de soleil, mais aussi une violente épidémie de dysenterie. Isabelle l'a attrapée ainsi que Rayo del Sol. Son visage est devenu vert olive et il y avait de la terreur dans ses yeux, bien qu'il ne semblait pas ressentir de douleurs. Il refusait de prendre le sein de sa mère et elle lui donnait de l'eau sucrée à la petite cuillère.

Mademoiselle Bijoule a appelé le docteur qui s'est informé de la température et d'après lui, elle n'était pas alarmante, les bébés ayant toujours une température plus élevée que les adultes. Toutefois, il promit de venir le lendemain mais il ne vint pas. Nous l'avons attendu au portail, et nous avons assiégé le bureau, priant Bijoule et "Quarante-Trois" d'aller chercher le docteur, et ils lui ont téléphoné à plusieurs reprises mais *en vain*, puisqu'il était parti toute la journée.

Le lendemain matin, je me suis levée juste à temps pour le café. La file d'attente était déjà plus courte. Tout le monde était très silencieux. Je suis arrivée au seau de café sans que personne ne m'ait poussée ou ait protesté parce que je n'avais pas attendu mon tour. Mais c'est seulement quand la surveillante a rempli ma tasse à ras bord, sans un mot, sans remarque comme elle le faisait tous les matins « Votre tasse est plus grande que les autres » que j'ai compris. J'ai posé ma tasse sur une paillasse et je suis allée à l'infirmerie. J'ai écarté le rideau du compartiment d'Isabelle. Rayo del Sol était mort. Il était couché dans un panier, avec une fleur blanche sur son oreiller. C'était la première fois que je le voyais tout seul, et non dans les bras de sa mère. Isabelle était assise sur la paillasse, très raide, regardant son enfant.

"Quarante-Trois" a envoyé un télégramme au Commandant du Camp d'Argelès, lui demandant d'autoriser le père du bébé à venir à l'enterrement, mais l'autorisation est arrivée trop tard. Il ne vint que la semaine suivante. Isabelle obtint une permission de quelques jours en ville avec son mari. C'était aussi trop tard. Quelques jours, ou même un jour de permission à l'hôpital de U. la semaine d'avant aurait très probablement permis de sauver Rayo del Sol.

Après l'Armistice, les règles du Camp ont changé et les internées ont eu l'autorisation de garder leurs enfants avec elles. Quand j'ai quitté U. en 1941, il y avait plus de vingt enfants dans le Camp, des nouveau-nés aux adolescents. Mais Rayo del Sol avait été le premier : le premier à être né ici et le premier à y mourir. C'est pour cela que nous ne pouvions pas l'oublier. Et il avait été un petit garçon exceptionnellement beau et attachant.

Lou, qui se sentait mieux à ce moment là, a demandé à quitter l'infirmerie. Elle a trouvé une place dans ma baraque "politique" numéro six, et je ne suis jamais retournée à l'infirmerie.

Un matin d'Avril, nous sommes sorties, Lou et moi, et nous nous sommes assises dans l'herbe du chemin. Nous avons arrêté toutes les femmes qui passaient et nous leur avons demandé :

« Peux-tu compter rapidement ? »

« Oui », (ou « non » ou « humm »), « pourquoi ? »

« Combien de doigts ? » Une de nous posait la question en montrant les deux mains.

« Dix, bien sûr ».

« Combien y a-t-il de doigts dans dix mains ? Répond vite ».

« Cent », était invariablement la réponse.

C'est un jeu magnifique. Tout le monde répond « cent ». Lou et moi avions aussi dit « cent », la première fois qu'on nous l'avait demandé.

Ce soir là, cependant, sur le chemin, nous n'avons pas eu le temps de faire le test sur six cents femmes, car j'ai soudainement entendu crier mon nom : « Où est Marina ? Marina ! Au bureau ! »

« Qu'est-ce que ça peut bien être à cette heure de la nuit ? »

« Probablement un télégramme ».

J'ai remonté le chemin et j'ai frappé à la porte du bureau.

« Entrez...Oh, c'est vous Madame T. ! Entrez » a dit "Quarante-Trois" avec une politesse surprenante. « Asseyez-vous. »

Ceci était tout à fait inhabituel. Je me suis assise.

« Je vous ai dit de vous asseoir » expliqua t-il, « de peur que vous vous évanouissiez. Vous êtes libre. »

Pendant un instant, je n'ai pas pu respirer tant je méprisais la liberté. Honnêtement, cependant, ce n'était pas la "liberté", c'était "Macha !" qui m'a coupé le souffle.

« Ouf... » ai-je fini par souffler. « Pouvez vous entendre les battements de mon cœur ? »

« Je peux facilement imaginer. Bien, Bonne chance à vous, Madame T. Votre sort ne m'a jamais vraiment inquiété, je dois dire. Vous êtes toujours retombée sur vos pieds. »

Qu'est-ce qu'il en savait ? Mais je n'étais pas d'humeur à discuter.

« Quand... Je peux partir quand ? »

« Demain matin à sept heures ».

C'était la règle, introduite par le Commissaire Spécial avec l'objectif d'éviter les démonstrations d'adieu.

Toutefois, le lendemain matin à l'aube, une grande foule m'a accompagnée jusqu'au portail. Maria-Carmen et Juanita ont essayé de chanter. Elles ont commencé :

Yo te quiero mucho
mucho, mucho, mucho,
tanto como...

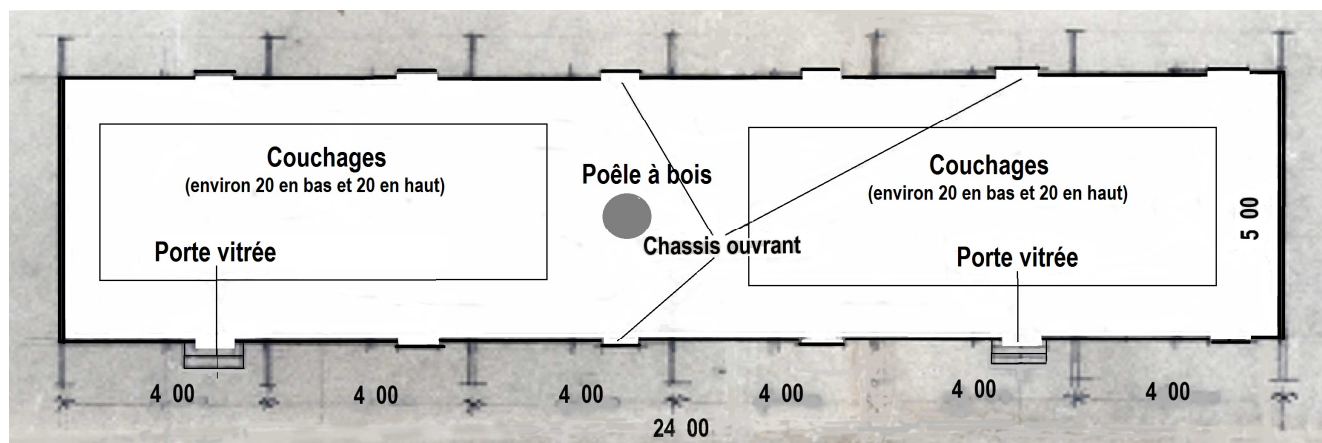
mais leurs voix se sont brisées et elles se sont arrêtées. Nous pleurions toutes. Dorothée pleurait aussi et disait : « N'est-ce pas terrible d'avoir des amies dans le Camp ? Nous sommes si heureuses quand elles s'en vont, et en même temps, c'est si triste. » C'était la remarque que nous faisons toutes invariablement, quand une d'entre nous était libérée.

"Quarante-trois" n'avait pas fermé le portail, et pour la première fois depuis notre arrivée dans le Camp, je me retrouvais de l'autre côté du fil barbelé, et seule. J'ai marché lentement jusqu'à la route, avec une valise à la main. Ressemblant comme d'habitude à une grande soucoupe pleine de lait, la ville plus loin n'avait pas d'attrait.

ANNEXES

Le Camp (de Rieucros) à U. (Mende)

Plan d'une baraque



établi d'après les Archives départementales de la Lozère : AD 48 2W 2805.

Les personnels du camp

- Melle Bijoule :** Alice VALLOT Surveillante-chef de 1939 à début 1941.
- Dr Pâquerette :** Docteur Paul Gaston MICHEL-MARGUERIT, °13.8.1908, Inspecteur départemental d'Hygiène de la Lozère, chargé du service médical du Camp de Rieucros (déplacé à Auch le 15.12.1942). Médaillé de la Résistance à Nîmes ? (ne figure pas sur le CD Rom AERI 30)
- Inspecteur Pontibus :** VESSAMBRE Emile dit "*Quarante-Trois*", de janvier 1939 à 1941 (départ en Corrèze)
- Inspecteurs** GUILBERT Eugène, de janvier 1939 à avril 1941 (remplacé par FLORET)
LERAY Paul, de septembre 1940 à mars 1942 (puis Tarn)
FLORET Marcel, du 1er mai 1941 (*chef de camp adjoint 12/41*) à 1942.
- Les Commissaires spéciaux** BALESTE Paul, de janvier 1939 à avril 1940 ;
POUDEVIGNE René, du 1er juin à novembre 1940 ;
FAGGIANELLI Louis, de novembre 1940 à mars 1942 (puis Tarn).

Documents des archives

AD 48 2 W 2699 et 2 W 2720

Commissaire spécial	BALESTE Paul
Commissaire spécial RG	CALLET Robert (1939)
Inspecteur principal	KAISER Paul
Commissaire de Police de Mende	RENARD

Le préfet de la Lozère : Charles DAUPEYROUX nommé le 6 juin 1939 jusqu'en novembre 1941 ; il sera ensuite nommé préfet de l'Yonne (1941-1942) puis des Pyrénées Orientales (1942-1943), de la Somme (1943-1944).

24 et 26 août 1940 : Personnels du Camp de RIEUCROS

Fonctionnaires de Police Nationale et fonctions (11)

Autres personnels (23)

VALLOT Alice : surveillante-chef ; MALZAC Ernest : surveillant ; LAURENS Lucien : surveillant ; BERAUD Pierre Théophile Adrien : comptable ; SAVAJOL Jean Baptiste Marius : professeur de langues actuellement vaguemestre greffier interprète ; MAURIN Privat : surveillant ; LICARCIER(?) Albert : agent au camp de Rieucros ; BONNET Marius : cultivateur, surveillant ; BONNICEL Pierre : instituteur libre, actuellement surveillant ; HEBRARD Antoine Marius : surveillant ; CELLIER Andrée : ménagère, surveillante auxiliaire ; BRUN Marcelle : surveillante ; BRAGER Yvonne : surveillante ; CORRIGER Rosa : surveillante ; BONNAL Odette : surveillante ; BONNAL Léontine : surveillante auxiliaire ; DIET Marie : surveillante auxiliaire ; RODIER Virginie : sans profession, surveillante auxiliaire ; COUDENAT Marguerite : surveillante auxiliaire ; PEYTAVIN Paulette : infirmière ; MERCIER Jeanne : surveillante ; ARNAL Fernand : auxiliaire ; COLIN René : économiste.

Les internées

Anne-Marie :	veuve du leader syndicaliste Allemand, mort à Dachau
Dorothee Von R. :	Marie-Dorothee EHEMANN-SCKOENTHAU épouse VON SALOMON ("Ian")
Elsa :	
Frau Redlich :	
Frau Wasserbauer :	"la peste du camp"
Hilde :	
Isabelle :	Rosa DELGADO , Portugaise, mère de " <i>Rayo del Sol</i> ".
Juanita :	Espagnole amie de Maria-Carmen.
Liselotte :	couche à gauche de Vera ; son mari vient à Mende.
Lou, Loudmila :	Lucy Bella HALPERN née le 20/12/1910 à Stanislowow (Ukraine) communiste polonaise, cousine de Marc et Jeannette. Dirigée sur l'Hôtel Bompard à Marseille en vue de son émigration en Russie, avec sa fille " Dédée ", le 27/02 41.
Maria-Carmen :	Espagnole
Marina T. :	l'auteur, Vera TRAILL née GOUTCHKOFF .
Pollaczek :	
Rayo del Sol :	Bébé né et mort à Rieucros, fils d'Isabelle.
Trudchen :	couche à droite de Vera
Yadwiga :	
Zokha :	polonaise

Autres personnages

Ian Von R. :	Bruno VON SALOMON , frère aîné de l'écrivain Ernst VON SALOMON
"Maman" :	Marie ZILOTY veuve GOUTCHKOFF , née le 19 novembre 1875 à Tambov (Russie) mère de Vera et grand-mère de Macha.
Sabine :	Hélène RYTHMANN , amie de Véra, elle épousera le philosophe Louis ALTHUSSER qui l'étranglera dans un accès de folie en 1980.
Marc VOLYNSKI :	époux de Jeannette, cousin de Lou, Lituanien.
Jeannette VOLYNSKI :	épouse de Marc, d'origine allemande.

Los cuatro generales

Chant révolutionnaire de la guerre d'Espagne
Paroles : Anonyme - Musique : Traditionnelle "Los cuatro muleros"

Los cuatro generales, (ter) ¡Mamita mía! Que se han azaldo (bis)	Les quatre généraux Ma petite mère ! Qui se sont soulevés
Para la Noche buena, (ter) ¡Mamita mía! Seran ahorcados (bis)	Pour la nuit de Noël Ma petite mère ! Seront pendus
Franco, Sanjurjo y Mola, (ter) ¡Mamita mía! Y Queipó de Llano (bis)	Franco, Sanjurjo et Mola Ma petite mère ! Et Queipo de Llano
Puente de los Franceses, (ter) ¡Mamita mía! Nadie te pasa (bis)	Au pont des Français Ma petite mère ! Personne n'y passe
Porque los milicianos, (ter) ¡Mamita mía Qué bien te guardan (bis)	Parce que les miliciens Ma petite mère ! Le gardent bien
Por la Casa de Campo, (ter) ¡Mamita mía! Y Manzanares (bis)	A la Casa de Campo Ma petite mère ! Et à Manzanares
Quieren pasar los moros, (ter) ¡Mamita mía! No pasa nadie (bis)	Les maures veulent passer Ma petite mère ! Personne ne passe
Con la quinta columna, (ter) ¡Mamita mía! Metida dentro (bis)	Avec la cinquième colonne Ma petite mère ! Qui est dedans
La casa de Velásquez, (ter) ¡Mamita mía! Se cae ardiendo (bis)	La maison de Vélasquez Ma petite mère ! Tombe en flammes
Madrid, qué bien resistes, (ter) ¡Mamita mía! Los bombardeos (bis)	Madrid qui résiste bien Ma petite mère ! Vous le bombardez
De las bombas se ríen, (ter) ¡Mamita mía! Los Madrileños (bis)	Ils se moquent des bombes Ma petite mère ! Les madrilènes
Marchaos legionarios Marchaos hitlerianos Marchaos invasores ¡Mamita mía! A vuestra tierra ! (bis)	Partez légionnaires Partez hitlériens Partez envahisseurs Ma petite mère ! Chez vous !
Porque el proletariado, (ter) ¡Mamita mía! Ganó la guerra, (bis)	Parce que le prolétariat Ma petite mère ! Gagne la guerre
¡Arriba España roja, (ter) Republicana Y comunista, (bis)	Vive l'Espagne rouge, Républicaine Et communiste
Los cuatro generales, (ter) ¡Mamita mía! ¡Los ahorcaremos! (bis).	Les quatre généraux Ma petite mère ! Nous les pendrons !

Sources et Bibliographie

Sources :

Archives départementales de la Lozère.
Archives départementales de l'Hérault.
Archives Nationales - Fonds de Moscou.
Association "Pour le Souvenir de Rieucros".
Témoignages et documentation privée de Kitty STIDWORTHY et des familles
GOUTCHKOFF et VACQUIER.

Bibliographie :

Alain BROSSAT, *Agents de Moscou*, Au vif du sujet - NRF Gallimard, Paris, 1988, *Portrait de groupe avec dame*, pp. 160 à 231.

Dora SCHAUL, *Un camp d'internement : Rieucros en Lozère*, in Patrick CABANEL, Philippe JOUTARD, Jacques POUJOL, *Cévennes, terre de refuge 1940-1944*, Presses du Languedoc, Montpellier, 1987, pp. 61 à 74.

Michel DEL CASTILLO, *Tanguy*, Gallimard, Paris 1995.

Bethan GASS, *Camp de Rieucros "camp d'internement" ou "camp de concentration" ?*, projet de troisième année, Université de Sheffield, 2002, AD Lozère, inédit.

Mechtild GILZMER, *Camps de femmes chroniques d'internées – Rieucros et Brens 1939-1944*, Editions Autrement Collection Mémoires n° 65, Paris Septembre 2000, 272 pages.

Sandrine PEYRAC, *Le Camp d'internement de Rieucros (1939-1942) – L'internement de la République à l'Etat français*, Service éducatif des Archives départementales de la Lozère, Mende 2008, 148 pages.

Alexandre SOLJENITSYNE, *La roue rouge – deuxième nœud - Novembre 1916*, Librairie Arthème Fayard et Editions du Seuil 1985, Paris, 1084 pages.

Généalogie :

Jacques VACQUIER, *L'histoire de Barthélemy dit "Lo Malhorquin" et de ses descendants*,
- vol. I – Générations 1 à 4, Imprimerie du Gévaudan Saint Chély d'Apcher (Lozère) 2013, 192 pages.
- vol. II - Génération 5, Imprimerie du Gévaudan Saint Chély d'Apcher (Lozère) 2015, 243 pages.

Sur CD Rom :

- Génération 6, première partie 167 pages,
- Génération 6, seconde partie 178 pages ;
- Génération 7, première partie 184 pages,
- Génération 7, seconde partie 294 pages.
- *Les Lettres de Coraly (1870 - 1897)*, 214 pages.
- *Alexandre Ivanovitch GOUTCHKOFF (1862 – 1936)*, inédit, Mende 2013, 95 pages.
- *Vera GOUTCHKOFF (1906 – 1987)*, inédit Mende 2016, 78 pages.
- *Victor VACQUIER (1907 – 2009)*, inédit, Mende 2011, 90 pages.

Victor VACQUIER, *Souvenirs d'un immigrant russe*, inédit (traduction J. V.), suivi de *Many Jobs*, Mende 2011, 65 pages.

Remerciements

Pour leurs aide, témoignages et/ou leurs documentation :

Les Archives départementales de la Lozère à Mende et notamment les personnels de la salle de lecture.

L'*Association pour le Souvenir de Rieucros*, ses membres, notamment sa présidente Sandrine PEYRAC et sa secrétaire Madeleine DESHOURS.

Michèle DESCOLONGES qui m'a signalé et transmis lorsqu'ils étaient disponibles (!), copie des documents conservés aux Archives départementales de l'Hérault et aux Archives Nationales (Fonds de Moscou).

André GOUTCHKOFF (1929-2013), fils d'Alexandre Ivanovitch et frère de Vera qui a vécu à Mende durant la Seconde guerre mondiale, et ses fils.

Jean GOUTCHKOFF (*Vania*), fils du précédent qui a vécu chez sa tante Vera et m'a confié son exemplaire du livre de Véra.

Kitty STIDWORTHY, amie et exécutrice testamentaire de Vera en Grande-Bretagne.

Victor et Judy VACQUIER à La Jolla (Californie), pour les documents de leur père et beau-père : le géophysicien Victor VACQUIER (1907-2009), cousin et compagnon de jeux de Vera à Saint-Pétersbourg avant l'émigration qui a suivi la révolution de 1917.